

travelling **sur le futur**

les gardiens

john christopher



A partir des découvertes scientifiques et technologiques actuelles, à partir de l'évolution de notre société, des problèmes politiques ou écologiques que nous connaissons aujourd'hui, on peut construire mille hypothèses sur ce que sera demain.

Ce sont ces questions qu'aborde **Travelling sur le futur**. Tout en laissant une place très large à l'aventure et à l'imagination, cette collection de romans souhaite faire prendre conscience aux jeunes lecteurs des implications décisives de nos attitudes et de nos choix présents et les encourager à se sentir vraiment responsables de l'avenir du monde et de l'homme.

travelling **sur le futur**

La lueur de la cité n'était plus qu'un faible rougeoiement dans le lointain.

Rob frissonna. L'obscurité était peuplée de bruits inconnus et plus ou moins inquiétants.

Pour la dixième fois au moins, Rob se demanda à quelle distance pouvait se trouver la Barrière, et au même moment, il l'aperçut : un scintillement métallique allumé par la lune un peu plus haut au flanc de la colline...

Les gardiens

John Christopher

*Traduit de l'anglais
par J. LA GRAVIÈRE*

Lidec-Duculot

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, réservées pour tous pays.

© John Christopher (1970).

© Editions DUCULOT, PARIS-GEMBLOUX (1977).
(*Imprimé en Belgique sur les presses Duculot.*)
D. 1977. 0035.42

ISBN 2-8011-0156-7

(Édition originale: Hamish Hamilton, Ltd, London.)
ISBN 241-01-795-5

© LIDEC INC.

Titulaire des droits d'auteur pour le Canada. Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation strictement réservés pour le Canada.

Dépôt légal 4e trimestre 1977

Bibliothèque Nationale du Québec

ISBN 0-7762-7951-3

Couverture:

Illustration: Michel Vanden Eeckhoudt

Conception: Design-team

Titre original: *The guardians*
Hamish Hamilton, Ltd, London, 1970.

UN TRAVAIL DANGEREUX

La bibliothèque publique était située dans une rue sombre et sinistre en face du parc, à côté d'un vaste immeuble ancien, décrépit et délabré qui avait autrefois abrité des bureaux de la municipalité mais servait maintenant d'entrepôt. La bibliothèque elle-même était presque aussi ancienne : une plaque à moitié détachée du mur rappelait la cérémonie de son inauguration en 1983. Sa façade autrefois blanche était aujourd'hui d'un gris sale marbré de traînées noires, crevassée et fissurée.

L'intérieur ne valait guère mieux. L'éclairage, renforçant la faible lumière de cet après-midi pluvieux d'avril, ne provenait pas de modernes lumiglobes mais de vieux tubes au néon d'un modèle antique, qui ronflaient et cli-gnotaient. Le bibliothécaire assis derrière son bureau ne semblait pas conscient de ce triste état de choses. C'était un homme un peu voûté, au vaste front dégarni, à la longue moustache blanche qu'il tortillait continuellement d'une main distraite.

C'était aussi un homme taciturne, qui n'adressait la parole aux gens venus emprunter des livres que si c'était absolument nécessaire. Une fois, deux ans auparavant, il

avait engagé la conversation avec Rob — C'était quelques mois après la mort de sa mère. Rob avait d'abord fréquenté la bibliothèque avec elle, ensuite il y était retourné seul. Le bibliothécaire lui avait raconté qu'il avait travaillé là pendant toute sa vie, depuis sa sortie de l'école près de cinquante ans plus tôt. En ces temps lointains, la bibliothèque employait six personnes. Un projet prévoyait de l'installer dans un bâtiment neuf, plus vaste, et d'engager du personnel supplémentaire. Près de quarante ans s'étaient écoulés depuis l'abandon de ce projet et aujourd'hui un seul employé suffisait largement pour tout faire. Il avait dépassé l'âge de la pension. La Ville parlait de fermer la bibliothèque et de raser l'immeuble, mais en attendant elle laissait continuer les choses.

D'un ton mi-furieux, mi-mélancolique, il parlait de la disparition presque totale de la lecture et des lecteurs. Dans sa jeunesse, il est vrai, l'holovision n'était pas encore inventée, mais la télévision existait. Cependant, les gens lisaient encore. Les gens étaient différents en ce temps-là, plus individualistes, plus curieux de tout. Rob était la seule personne de moins de cinquante ans qui venait encore emprunter des livres.

Le vieux bibliothécaire couvait le garçon du regard avec tant d'espoir et d'insistance que Rob en avait été un peu embarrassé. Pour lui, la bibliothèque était liée au souvenir de sa mère et il lisait parce qu'elle-même avait lu, quoique pas les mêmes livres. Tous deux aimaient les récits parlant du passé, mais sa mère préférait les histoires sentimentales tandis que Rob aimait mieux les récits d'aventures, les combats, le cliquetis des épées. Il avait lu *Les Trois Mousquetaires* cinq ou six fois au moins.

Il avait répondu avec gêne et timidité aux remarques du vieil homme et le bibliothécaire, découragé, était retombé dans son silence habituel pour n'en plus jamais

sortir. Aujourd'hui, deux ans après cette tentative de conversation, il inscrivit sans un mot les livres empruntés par Rob puis lui tourna le dos.

Ses livres sous le bras, le garçon hésita un moment à la porte de la bibliothèque. Le ciel, plus sombre qu'à son arrivée, était d'un gris menaçant. Rob n'avait qu'un court chemin à parcourir jusqu'à l'arrêt du bus, mais à l'autre bout du trajet la maison de ses parents était fort éloignée de l'arrêt le plus proche. Par ailleurs, le Stade, où travaillait son père, était tout près de la bibliothèque. Rob pouvait l'attendre et rentrer avec lui en voiture. Il se dirigea donc vers le Stade, à travers le parc.

L'endroit ne payait pas de mine : quelques parterres de fleurs mal entretenus, quelques arbres malades ouvrant leurs bourgeons sans grand espoir. Le reste, à part un terrain de jeux pour les enfants, n'était qu'une triste étendue d'herbe piétinée et de boue, parcourue par quelques chemins asphaltés, craquelés et pleins de trous. Du centre du parc, on pouvait apercevoir, par-dessus l'horizon des maisons environnantes, les immeubles-tours éparpillés sur toute la surface du Grand Londres, jusqu'à la lointaine ceinture boisée de la zone verte séparant Londres des autres cités.

Autrefois, Rob le savait, la Cité avait désigné le cœur de Londres, le centre commercial, le quartier des banques et des grands magasins. Aujourd'hui, toutes les villes s'appelaient ainsi, d'immenses villes dont l'ensemble, occupant tout le sud de l'Angleterre, s'appelait « les cités », par opposition à « la campagne ».

Il faisait calme dans le parc. Quelques enfants jouaient autour des balançoires et du bac de sable, quelques personnes promenaient leur chien. Mais à l'extérieur du parc, les rues grouillaient de monde. Rob comprit que le Stade commençait à dégorger les spectateurs venus comme chaque jour assister aux jeux. Cette foule parais-

sait assez paisible. Il n'y avait pas eu de troubles sérieux depuis plusieurs semaines, depuis la grande émeute de février.

Le garçon remonta le courant, bousculé par la cohue, vers le Stade. Tout à coup, il entendit un cri quelque part en avant, suivi bientôt de hurlements rythmés :

« Les Verts ! Les Verts ! »

D'autres cris imprécis retentirent et Rob sentit un changement d'allure et d'humeur se manifester parmi la foule qui se dirigeait vers lui. Quelqu'un se mit à courir, aussitôt imité par d'autres. Rob chercha un abri des yeux et n'en vit aucun. La rue était bordée par deux files de maisons toutes semblables, sans jardin ni porte cochère. Il s'efforça de se faufiler vers le carrefour formé par une autre rue, dans l'espoir qu'il y ferait plus calme, mais en un instant la foule venait de se solidifier, de se transformer en un bloc compact, hurlant et trépignant, qui l'écrasa, le souleva de terre et l'emporta avec elle.

Il se rappela que le programme de l'après-midi offrait une course de ski-cars. Dans ce jeu, de petites voitures électriques fonçaient à toute allure sur leurs patins, penchées à la verticale dans les virages de la piste, piquant des pointes de vitesse grâce à l'explosion de fusées auxiliaires qui les projetaient, planantes, à travers l'espace. Les accidents n'étaient pas rares, ce qui rendait ce sport encore plus populaire auprès des spectateurs, et leur enthousiasme ne demandait que peu de chose pour se transformer en furie et en bagarres entre les supporters des quatre équipes : les Blancs, les Noirs, les Verts et les Rouges. Les Verts dominaient depuis plusieurs semaines. Peut-être l'agitation de la foule était-elle due aujourd'hui à une nouvelle victoire ou à un jeu particulièrement brutal et vicieux de la part des Verts.

Mais Rob n'avait ni le temps ni l'envie d'y réfléchir. Soulevé de terre et emporté malgré lui, le visage écrasé

contre l'étoffe humide d'un manteau, le garçon pouvait à peine respirer. L'émeute de février, il s'en souvenait, avait fait huit victimes, étouffées et piétinées par la foule, et la précédente, juste avant la Noël, en avait fait plus de vingt.

Un fracas de métal écrasé et de verre brisé retentit quelque part, puis des hurlements de sirène. La pression se relâcha un peu. Rob put remuer les bras et un de ses pieds toucha le sol. Quelqu'un ou quelque chose le fit trébucher et il tomba. Un pied lui écrasa le bras, quelqu'un marcha de tout son poids sur son dos. S'il ne se garait pas rapidement, c'en était fait de lui. A travers les jambes qui s'agitaient de tous côtés autour de lui, il aperçut une voiture immobilisée par la cohue, rampa, se tortilla, toujours écrasé et martelé par les pieds, et put enfin, meurtri et engourdi, rouler sous l'abri de la voiture d'où il regarda déferler le torrent de jambes qui défilaient, au bruit des cris et des hurlements.

L'agitation se calma bientôt et Rob pu s'extirper de sous la voiture et se relever. Plusieurs personnes gisaient immobiles dans la rue, d'autres rampaient ou remuaient lentement, en gémissant. Deux hélicos de la police étaient déjà arrivés sur les lieux, l'un posé dans la rue, l'autre survolant l'émeute qui s'éloignait. Un homme et une femme, pâles de peur, occupaient la voiture sous laquelle Rob s'était réfugié. La femme baissa la vitre de la portière pour lui demander s'il n'était pas blessé, mais avant qu'il ait eu le temps de répondre, son compagnon démarra et la voiture s'éloigna, en zigzaguant pour éviter les blessés et les autres véhicules, certains retournés et à demi démolis par la foule.

Un hélico-ambulance surgit par-dessus les toits et vint se poser dans la rue. D'autres s'approchaient. Rob se mit à la recherche de ses livres qui lui avaient été arrachés dans le tohu-bohu. Il en retrouva un sur le trottoir et

l'autre vingt mètres plus loin sur la chaussée, ouvert, la reliure déchirée, une empreinte de talon souillant la page chiffonnée. Après s'être assuré qu'il n'en manquait ni page ni morceau, il reprit son chemin vers le Stade dans la rue enfin désertée.

Le Stade mesurait près d'un kilomètre de longueur et s'élevait à cent mètres de haut en un immense mur ovale percé de quelques entrées. Des spectateurs attardés en sortaient encore et un flot de voitures émergeait des parkings souterrains. Rob se dirigea vers une entrée de service et montra son disque d'identité au lecteur automatique. En principe, ces disques n'étaient délivrés qu'aux membres du personnel, mais le règlement n'était pas appliqué très sévèrement et le père de Rob avait obtenu un second disque pour son fils. La porte s'ouvrit toute seule et se referma derrière lui en sifflant dès qu'il fut entré. Rob tourna à droite dans un long couloir, vers la salle des commandes électriques. L'accès lui en était interdit, mais il pourrait attendre son père dans la salle de repos du personnel.

Avant d'atteindre celle-ci, Rob aperçut quelqu'un qu'il connaissait, traversant un carrefour où se croisaient plusieurs couloirs. Rob l'appela et l'homme s'arrêta pour l'attendre. C'était M. Kennely, un ami de son père, électricien lui aussi, un petit costaud aux cheveux très noirs, qui parlait toujours d'une voix basse et calme, sans jamais manifester beaucoup d'émotion. Il serra la main du garçon en demandant :

— On t'a déjà prévenu, Rob ?

— Prévenu de quoi, M. Kennely ? Je suis venu attendre papa pour rentrer avec lui.

Comme l'électricien semblait étonné de son aspect sale et échevelé, Rob expliqua :

— La foule s'est excitée à la sortie du Stade, j'ai dû me réfugier sous une voiture.

— Il y a eu un accident ici, dit Kennely calmement.

— Mon père ?

— Oui. On l'a emmené à l'hôpital. Il a pris en main un fil dénudé, par erreur, et a encaissé une assez vilaine secousse avant qu'on ait pu couper le courant.

— Il est... il n'est pas... ?

— Non, rassure-toi, mais il devra sans doute rester un bout de temps à l'hôpital. Je me demandais comment faire pour te prévenir. Le mieux sera que tu viennes habiter chez nous en attendant son retour.

Les Kennely habitaient dans un immeuble-tour à quelques minutes de marche du Stade. Rob était souvent allé chez eux avec son père et aimait bien M^{me} Kennely, une grande femme lourde et solide, au visage rouge, un dragon mais un cœur d'or. Demeurer quelques jours chez ces braves gens serait mieux que de rentrer chez lui dans un appartement vide.

Rob demanda :

— Puis-je aller voir papa à l'hôpital ?

— Pas aujourd'hui. Nous irons demain après-midi, aux heures de visite.

Kennely jeta un coup d'œil à sa montre :

— Nous allons rentrer à la maison. J'ai fini plus tôt aujourd'hui, pour une fois.

Ils marchèrent en silence dans les rues. Kennely n'avait rien à dire et Rob ne se sentait aucune envie de parler. Il était non seulement désolé de ce qui venait de se produire, mais aussi troublé et intrigué. Cela ressemblait si peu à son père de se saisir d'un fil dénudé, lui si prudent, qui vérifiait et revérifiait toujours tout ! Il aurait voulu demander plus de détails à M. Kennely, mais craignait de paraître critiquer son père.

Deux des trois ascenseurs de l'immeuble étaient en panne, ils durent attendre un long moment avant de pou-

voir monter. Kennely s'en plaignit à sa femme qui émergeait de la minuscule cuisine pour les accueillir. L'entretien de cet immeuble était en-dessous de tout et empirait de jour en jour.

— La HV est en panne aussi, répliqua M^{me} Kennely. Tu devrais l'examiner. Tu rentres plus tôt aujourd'hui et je vois que tu ramènes Rob avec toi. Son père n'est pas avec vous ?

— Jack a eu un accident.

Kennely raconta brièvement ce qui s'était passé et sa femme posa un bras amical et maternel sur les épaules de Rob. Le garçon s'aperçut que les Kennely échangeaient des regards pleins de sous-entendus qu'il ne comprenait pas.

— Asseyez-vous tous les deux, dit M^{me} Kennely. Je vais vous apporter le thé dans un moment.

L'holovision était allumée au salon, mais les personnages du minable feuilleton étaient vacillants et flous, l'image tri-D passait par moments en deux dimensions et les couleurs se fondaient les unes dans les autres. Kennely jura, éteignit le poste et, après en avoir détaché le dos, se mit à farfouiller à l'intérieur. Rob le regarda faire un moment puis retourna à la cuisine. Il n'y avait guère de place pour deux quand M^{me} Kennely s'y trouvait. Il lui demanda :

— Je voudrais réparer ce livre, vous n'avez rien pour recoller la couverture ?

— Toi et tes livres ! s'exclama M^{me} Kennely en haussant les épaules. A quoi bon toujours te fourrer dans les livres ? Enfin... Il doit y avoir du ruban adhésif là-bas sur l'étagère.

Rob répara le plus soigneusement qu'il put le livre abîmé tout en racontant à M^{me} Kennely l'émeute qu'il avait dû traverser dans la rue.

— Des voyous, tout ça ! dit la brave femme. Il y en a

de plus en plus. On devrait les enrôler de force dans l'armée et les envoyer en Chine.

La guerre contre la Chine durait depuis aussi longtemps que Rob pouvait se rappeler, si lointaine et incompréhensible qu'elle semblait irréaliste. Les petits criminels et les « voyous », comme disait M^{me} Kennely, avaient parfois le choix entre s'engager dans l'armée pour aller se battre en Chine, ou être condamnés à la prison.

— Tiens, emporte ça au salon, dit-elle en tendant à Rob un plateau chargé de la théière, de tasses et d'une assiette de biscuits.

M. Kennely trifouillait toujours dans les entrailles du poste d'holovision. Rob posa le plateau sur une table et alla regarder par la fenêtre. La pluie s'était finalement décidée à tomber, brouillant le panorama de la ville, quarante étages plus bas. Rob le regarda sans le voir. Il pensait à son père et se sentait très malheureux.

*

* *

Rob fut installé pour la nuit dans l'ancienne chambre de la fille des Kennely, qui était mariée et n'habitait plus là. Il lut un moment avant d'éteindre le lumiglobe et de s'endormir.

Quand il se réveilla et sentit qu'il avait soif, il se leva pour aller boire un verre d'eau à la salle de bains, marchant sans bruit pour n'éveiller personne, parce qu'il se croyait au milieu de la nuit. Aussi fut-il très étonné d'entendre des voix dans l'appartement et d'apercevoir une raie de lumière sous la porte du salon. Il distingua trois voix d'hommes, qui paraissaient discuter. En revenant de la salle de bains, toujours aussi silencieusement, il entendit le nom de son père mentionné dans la discussion et s'arrêta pour écouter, mais il ne pouvait saisir qu'un ou deux mots par-ci, par-là, trop peu pour com-

prendre de quoi parlaient Kennely et ses compagnons. Un peu honteux et craignant d'être surpris en train d'écouter aux portes, il retourna se coucher.

Mais il ne put se rendormir. Le bourdonnement des voix lui parvenait à travers le mur et Rob tendait l'oreille malgré lui. Après ce qui lui parut un très long moment, il y eut un bruit de porte et les voix résonnèrent dans le couloir, plus proches et plus compréhensibles. Un des hommes dit :

— Quelque chose a dû aller de travers. Je lui avais encore dit la semaine dernière de faire très attention.

— Tout le monde peut commettre une erreur, dit une autre voix.

— On ne peut pas prendre le moindre risque, insista la première voix. Je l'avais prévenu. Il faut être très prudent. Nous faisons un travail dangereux et nous devons nous le rappeler à tout instant, non seulement pour nous-mêmes mais pour la sécurité des autres aussi.

— Parle plus bas, chuchota Kennely. Le garçon dort là et sa porte est ouverte.

Des pas s'approchèrent et la porte fut doucement fermée. Rob perçut les voix assourdies pendant quelques moments encore, puis les deux visiteurs s'en allèrent et Kennely alla se coucher. Rob resta étendu, les yeux ouverts dans l'obscurité, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre. Cette conversation le mettait en colère, surtout contre le premier parleur qui non seulement semblait blâmer son père d'avoir eu un accident, mais lui reprochait d'avoir mis d'autres personnes en danger. Quels risques cela pouvait-il présenter pour d'autres que son père ait touché un fil dénudé alors qu'il le croyait isolé ? Et M. Kennely... Il avait fait taire son compagnon, mais seulement de crainte que Rob puisse l'entendre. Il n'avait pas pris la défense de son père, comme c'était son devoir d'ami de le faire. Rob se mit à le détester, lui aussi.

Finalement, il s'endormit.

*

* *

L'hôpital était un immeuble assez récent, de plus de quarante étages, construit en plasti-briques d'un vert pâle, percé de rangées de fenêtres en aluminium anodisé qui scintillaient gaiement au soleil, le temps s'étant remis au beau pendant la nuit. Le toit plat était occupé par des jardins et un hélicoptère où atterrissaient les ambulances. Les médecins aussi, venant de la campagne, y garaient leurs hélicos personnels.

Rob et les Kennely se joignirent à la file de visiteurs attendant devant les ascenseurs, qui ne se mettraient à fonctionner qu'au début des heures de visite. Eux du moins étaient tous en ordre de marche, l'hôpital étant mieux entretenu que les simples immeubles d'habitation.

A l'étage, ils prirent leur place dans une seconde file d'attente à la porte de la salle des hospitalisés. Un employé, tonsuré à la dernière mode, était assis, l'air ennuyé, derrière une table, vérifiant des noms sur une liste et renseignant les visiteurs. A la question de M. Kennely, il répondit :

— Randall, Jack ? Entré hier ? Ce n'est pas ici. Vous vous êtes trompé de salle.

— Au bureau, on nous a dit qu'il était dans la salle F17. C'est bien ici ?

— Ils se trompent tout le temps, au bureau, dit l'employé avec indifférence. Retournez leur demander.

— Non, appelez-les, vous, dit Kennely d'une voix calme mais ferme. Nous n'allons pas perdre notre temps à redescendre trente étages parce que vous nous le dites.

— Le règlement...

— Ne vous occupez pas du règlement ! Appelez le bureau.

L'employé obéit avec mauvaise grâce et décrocha son téléphone. Après un moment, il dit « compris » et raccrocha.

— Alors, où est-il ? demanda Kennely.

— A la morgue. Admis en urgence hier, entré aux « soins intensifs » ce matin. Il est mort d'un arrêt du cœur.

— C'est impossible ! s'écria Kennely.

Rob vit que son visage était devenu livide. L'employé haussa les épaules :

— Ce n'est jamais impossible de mourir. On vous donnera les détails en bas au bureau. Suivant !

*

* *

M^{me} Kennely accompagna Rob chez lui pour l'aider à emporter ses affaires. Le garçon se mit à emballer ses vêtements et quelques autres objets. Le mobilier serait sans doute vendu. Il se demanda s'il pourrait conserver la chaise à haut dossier sur laquelle sa mère avait l'habitude de s'asseoir autrefois, le soir, pour lire. Il devrait demander à M^{me} Kennely s'il y avait place pour une chaise de plus dans son petit appartement, mais il ne voulait pas l'ennuyer avec ça pour le moment. Elle était trop occupée à tout nettoyer et mettre en ordre dans l'appartement où, comme elle l'avait dit en entrant, on voyait bien qu'il manquait une présence féminine.

Rob entra dans la chambre de son père. Le lit était fait, mais un essuie-mains traînait sur le dos d'une chaise et les pantoufles se promenaient aux deux bouts du tapis. Un paquet de cigarettes et un verre d'eau étaient abandonnés sur la table de nuit, près de la miniradio que son père écoutait parfois le soir avant de s'endormir. Rob se rappelait avoir souvent entendu de la musique jouer en

sourdine, à travers le mur de sa chambre.

Il ne parvenait pas à bien saisir ce qui venait de se produire tant la disparition de son père avait été soudaine, brutale. Sa mère, elle, avait été malade pendant si longtemps avant de mourir qu'il pouvait à peine se rappeler une époque où elle fût bien portante. Sa mort n'en avait pas moins été affreuse pour autant, mais Rob, même à l'âge de dix ans, avait su longtemps à l'avance qu'elle était inévitable. Son père par contre avait toujours été actif et d'une santé éclatante. Il était impossible à Rob de se l'imaginer mort, immobile.

Il ouvrit la garde-robe. Les vêtements de son père seraient probablement vendus, eux aussi. Rob aurait pu les donner à M. Kennely, mais il était trop petit pour que ces habits lui aillent. Les yeux picotant de larmes prêtes à couler, il ouvrit un tiroir. Encore des vêtements. Un autre tiroir. Des lainages, proprement pliés, et une boîte en carton sur laquelle était écrit le prénom de sa mère : Jenny. Le garçon ouvrit la boîte.

La première chose qu'il aperçut fut une photographie. Rob ignorait qu'il existât des photos de sa mère. Il se rappelait son père tentant un jour de la persuader de se laisser photographier et sa mère refusant avec obstination. C'était un portrait à l'ancienne mode, en deux dimensions, qui montrait sa mère très jeune, à peine plus de vingt ans, avec de longs cheveux bruns lui tombant sur les épaules.

Rob la contempla un long moment, tâchant de lire au-delà du mince sourire un peu anxieux éclairant le jeune visage, puis il entendit M^{me} Kennely qui l'appelait. La boîte contenait d'autres objets : une boucle de cheveux dans un médaillon en plastique, un paquet de lettres lié d'un ruban. Il referma la boîte et la mit avec les affaires qu'il emportait avant de rejoindre M^{me} Kennely.

Le lendemain, pendant le cours de géographie, Rob fut appelé au bureau du directeur. Sa classe était sans professeur à ce moment, mais sous la surveillance, bien entendu, de la télévision en circuit fermé, et le poste d'holovision emmenait les élèves au long d'une visite guidée de l'Australie, agrémentée d'un commentaire jovial parsemé de petites plaisanteries pas très comiques. Le commentaire s'effaça un moment pour faire place à la voix impersonnelle du surveillant :

— Randall, chez M. le Directeur immédiatement. Je répète, Randall au bureau du Directeur.

Le commentaire du film reprit son volume normal. Quelques élèves firent des remarques à peine plus comiques sur les raisons de cet appel, mais la majorité de la classe garda son attention fermement dirigée vers l'écran: M. Spinnal était au tableau de surveillance télévision ce matin-là et c'était un surveillant sévère.

A l'exception des distributions de prix en fin d'année, Rob n'avait aperçu le Directeur que deux ou trois fois dans les corridors de l'école. A son entrée dans le bureau, le directeur le dévisagea un moment comme s'il se demandait qui était ce garçon, ce qui n'avait rien d'étonnant, l'école comptant plus de deux mille élèves.

— Randall, dit-il enfin, voici M. Chalmers, du ministère de l'Education.

Ce second personnage était aussi large que le directeur était mince, avec une légère barbe autour d'un visage paisible et attentif. Rob lui dit poliment bonjour et Chalmers hocha la tête sans répondre. Le directeur expliqua :

— A la suite de la mort regrettable de votre père, M. Chalmers a étudié votre dossier. Vous n'avez qu'un seul parent proche, une tante assez âgée, habitant... — il consulta une fiche sur son bureau — habitant la cité de

Sheffield. Le ministère l'a consultée. Il semble qu'elle ne se sente pas capable de vous accueillir et de vous offrir un foyer, vu la mauvaise santé de son mari.

Rob ne répondit rien. Il n'avait même pas envisagé d'aller vivre chez cette tante, qu'il connaissait à peine.

— Dans ces conditions, poursuivit le directeur, la meilleure solution, et en fait la seule, est que vous soyez confié à un pensionnat d'Etat, où vous recevrez tous les soins et l'attention désirables.

— Ne puis-je pas rester chez les Kennely, monsieur ?

— Les Kennely ?

Le directeur et l'homme du ministère échangèrent un regard.

— Qui sont ces gens ?

Rob expliqua.

— Oui, je vois, dit le directeur. Ces aimables voisins vous ont accueilli depuis avant-hier, mais cette situation, bien entendu, ne peut s'éterniser.

— Mais ils ont une chambre pour moi, monsieur.

— Cette situation ne peut s'éterniser, répéta fermement le directeur. Vous serez transféré au pensionnat de Barnes. Vous êtes dispensé d'assister aux cours pour le restant de la journée. Une voiture viendra vous chercher demain matin à neuf heures.

En quittant l'école, Rob prit le bus pour aller parler à M. Kennely, au Stade. Pendant le trajet, il réfléchit aux pensionnats d'Etat. Certains avaient la réputation d'être moins mauvais que d'autres, mais tous étaient considérés avec un mélange de crainte et de mépris. Ils accueillait les orphelins, les enfants de ménages séparés ou brisés, mais aussi certains délinquants juvéniles. D'affreuses rumeurs circulaient sur la vie qu'on y menait, particulièrement concernant la nourriture et la discipline.

Arrivé au Stade, Rob fit appeler M. Kennely qui le rejoignit dix minutes plus tard dans la salle de repos. En l'attendant, Rob regarda l'holovision en circuit fermé montrant le spectacle dans l'arène du Stade : un combat de gladiateurs danseurs de corde. Dans ce jeu, des lutteurs, supportés par des câbles tendus qui s'approchaient et s'éloignaient les uns des autres à différentes hauteurs, se battaient à l'aide de longues lances en fibre de verre, à la pointe émoussée, et tentaient de culbuter leurs adversaires. Leur chute se terminait dans des cuves d'eau ou sur le sol ferme, couvert de buissons artificiels hérissés d'épines à l'aspect meurtrier. Les perdants se blessaient toujours en tombant, parfois sans gravité, parfois mortellement. Trois hommes s'affrontaient en ce moment et l'un d'eux, désarçonné, quitta l'arène en boitillant. Les deux adversaires encore en présence se balançaient à travers les airs en échangeant des coups de lance, dans la lumière bleutée diffusée par l'écran-ciel qui couvrait le Stade.

M. Kennely s'étonna :

— Comment, Rob, tu n'es pas à l'école ?

Le garçon lui raconta l'entrevue avec le directeur. Kennely l'écoutait en silence.

— Ils ont dit que je ne pouvais pas rester chez vous, termina Rob, mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Si tel est le règlement, dit lentement Kennely, nous n'y pouvons rien.

— Mais vous pourriez aller au ministère demander officiellement que je vous sois confié.

— Ça ne servirait à rien.

— Il y avait un garçon à l'école l'an dernier, Jimmy MacKay. Sa mère est partie, son père ne pouvait pas s'occuper de lui. Il est venu chez M. et M^{me} Pearson qui habitent dans notre immeuble et il vit toujours chez eux.

— Peut-être les Pearson l'ont-ils adopté.

— Ne pouvez-vous m'adopter, vous aussi ? demanda Rob anxieusement.

— Pas sans le consentement de ta tante.

— Elle a dit que je ne pouvais pas aller chez elle, à cause de son mari.

— Ça ne signifie pas qu'elle soit prête à te confier à des étrangers. Elle a peut-être l'intention de t'accueillir plus tard, quand son mari ira mieux.

— Le ministère pourrait lui demander. Je suis sûr qu'elle accepterait.

— Ce n'est pas si simple que ça, Rob. Le pensionnat est peut-être la meilleure solution pour toi. Tu y seras plus en sécurité.

— En sécurité ? Que voulez-vous dire ?

Sur le point de répondre, Kennely referma la bouche, hocha la tête puis reprit :

— Je voulais dire que tu y seras mieux soigné. Et tu seras avec des garçons de ton âge. Ma femme et moi sommes trop vieux pour qu'un jeune garçon comme toi se sente à l'aise avec nous.

— Vous avez dit « en sécurité », insista Rob.

— C'est ma langue qui a fourché. Je voulais dire mieux soigné.

Il y eut un moment de silence. Kennely détournait les yeux. Rob, consterné, crut comprendre ce qui se passait : ces explications malhabiles n'étaient que de faux prétextes pour lui cacher la vérité, ne pas lui dire carrément que les Kennely ne voulaient pas de lui. Cela lui fit le même effet que le soir où M. Kennely n'avait pas pris la défense de son père, quand le visiteur inconnu l'avait blâmé à cause de son accident qui avait mis d'autres personnes en danger. Mais cette fois, le garçon ressentait du désespoir plutôt que de la colère.

— Je comprends, M. Kennely, murmura-t-il.

Il s'était détourné. Kennely le prit par les épaules, le fit

pivoter, le regarda bien droit dans les yeux :

— C'est pour ton bien, Rob, assura-t-il. Crois-moi. Je ne peux pas t'expliquer, mais c'est pour ton bien.

Dans l'écran d'holovision, un des combattants équilibrés vacilla, son adversaire le piqua d'un nouveau coup de lance et le gladiateur désarçonné s'écroula sur le dos dans les buissons épineux.

— Je vais rentrer et préparer mes affaires, dit Rob, tristement.

LA HONTE DE L'ECOLE

Le pensionnat, situé dans un lointain faubourg de Londres, occupait un vaste terrain entouré par une boucle de la Tamise. La plupart des bâtiments, y compris les salles de cours, étaient construits dans le style démodé, rectiligne et froid de la fin du vingtième siècle, mais les dortoirs étaient plus récents, austères à l'intérieur, gaie-ment ornés et colorés à l'extérieur. Rob avait été logé dans le dortoir G, dont la façade était bleu pastel striée de bandes orange.

Pendant les premiers jours, tout fut trop nouveau et confus pour qu'il ressente rien de plus qu'une impression de constante activité. Les journées étaient bien remplies au pensionnat. A six heures et demie du matin, une sonnerie diffusée par haut-parleur réveillait les élèves, qui se ruaient vers les lavoirs et se hâtaient de s'habiller pour être à sept heures sur les terrains de sport. Le dortoir G en était éloigné de plus de cinq cents mètres, seul le H était encore plus loin. Il fallait courir, en tenue de gymnastique, dans le petit matin mouillé. A sept heures précises avait lieu l'appel. Le nom des retardataires était inscrit et la punition, fût-ce pour un retard d'une demi-

minute, était une séance supplémentaire de gymnastique dans la soirée.

La demi-heure d'exercices matinaux était suivie, théoriquement, d'une demi-heure de temps libre avant le petit déjeuner, servi à huit heures. Mais Rob découvrit rapidement l'importance de prendre sa place d'avance dans la file devant la porte du réfectoire : la nourriture, pauvre, mal préparée et peu appétissante, n'était jamais en quantité suffisante pour tout le monde. Pour les derniers servis, l'affreux gruau plein de grumeaux était allongé d'eau chaude, il ne restait qu'une demi-portion d'œufs en poudre et parfois plus la moindre tranche de pain. Les « anciens », les élèves plus âgés, arrivaient à la dernière minute, se plaçaient insolemment en tête de la file et raflaient les rares bons morceaux et les plus grosses portions.

Les cours duraient de neuf heures moins le quart à midi et demi, moment de faire la file à nouveau pour le repas. L'après-midi, suivant l'immuable système des bonnes écoles britanniques d'autrefois, était consacré aux sports et à la gymnastique en plein air, quel que soit le temps, jusqu'à quatre heures et demie, où l'on goûtait : thé fade et transparent, petits pains durs ou biscuits mal cuits. Ensuite, cours à nouveau de cinq à sept, après quoi on était libre de son temps jusqu'à l'extinction des lumières à neuf heures. Libre, c'est-à-dire, si l'on ne devait pas se rendre à une séance de gymnastique punitive ou se consacrer à l'un quelconque des petits travaux et services imposés par les « préfets », les grands élèves responsables — et tyrans — des différents dortoirs. Chaque soir, Rob s'effondrait sur son lit, épuisé, et s'endormait comme une masse sur le dur matelas en trois sections, à peine moins inconfortable que les lattes de fer du sommier qui le soutenait.

Peu à peu, il découvrit son entourage. Le dortoir abri-

tait une trentaine de garçons d'environ le même âge que lui. La première nuit, Rob perçut qu'il se passait quelque chose à l'autre bout de la vaste chambre. Il entendit vaguement des chuchotements, des cris de douleur étouffés, mais il était trop fatigué pour y prêter attention. Cela se reproduisit la nuit suivante et il vit qu'un groupe de grands élèves entouraient un des lits et tourmentaient un élève plus jeune. D'Artagnan, le héros favori de Rob, ne serait pas resté là calmement dans son lit sans bouger. Il serait intervenu, aurait attaqué ces brutes. Ce n'était pas une bonne excuse pour Rob de se dire qu'il n'avait pas Athos, Porthos et Aramis pour le soutenir, et peu de chance de trouver leur équivalent parmi les autres garçons du dortoir, qui riaient et ricanaient méchamment en entendant les gémissements de leur camarade. D'Artagnan aurait agi, même seul. Enfin, le supplice se termina, les tortionnaires quittèrent le dortoir. Rob écouta longtemps les sanglots de leur victime, qui n'avaient toujours pas cessé quand finalement il s'endormit.

Le lendemain, dans la file du petit déjeuner, il demanda à un voisin de dortoir, un pâle rouquin du nom de Perkins, ce que signifiait tout cela.

— Oh ! ce n'est rien, dit Perkins sans s'émouvoir. Ce sont les grands qui donnaient le baptême à Simmons.

— Le baptême ?

— Oui. Tous les nouveaux doivent y passer.

— Je suis nouveau aussi et ils ne m'ont pourtant rien fait.

— Non, ils ne font rien pendant les trois premières semaines. Ton tour viendra, t'en fais pas.

— Et qu'est-ce qu'ils font ? Que t'ont-ils fait, à toi ?

— Différents trucs, dit Perkins. Le pire, c'est quand on t'attache une ficelle autour du front et qu'on la serre peu à peu. Tu as l'impression que tes yeux vont exploser.

— Ça fait si mal ?

— Et comment ! Je vais te donner un tuyau : crie un peu, mais pas tout de suite ni trop fort. Si tu ne cries pas, ils continuent de te torturer jusqu'à ce que tu ne puisses plus t'empêcher de hurler. Mais si tu cries trop tôt, ils ne sont pas satisfaits, et si tu cries trop fort, ça les excite. Tu verras, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

Le cours ce matin-là était sur l'histoire de la navigation aérienne. Le professeur était un petit homme sec et propre, à cheveux gris, qui débitait son cours d'une voix rapide et ennuyée en s'accompagnant de diapositives qu'il faisait défiler à toute allure. Après avoir parlé de la propulsion par fusées, il s'enquit si on désirait poser des questions, d'une voix propre à décourager ceux qui en auraient eu l'envie, mais Rob demanda :

— Les fusées ne sont presque plus utilisées maintenant, n'est-ce pas, monsieur ?

Le professeur le contempla un moment avec surprise avant de répondre :

— Non, presque plus, sauf pour les ski-cars dans les stades, mais ce n'est pas une application vraiment utile des fusées.

— N'avaient-elles pas été créées surtout pour l'exploration de l'espace ? demanda Rob.

— Si.

— Pourquoi a-t-on abandonné ces recherches ? L'homme s'est posé sur la lune, pourtant, et des sondes ont atteint Mars et Vénus.

— On a abandonné ces recherches parce qu'elles étaient sans intérêt, Randall, répliqua sèchement le professeur. Des milliards ont été dépensés pour ces projets inutiles. Nous nous consacrons à des choses plus intéressantes désormais. Notre but est le bonheur et le bien-être de l'humanité. Nous vivons dans un monde plus sain et mieux organisé qu'autrefois. Et maintenant, si votre vanité est satisfaite par cette interruption, puis-je pour-

suivre mon cours, Randall? Une invention bien plus utile et qui est encore employée est le moteur à réaction. Son principe...

Quelques élèves dévisageaient Rob avec dégoût. Dans son ancienne école, il était mal vu de poser des questions aux professeurs, c'était le fait des frotte-manches qui cherchaient à se faire bien voir. Rob comprit que c'était encore pire ici, sans doute.

Il se demanda si vraiment le monde était plus heureux que par le passé. Plus personne ne mourait de faim, il est vrai. La seule guerre était le lointain conflit avec la Chine et seuls ceux qui le désiraient ou ceux qui avaient maille à partir avec la loi y prenaient part. Il y avait l'holovision, les jeux du Stade, les carnivals, toutes sortes de plaisirs et d'amusements. Les émeutes aussi, évidemment, mais elles ne duraient jamais longtemps et il était facile de ne pas s'y trouver mêlé. Bien des gens semblaient y prendre plaisir, d'ailleurs. Oui, sans doute le professeur avait-il raison, l'humanité était plus heureuse aujourd'hui.

Rob ramena son esprit à des sujets de réflexion plus proches de lui et pensa à ce que Perkins lui avait expliqué. Le baptême... Bah! il avait encore trois semaines avant d'y passer. Il n'était arrivé au pensionnat que depuis quatre jours.

*

* *

Après plus d'une semaine de pluie et de vent, le temps se remit au beau. Au soir du second jour de chaud soleil, Rob parvint à éviter un groupe de préfets rôdant à la recherche d'esclaves et alla s'asseoir au bord de la rivière, dans un coin désert. Il était surprenant d'ailleurs que personne d'autre ne soit venu y chercher un moment de tranquillité. Peut-être était-ce interdit? Tant pis! Il était décidé à courir le risque en échange d'une heure de paix

et de solitude. Il est vrai aussi, Rob l'avait découvert depuis longtemps, que la plupart des gens, enfants ou adultes, détestaient être seuls. Lui par contre était toujours heureux en sa propre compagnie, et en ce moment plus que jamais.

Il avait emporté un livre avec lui et aussi, sur une impulsion, la photo de sa mère et le paquet de lettres trouvées dans la garde-robe de son père. Le livre était un de ceux empruntés à la bibliothèque publique le jour de l'accident de son père. Rob n'avait pas eu le temps d'aller les rapporter avant de quitter les Kennely et se demandait comment il allait faire maintenant pour restituer ces livres. La bibliothèque se trouvait à une quinzaine de kilomètres du pensionnat et les élèves n'étaient pas autorisés à sortir sans une permission spéciale, qui n'était jamais accordée aux plus jeunes ni aux nouveaux. Sans doute devrait-il demander au bureau du pensionnat de renvoyer les livres par la poste.

Mais Rob n'était pas pressé de se séparer de ces deux livres, parce qu'ils seraient irremplaçables. Il n'existait pas de bibliothèque dans l'école, pas le moindre livre en dehors des quelques-uns utilisés pour les cours, et Rob se demandait comment il allait parvenir à survivre sans lecture. Aussi faisait-il durer le plaisir et lisait-il le plus lentement possible les deux seuls livres qu'il possédât, quelques pages à la fois.

Ayant terminé un chapitre, il referma son bouquin, prit la photographie et la regarda longtemps en étudiant l'étrange sourire. Il gardait de sa mère le souvenir d'une personne non seulement malade, mais malheureuse. Elle connaissait peu de gens, n'avait pas d'amis, ne sortait presque jamais.

Il soupesa dans ses mains le petit paquet de lettres. Leur existence même était un rappel du passé : plus personne n'écrivait de lettres désormais. Quand les gens

n'utilisaient pas le visiophone, ils expédiaient des sonogrammes, des messages enregistrés sur bande. C'était un peu étrange et curieusement émouvant de penser à quelqu'un s'asseyant, écrivant des mots sur une feuille de papier, lentement, soigneusement, pour les envoyer à une autre personne.

Jusqu'à présent, Rob s'était retenu de lire ces lettres échangées autrefois par ses parents. C'était leur bien, leur vie privée, à eux seuls. Il aurait dû s'en débarrasser, les jeter dans la première corbeille à papiers venue. Il dénoua le ruban, prit en main la première enveloppe. Tous deux étaient morts et c'était tout ce qui lui restait d'eux. Il sortit la lettre de l'enveloppe, la déplia et se mit à lire.

C'était des lettres d'amour, comme il s'y attendait, mais ce n'était pas pour cela qu'il désirait les lire. Il espérait se rapprocher de sa mère en pensée, la comprendre, découvrir le sens de son mystérieux sourire sur la photo. Mais la lettre ne l'y aida pas. Elle était conventionnelle, presque banale, disant à celui qui n'était encore que son fiancé combien elle l'aimait, à quel point les jours lui paraissaient longs en attendant de le revoir, de l'épouser. Rob fut désappointé. Il repliait la lettre pour la glisser dans son enveloppe quand un détail attira son attention : l'adresse d'où elle avait été écrite. « Le Blanc Cottage », Shearam, Glos. Glos. était l'abréviation de Gloucestershire.

Et le Gloucestershire était situé dans la campagne...

Il examina d'autres lettres. Toutes portaient la même adresse. Ainsi, sa mère était née à la campagne ! Sans doute son père y avait-il été envoyé pour un travail spécial — il devait encore y avoir des contacts entre les cités et la campagne à cette époque — il l'y avait rencontrée et elle l'avait rejoint plus tard à Londres pour l'épouser.

*

* *

La campagne n'était pas souvent mentionnée dans les cités ni à l'holovision, mais Rob en avait entendu parler, le plus souvent sur un ton qui était un mélange d'envie et de mépris. C'étaient les gens « bien » qui vivaient à la campagne, l'aristocratie, la noblesse, et ses domestiques. D'autres, qu'on appelait les navetteurs, travaillaient dans les cités mais habitaient à la campagne : des médecins, des avocats, des directeurs d'usines, d'importants fonctionnaires. Ils rentraient chez eux chaque soir en hélico, ou en fin de semaine seulement.

Les habitants des cités n'avaient aucun désir de franchir la frontière qui les séparait de cet autre monde et ils avaient pour cela d'excellentes raisons. La vie à la campagne devait être mortellement ennuyeuse : pas de jeux, pas d'holovision, pas de villes donc pas de salles de bal ni de luna-parks, ni les lumières et le mouvement des cités, rien d'autre que des champs, des villages, de toutes petites villes. Les chevaux, qui dans les cités n'existaient plus que sur les champs de courses, fournissaient l'unique et universel moyen de transport à la campagne, les hélicos n'étant utilisés que par les navetteurs pour aller en ville et en revenir. Il n'y avait ni bus, ni électro-cars, ni trains monorail, rien. Tout était lent et ennuyeux à la campagne.

Mais le pire était l'absence de vie communautaire telle que l'entendaient les citadins. Pas de stades, pas de réunions, pas de foules, aucun moyen de sentir qu'on fait partie d'un tout, d'une masse bruyante et nombreuse qui donne à chacun une impression de sécurité et d'anonymat. Les citadins aimaient se grouper, s'entasser, se frotter les uns aux autres. Les plages les plus populaires étaient celles où l'on s'écrase, où le sable est à peine visible tant les corps y sont nombreux et serrés. A la campagne, ils le savaient, on rencontrait des champs immen-

ses s'étendant jusqu'à l'horizon, des plages désertes où les seuls sons étaient le bruit des vagues et le cri des mouettes, des landes où l'on pouvait — pensée horrible — marcher des heures sans rencontrer personne.

Rob avait entendu parler de tous ces aspects affreux de la campagne. Sans doute les nobles y étaient-ils habitués. Ils vivaient oisivement de leur fortune et de leurs investissements, sans travailler, ce qui était peut-être une situation enviable — quoique dans les cités la semaine de travail ne fût que de vingt heures — mais ce qui entourait cette oisiveté l'était beaucoup moins. La vie des nobles était lente et morne parce qu'eux-mêmes n'étaient qu'à moitié vivants. Ils n'auraient pas pu supporter l'excitation, l'allant, le mouvement et la bousculade qui caractérisaient la vie des citadins.

Quant aux navetteurs, peut-être étaient-ils les chefs et les patrons, mais les gens des cités les considéraient un peu comme des traîtres. Il y avait quelque chose de pas franc, de malhonnête à vivre ainsi à cheval sur les deux mondes. Les citadins, eux, se sentaient fiers de leur loyauté envers leurs chères cités.

Les opinions de ce genre étaient bien connues de Rob, mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu ses parents les exprimer et encore moins les partager. Lui-même, sans les contester, ne les partageait pas entièrement non plus. Parfois, il imaginait même comme une chose très désirable ces vastes champs, ces plages et ces landes désertes. Mais il avait toujours gardé ces impressions pour lui.

Tout à coup, il pensa à autre chose : les citadins réservaient le plus vif mépris à ceux qui vivaient à la campagne comme domestiques, veillant et subvenant aux besoins et aux désirs des nobles. Leur manque de caractère et leur empressement à accepter cette servitude

paraissaient répugnants aux gens des villes. Rob se rappela que jamais ses parents ne parlaient de la campagne et comprit pourquoi : de toute évidence, sa mère n'appartenait pas à la noblesse, elle ne pouvait donc venir que de la caste méprisée des domestiques.

Ce fut un choc pour lui, un choc douloureux. Il éprouva de la honte et aussitôt après de la colère. Sa mère n'avait pas été servile, elle n'avait pas manqué de caractère. Elle était douce, oui, et gentille, mais courageuse aussi, surtout pendant les dernières années de sa maladie. S'ils se trompaient sur ce point-là, ils pouvaient aussi bien se tromper sur tout le reste.

Il se rendit compte soudain, avec un nouveau choc, qu'il pensait aux citadins comme à « ils », « eux » — des gens différents de lui, et dont il ne faisait pas vraiment partie.

*

* *

Il n'y avait pas de cours le samedi matin, mais ça ne rendait pas ce jour-là plus agréable que les autres, au contraire, parce que c'était le moment de la grande inspection hebdomadaire. Le vendredi soir était consacré à un nettoyage général et intensif des bâtiments et des dortoirs, des pelouses et des allées, supervisé par les préfets, et qui se poursuivait le samedi après le petit déjeuner. L'inspection commençait à onze heures et durait environ une heure et demie, menée par le maître de discipline entouré par une petite cour de préfets qui s'empressaient de noter sur leur carnet le nom de ceux qui n'étaient pas absolument en règle.

La préparation à cette inspection était un véritable rite, méticuleux et compliqué. Les trois sections du matelas devaient être empilées à la tête du lit, parfaitement alignées l'une au-dessus de l'autre, et diverses pièces

d'habillement devaient y être rangées dans un ordre particulier : la veste d'uniforme, les souliers de rechange, les articles de toilette, la tenue de sport et ainsi de suite. Sur l'autre moitié du lit, devant le matelas, devaient être disposées les couvertures, pliées d'une certaine façon suivant des dimensions précises, avec les draps propres de la semaine suivante distribués le matin même. Tout le reste devait disparaître, proprement rangé dans l'armoire à côté du lit.

Le premier samedi, Rob s'était fait réprimander à cause de son lit qui n'était pas comme il fallait mais, comme nouveau venu, il s'en était tiré avec un blâme et un avertissement sévère d'avoir à s'y prendre mieux que ça à l'avenir.

La seconde semaine, il passa toute la soirée du vendredi avec une équipe de corvée à récurer le plancher du corridor et à faire briller les robinets de la salle de bains. Au matin, immédiatement après le repas, il fut envoyé avec une autre équipe chargée de ramasser le moindre morceau de papier traînant aux abords du dortoir G. Il ne fut libéré de cette corvée qu'à dix heures et demie et se rua avec ses camarades vers le dortoir pour arranger et garnir son lit. Mais il fut harponné dans l'escalier par un ancien qui lui ordonna de disposer son propre lit. Rob s'y prit mal et dut tout recommencer. Quand enfin il put s'échapper, il était onze heures.

Les lits des autres étaient tous prêts et impeccables. Avec un peu de chance, il aurait encore le temps, se dit Rob en se mettant fiévreusement à l'ouvrage. La semaine précédente, l'équipe d'inspection n'était arrivée à leur dortoir que vers midi. Il disposa ses couvertures sur le lit, vit qu'elles étaient pliées trop petit, recommença. Cette fois, elles étaient trop grandes. Il recommença une fois de plus. Il s'énervait, transpirait, paniquait.

Les autres garçons du dortoir bavardaient ou jouaient

aux cartes. Personne n'aurait eu l'idée de venir lui donner un coup de main. Puis celui qu'on avait posté en sentinelle au sommet de l'escalier cria :

— A vos lits, les gars ! Ils arrivent !

Par un miracle inexplicable, tout se trouva soudain en ordre et en place sur le lit de Rob. Ouf ! Des objets traînaient encore sur l'étagère, qui devait être vide pour l'inspection. Il fourra tout en vrac dans l'armoire, la ferma et la verrouilla. Il venait de s'immobiliser au garde-à-vous au pied de son lit quand le maître de discipline et sa petite clique de préfets pénétrèrent dans le dortoir.

Un seul pensionnaire se fit réprimander : sa brosse à dents manquait sur son lit. On aurait dit qu'il l'avait fait exprès, tout le dortoir étant apparemment impeccable, et s'était dévoué pour offrir au maître un motif de critique : il faut toujours donner à un inspecteur une occasion au moins de critiquer, si minime soit-elle. Sinon, il se vexe et se met *vraiment* à chercher...

Après l'incident de la brosse à dents, une atmosphère encourageante de bonne humeur se répandit dans le dortoir G. Le maître de discipline fit une plaisanterie et tous les préfets rirent servilement. Deux lits avant celui de Rob, le maître s'arrêta pour adresser des félicitations à un des garçons, qui rougit de plaisir. Il passa devant le lit suivant sans même le regarder et s'immobilisa devant celui de Rob.

C'était un petit homme sec et mince, bien plus petit que la plupart des préfets, soigné et tiré à quatre épingles, avec une barbe proprement taillée dont pas un poil n'était plus long que les autres et ne dépassait de l'alignement. Il se tint devant le lit, les mains derrière le dos, eut un petit hochement de tête que Rob prit avec soulagement pour un signe de satisfaction, puis dit d'une voix calme :

— Vous êtes le nouveau. Randall, c'est bien ça ? Oui. Je me souviens vous avoir fait observer la semaine der-

nière que vos couvertures n'étaient pas pliées rigoureusement en carré.

— Oui, monsieur.

— Elles ne le sont toujours pas, si je vois bien, dit le maître en tendant sa badine vers le lit. Elles le sont même encore moins, il me semble.

La badine se pointa vers les chaussures :

— Pas fameux non plus. Les deux chaussures doivent se toucher et les pointes doivent être alignées de niveau.

Du bout de sa badine, il retourna un soulier.

— Comment ? Qu'est-ce que je vois ? La semelle n'a pas été cirée ? Vous connaissez le règlement : les chaussures doivent être cirées et brillantes, y compris le milieu de la semelle. Eh bien ?

— Je n'ai pas eu le temps, monsieur, murmura Rob.

— Pas eu le temps ! Vous avez eu toute la semaine ! Préfet, inscrivez son nom !

Rob regarda avec résignation le préfet ouvrir son carnet. Du moins était-ce terminé maintenant et ils allaient s'éloigner. Mais non. Le maître de discipline reprit :

— Randall, j'ai une curieuse impression à votre sujet. Oui, j'ai l'impression que vous êtes un garçon paresseux et peu soigneux. Laissez-moi vous dire que ce sont deux défauts que nous n'apprécions pas du tout ici. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur.

Les yeux froids du maître restaient fixés sur lui. « Il va s'en aller maintenant » se répétait Rob intérieurement. Au lieu de cela, le maître ordonna :

— Ouvrez votre armoire.

— Monsieur, je n'ai pas pu...

— Ouvrez votre armoire, Randall. Bien. Ecartez-vous.

Les objets fourrés pêle-mêle dans l'armoire au dernier moment parurent le fasciner. Après avoir longuement

contemplé ce désordre, il s'écria avec colère :

— Ceci est une honte, Randall ! Une véritable honte !

D'un coup de badine, il fit dégringoler sur le sol une quantité d'objets.

— Une honte ! Et qu'est ceci ? Qu'est-ce que c'est, Randall ?

— Un livre, monsieur.

— *Deux* livres, voulez-vous dire. Les livres figurent-ils parmi les objets qu'il est permis de conserver dans les armoires ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ainsi, vous n'avez même pas pris connaissance des règlements concernant les dortoirs ?

— Monsieur, ce sont des livres d'une bibliothèque publique. Je voulais les...

— Publique ! s'exclama le maître en poussant les livres de sa badine d'un air dégoûté. Des objets qui ont passé de main en main, et Dieu sait quelles mains ! Des objets insalubres, couverts de microbes ! C'est répugnant, Randall !

Sa voix était devenue coupante et rageuse.

— Vous êtes une honte pour ce dortoir et pour l'école entière ! Bentley !

Le préfet au carnet s'avança : « Monsieur ? »

— Vous emporterez ces... ces choses, et vous les brûlerez.

— Mais, monsieur, la bibl... voulut intervenir Rob, mais la lueur implacable des yeux bleus l'arrêta.

— La honte de l'école ! répéta le maître de discipline. Je pense que vos compagnons éprouvent pour vous autant de dégoût que moi-même et j'espère qu'ils vous le montreront...

Après le repas, Rob dut se présenter immédiatement

à la salle des préfets pour y recevoir sa punition : il serait de corvée chaque soir pendant un mois, Bentley le lui annonça froidement et le renvoya sans un mot de plus. Les garçons du dortoir G avaient parfaitement saisi l'intention et le désir du maître de discipline et personne n'adressa la parole à Rob de tout le restant de la journée. Quand il croisa Perkins dans l'escalier, le rouquin regarda à travers lui comme s'il n'existait pas.

C'était un traitement désagréable, mais moins peut-être pour lui qu'il ne l'aurait été pour d'autres. Rob n'avait jamais réellement éprouvé ce désir propre aux citadins d'être accepté par un groupe et intégré à une foule. Ce ne serait pas gai malgré tout d'être traité en paria.

Le soir même, sa première séance de travaux forcés consista à ramasser tous les cailloux qui traînaient aux abords de son dortoir et à les réunir en un petit monticule, un travail parfaitement inutile et stupide, une pure vexation. On l'avait prévenu qu'il serait surveillé depuis la fenêtre de la salle des préfets et qu'il valait donc mieux pour lui s'y mettre sérieusement, et s'y tenir. Ce ramassage de cailloux se révéla vite aussi pénible qu'idiot. Quand la cloche sonna l'heure du coucher, Rob était épuisé et avait les reins brisés. Il s'écroula sur son lit avec un soupir de soulagement. Du moins maintenant pouvait-il dormir et oublier tous ses malheurs jusqu'au lendemain matin

Un bruit de pas à l'autre bout du dortoir attira son attention alors qu'il allait s'endormir et il se dit vaguement que ce devait être les anciens qui venaient administrer un baptême. Bon, ce n'était pas pour lui : les trois semaines de grâce accordées aux nouveaux n'étaient pas écoulées. Il repensa à d'Artagnan, mais se sentit moins que jamais disposé à suivre l'exemple de son héros. Il avait déjà assez d'ennuis comme ça !

Les pas s'arrêtèrent près de son lit et une lumière lui jaillit dans les yeux. Rob se redressa.

Deux des anciens avaient des lampes de poche, et un autre un lumiglobe portatif qu'il posa sur l'étagère. Ils étaient sept ou huit en tout. L'un d'eux dit :

— Tu es une honte, Randall. Tu es bien d'accord ?

Ils devaient être en route vers une de leurs victimes habituelles. S'il se prêtait à leur jeu et ne les contrariait pas, sans doute continueraient-ils leur chemin.

— Oui, d'accord, dit Rob.

— Oui, qui ?

— Oui, monsieur l'ancien.

— Voilà qui est mieux. Répète après moi : je sais que je suis répugnant et j'ai honte de moi.

Rob répéta la phrase, mécaniquement. L'ancien dit :

— Répète : je demande aux anciens qu'ils me punissent parce que je sais que je le mérite.

— J'ai déjà été puni, dit Rob. Un mois de corvée le soir.

— Ce n'est pas assez, Randall. Ce n'est pas assez pour quelqu'un qui apporte de sales livres couverts de microbes dans cette école. Et puis, c'est une punition des préfets. Ce qu'il te faut, c'est une punition de tes camarades. Tu es d'accord ?

Rob ne répondit rien.

— Mm, insolent en plus ! Voilà qui est grave ! Il me semble qu'il a besoin d'être baptisé. Qu'en pensez-vous ?

— Un baptême spécial, approuva un autre ancien.

Rob sentit que ce n'était pas la peine de discuter ni de se défendre. Il regarda en silence les visages entourant son lit.

— D'un autre côté, reprit le premier ancien, tu n'es pas supposé recevoir le baptême avant trois semaines et tu as reconnu que tu avais honte de toi. Nous pourrions attendre. Tu vas seulement nous prouver que tu es vrai-

ment honteux d'être aussi répugnant. Lève-toi et embrasse-nous les pieds, Randall, en commençant par les miens.

Il les regarda sans rien dire ni faire un geste.

— Alors, Randall ?

— Non, dit Rob en secouant la tête.

— Tu vas le regretter ! Le baptême, vous autres !

Rob tenta de se débattre, mais ils l'immobilisèrent facilement. Les visages de ses tourmenteurs grimaçaient au-dessus de lui, hideux et déformés par la lumière du lumiglobe. L'un proposa :

— Le marteau ? Une mauvaise tête comme lui, ça lui fera le plus grand bien !

Le marteau extrait d'une poche de pyjama n'était pas très gros et n'était pas en métal mais en caoutchouc dur. On le lui agita un moment devant les yeux pour l'effrayer, puis un coup sec lui fut assené au milieu du front. C'était plus désagréable que vraiment douloureux. Le martelage se poursuivit à un rythme régulier. Après un moment, les coups commencèrent à faire mal. Rob ne put s'empêcher de grimacer.

— Ah ! Ça commence à agir ! s'exclama un des bourreaux. Prêt à nous baiser les pieds maintenant ?

Rob secoua la tête et le marteau lui retomba sur le front.

— Très bien ! Continuons.

Bientôt, la douleur devint intolérable. Il se rappela le conseil de Perkins, de crier, pas trop fort ni trop vite, mais il ne parvint pas plus à s'y résoudre qu'à tomber à genoux devant ces brutes pour leur lécher les pieds. Il serra les dents et détourna légèrement la tête. Le marteau le frappa à un autre endroit, un petit soulagement, mais qui fut de courte durée.

Son crâne n'était plus qu'un bloc de souffrance dans lequel chaque coup faisait exploser une nouvelle petite

souffrance. Il ne percevait plus les voix ni les visages et concentrait tout son esprit sur cette douleur. Ça dura, et dura, un cauchemar brutal et sans fin. Il crut qu'il allait s'évanouir, mais chaque coup du marteau ravivait ses esprits prêts à l'abandonner. Finalement, il ne put plus y tenir et cria, involontairement, un long hurlement d'agonie. Les coups cessèrent aussitôt. Quelqu'un déclara :

— Très bien, ça suffit pour aujourd'hui. Nous poursuivrons le traitement demain soir.

Le lumiglobe s'éloigna, les voix et les pas quittèrent le dortoir. Tout son crâne lui faisait mal, une palpitation de douleur qui était partout à la fois, dans le front, la nuque, les tempes, partout. Pas question de dormir.

Demain soir... Et la nuit d'après ? Et... combien de temps ? Une fois qu'ils avaient commencé, il n'y avait plus de raison pour qu'ils s'arrêtent.

Rob tenta de réfléchir posément, malgré la douleur qui rendait cette tâche difficile. Il resterait ici jusqu'à l'âge légal de quitter l'école, dix-sept ans. Plus de trois ans... Même quand le « traitement » aurait cessé, il y aurait encore tout le reste. Pas de foyer, pas de famille, pas de vie privée, pas de livres... Et s'il parvenait malgré tout à se faire à cette vie ? Ce pensionnat était assez horrible en lui-même, mais finir par s'y habituer et à s'y sentir chez soi serait encore pire. Il valait encore mieux être torturé que devenir semblable à ses bourreaux.

Mais s'il parvenait à s'échapper, où irait-il ? Chez sa tante ? Sheffield était loin. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison de croire qu'elle l'accueillerait et le garderait. Les Kennely habitaient plus près, mais il n'y avait pas d'espoir de ce côté là non plus. Si M. Kennely n'avait pas voulu de lui une première fois, il accepterait encore moins un évadé du pensionnat qui pouvait lui causer des ennuis avec les autorités.

Que pouvait-il tenter d'autre ? Se débrouiller seul ? Où,

comment ? Peut-être pourrait-il échapper à la police pendant une semaine ou deux en dormant dans des maisons abandonnées, mais ça ne durerait pas longtemps. Le peu d'argent qu'il possédait serait vite épuisé et il n'aurait aucun moyen de s'en procurer d'autre, à moins de se joindre à une bande de criminels de la pègre — qui ne voudraient probablement pas de lui, d'ailleurs.

Il était impossible de se perdre dans l'anonymat de la foule. Chacun avait sa place dans la société, son travail, ses habitudes, son logement où il rentrait le soir. Comment se cacher dans les cités, comment se nourrir, sans argent, sans occupation, sans amis, sans rien ni personne ?

Dans les cités...

Rob s'assit sur son lit et ce geste lui lança à travers le crâne une onde de douleur.

Dans les cités...

Il n'y avait pas que les cités... L'idée était choquante, inconcevable selon les critères du monde qu'il connaissait — mais elle était aussi séduisante et excitante. Sa mère était venue de la campagne vers les cités. Serait-il possible, oserait-il tenter de refaire le même chemin en sens inverse ?

Les champs, immenses, déserts... Les villages, les fermes... Il devait sûrement y avoir moyen de trouver de la nourriture, là-bas...

Rob se recoucha et se mit à y réfléchir sérieusement.

L'HOMME AUX LAPINS

Le dimanche matin, le réveil était sonné à sept heures et demie. Il n'y avait pas de gymnastique matinale et le petit déjeuner était servi à huit heures et demie, après quoi les pensionnaires avaient tout le temps de se bichonner avant de se réunir à la chapelle à dix heures pour la messe et le sermon, qui duraient une heure et demie environ. Ensuite, ils avaient enfin une heure de temps libre avant le déjeuner.

Rob avait décidé que le meilleur moment pour s'évader serait pendant le déjeuner. C'était le seul repas plus ou moins convenable de toute la semaine et personne ne le manquait. Il courrait moins le risque de rencontrer un préfet en dehors du réfectoire à ce moment-là. Si son absence était remarquée tout de suite après le repas, on supposerait qu'il se cachait quelque part afin d'échapper aux corvées supplémentaires qu'on lui réservait certainement pour occuper son après-midi. Il ne serait pas signalé comme manquant avant l'appel du soir, ce qui lui donnerait six ou sept heures pour s'éloigner avant le début des recherches.

Quand sonna la cloche du déjeuner, Rob retourna au dortoir G et fourra rapidement les quelques objets qu'il désirait emporter dans la petite valise que recevaient

tous les pensionnaires pour leurs rares visites dans leur famille : la photo et les lettres de sa mère, ses affaires de toilette, quelques vêtements et une barre de chocolat. Puis il se dirigea vers l'entrée principale du pensionnat, en passant prudemment par derrière la rangée des dortoirs. Une fois dehors, il marcha le plus rapidement qu'il put jusqu'à l'arrêt d'autobus qui se trouvait au bout de la rue. Un bus arriva quelques minutes plus tard en glissant silencieusement, guidé et propulsé par le câble électrique souterrain. Rob glissa une pièce de monnaie dans le distributeur, prit son billet et s'assit dans un coin. Il n'y avait pas plus d'une demi-douzaine de passagers dans le bus.

Le temps était beau et les rues étaient presque désertes. La plupart des citadins avaient sans doute quitté Londres pour aller passer la journée au bord de la mer ou dans un des nombreux parcs-promenades entourant la ville — et rentreraient chez eux au soir d'un agréable dimanche. Rob se sentit triste et déprimé en y pensant. Où serait-il, lui, ce soir ? Jusqu'à présent, il s'était laissé emporter par son projet, mais maintenant, sans rien d'autre à faire que regarder défiler les rues vides par la fenêtre du bus, il se mit à réfléchir, et à douter.

Jamais il ne réussirait. On le rattraperait longtemps avant qu'il atteigne la frontière et on le ramènerait au pensionnat. Et ensuite ? D'autres punitions sans doute, encore plus sévères, de l'école et des « camarades », et l'humiliation de devoir porter au poignet un mini-émetteur signalant sa position et ses déplacements au panneau de surveillance du bureau. On ne lui laisserait pas une seconde chance de s'évader...

S'il sautait du bus et en prenait un autre en sens inverse pour rentrer immédiatement au pensionnat, il pouvait espérer s'y faufiler sans qu'on le voie et avant que son absence ait été remarquée. Rob hésita, puis repoussa cette idée. Non ! Jamais ! Il s'arrangerait pour

qu'on ne le rattrape pas et tout irait bien.

Il descendit du bus à la gare des monorails. Pénétrant dans une cabine vidéophonique, il s'assura que personne ne regardait de son côté, ôta sa veste d'uniforme trop visible et repérable, la roula en boule et la cacha entre la cabine et le mur. L'équipe de nettoyage la trouverait le lendemain matin, mais d'ici là il serait loin. Il s'inspecta des pieds à la tête. Son pantalon gris et sa chemise blanche lui permettraient de passer inaperçu. La cravate ! Elle faisait partie de l'uniforme et portait les couleurs de l'école. Il l'arracha et la jeta près de la veste.

Il rôda dans la gare en examinant les lieux, étudia son itinéraire sur une carte murale du réseau de monorails et décida de prendre le train jusqu'à Reading, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Londres. La frontière de la campagne passait à une vingtaine de kilomètres au nord de cette ville.

Rob eut une surprise désagréable en découvrant, sur le tarif affiché à côté de la carte, que le prix du billet était de onze livres et cinq shillings, deux livres de plus qu'il ne possédait. Mais c'était le prix pour les adultes. Jusqu'à quatorze ans, il avait droit au demi-tarif, ce qui lui laisserait un peu d'argent en poche.

Un train partait vingt minutes plus tard dans la direction choisie par Rob. Il glissa de l'argent dans le distributeur, prit son billet et se rendit vers le quai de départ. Les deux voitures composant le train étaient déjà bourrées de voyageurs et Rob, intrigué, se demanda quelle raison poussait tant de gens à se rendre à Reading un dimanche après-midi, jusqu'au moment où il entendit les personnes qui l'entouraient discuter avec animation du carnaval.

Les carnavaux avaient lieu à différents moments de l'année un peu partout dans les cités. Ils offraient aux citadins l'occasion de grands festins, de parades et de

défilés, de bals dans les rues, une confusion de joie et de plaisir vers laquelle la population accourait de dizaines de kilomètres à la ronde. Rob avait l'intention de prendre un bus à Reading pour se rendre aussi loin que possible vers le nord, puis de continuer à pied vers la frontière, mais le carnaval allait certainement déranger ce plan. Rien ne fonctionnait normalement en temps de carnaval, les bus pas plus que le reste.

Il avait encore le temps de quitter le train avant le départ et de choisir une autre direction, mais il ne lui restait pas assez d'argent pour prendre un second billet. S'il allait au bureau de la gare pour se faire rembourser celui qu'il avait acheté, on risquait de lui poser des questions embarrassantes. Il valait mieux s'en tenir à sa première décision.

La musique diffusée dans les voitures se tut un moment pour faire place au carillon annonçant le départ et le train quitta la gare, glissant silencieusement sur son rail d'acier brillant.

*

* *

Le trajet dura à peine une demi-heure, les monorails se déplaçant à une vitesse de croisière de plus de deux cents kilomètres à l'heure. Sur les hauts piliers supportant le rail, le train survolait rues et maisons, surplombé lui-même par deux rangées d'immenses immeubles-tours. Puis ce fut la ceinture verte parsemée de lacs artificiels, de plaines de jeux et de luna-parks, grouillant de citadins en quête de plaisirs et de distraction.

Reading aussi grouillait de monde. Au-dessus de la foule, des haut-parleurs diffusaient par les rues de la musique ou des annonces publicitaires. Parfois, les gens reprenaient en chœur une chanson populaire du moment. Il n'y avait aucun bus en vue.

La musique s'interrompt et une voix de géant, provenant de toutes les directions à la fois, demanda :

— Sommes-nous tous heureux ?

— Oui ! hurla la foule avec enthousiasme.

— Bravo ! Mais vous le serez encore plus dans quelques minutes, mesdames et messieurs, quand vous verrez apparaître les danseuses aériennes flottant au-dessus de vous dans leurs bulles transparentes ! Les danseuses aériennes, les étoiles qui brillent en plein jour, ah ! ah ! ah ! Et on les applaudit bien fort !

La foule hurla et acclama, toutes les têtes se levèrent dans l'attente des danseuses et de leurs bulles transparentes. Rob accosta quelqu'un au hasard, un homme d'une quarantaine d'années au visage rouge et jovial :

— Pardon, monsieur, pouvez-vous me dire où je peux prendre le bus ?

— Le bus ? Et que veux-tu faire avec le bus ? Tu ne vas pas t'en aller, non ? Il faut rester et regarder les danseuses, elles sont sensass ! dit l'homme avec entrain.

Rob devina qu'il était un peu soûl.

— C'est que je n'ai pas le temps de rester, dit-il.

— Mais si, tu as le temps ! C'est le carnaval ! Tout le monde a le temps pendant le carnaval !

Rob secoua la tête. Les petits yeux de l'homme, dans son visage rougeaud, l'examinèrent avec suspicion :

— Que fais-tu ici, dans ce cas, si tu n'es pas venu pour le carnaval ? Tu n'es pas d'ici, sinon tu saurais où passe le bus.

— Je suis venu visiter une tante qui est malade.

— Tu es tout seul ?

— Ma mère est déjà chez ma tante depuis quelques jours.

Pour rendre l'histoire plus vraisemblable, il ajouta :

— Mon père n'a pas pu m'accompagner, il travaille le dimanche.

— Donc, tu es tout seul, dit l'homme d'un ton compatissant.

Elevant la voix pour couvrir le bruit de la musique, il cria à la ronde :

— Hé ! Il y a ici un garçon qui doit se rendre chez sa tante malade. Il est venu de loin et il est tout seul. Est-ce que quelqu'un peut le conduire en voiture ?

— Non, ce n'est pas la peine, protesta Rob. Dites-moi seulement où je peux prendre le bus.

Mais déjà des chauffeurs volontaires se présentaient. L'esprit de bonne volonté et de serviabilité était un trait marquant en période de carnaval, tout autant que le plaisir et l'ivrognerie — du moins au début d'un carnaval. A la fin, les bagarres étaient plus courantes que les amabilités... Les protestations de Rob furent généreusement ignorées et le gros type rougeaud accepta l'offre de quelqu'un affirmant que sa voiture était parquée à quelques pas de là.

— Mais les danseuses aériennes... tenta de dire Rob.

— Je les verrai plus tard, ou demain, dit l'automobiliste.

C'était un jeune homme portant un insigne fait de cinq anneaux entrelacés qui le signalait comme un sportif professionnel.

— Allons-y ! invita-t-il. Où habite ta tante ?

Rob réfléchit rapidement.

— Route de Sheffield, dit-il. Au numéro 116.

Sheffield étant au nord de Reading, il serait ainsi dans la bonne direction vers la frontière.

Le sportif fronça les sourcils :

— Route de Sheffield ? Où ça se trouve-t-il ?

— Vers le nord de la ville.

— Nous nous renseignerons en chemin, dit quelqu'un d'autre.

— D'accord, dit le sportif. Nous trouverons bien.

Venez avec nous, les gars ! Ma voiture est une dix-places.

Un groupe joyeux entoura aussitôt Rob et son chauffeur. Se lancer ainsi dans de petites entreprises improvisées était une autre caractéristique de l'état d'esprit régnant pendant le carnaval. Le sportif était évidemment très fier de sa dix-places, une des voitures les plus grosses et les plus luxueuses, et très heureux de pouvoir y empiler autant de passagers. Rob ne pouvait plus faire autrement que les accompagner et s'y résigna avec l'espoir de trouver en cours de route l'occasion de leur fausser compagnie.

Tout comme les bus, les électro-cars étaient équipés d'un limiteur contrôlant la quantité de courant puisée par la voiture au câble souterrain, et donc réduisant sa vitesse. De plus, la vitesse était limitée à l'intérieur des cités proprement dites. Mais le sportif se moquait visiblement de ce règlement et avait probablement trafiqué son limiteur. Il lança sa voiture dans les rues à une allure folle, acclamé par ses passagers qui l'encourageaient à rouler encore plus vite. Il y avait peu de trafic, heureusement, et aucun signe de la police.

Arrivé dans le quartier nord de la ville, le chauffeur ralentit et s'arrêta plusieurs fois pour se renseigner sur le chemin. Rob se demandait anxieusement ce qu'il ferait s'il existait une route de Sheffield et un numéro 116. Il fallait qu'il échappe à cette bande de fêtards, et vite. D'ailleurs, ils commençaient déjà à se fatiguer de cette recherche et à devenir irritables.

— Là-bas, un bureau de police ! cria tout à coup l'un d'eux. Allons nous renseigner.

Le sportif arrêta sa voiture devant le bâtiment de la police et descendit, suivi de presque tous les autres.

Il ne leur faudrait qu'un moment pour découvrir que la route de Sheffield n'existait pas et Rob serait coincé, il devrait s'expliquer, ses compagnons l'emmèneraient

peut-être à la police. Il fallait filer !

Un des hommes demeurés dans la voiture fumait paisiblement un cigare. Rob dit :

— Je ne me sens pas très bien. La fumée peut-être... Je vais prendre l'air un moment.

Il descendit de la voiture. Le groupe venait d'entrer dans le bureau de police. La route était longue, toute droite, sans cachette possible, mais il y avait un carrefour un peu plus loin. Rob se mit à courir à toutes jambes dans cette direction. Des cris retentirent derrière lui. En atteignant le carrefour, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que toute la bande le poursuivait. Le sportif était loin en tête des autres, courant à une vitesse effrayante.

Rob s'engouffra dans la rue transversale, formée de deux files ininterrompues de vieilles petites maisons en briques datant du siècle précédent. Il prit une allée sur sa droite entre deux maisons, puis une autre longeant les jardins. Toujours pas la moindre cachette en vue, rien que ce chemin rendu boueux par la pluie des jours précédents. Mais dans les jardins des maisons s'élevaient par-ci, par-là des cabanes à outils. Rob sauta par-dessus une clôture, se jeta dans une cabane en refermant la porte derrière lui et s'accroupit, tremblant, dans l'obscurité.

La cahute n'avait pas de fenêtre et il y régnait une odeur curieuse et peu agréable. Rob entendit ses poursuivants passer sur le chemin, toujours courant. L'ennui était que, l'ayant perdu de vue, ils risquaient maintenant de faire demi-tour et de fouiller les environs en détail. Bientôt en effet, il les entendit revenir. Puis une voix le fit sursauter, toute proche, juste de l'autre côté de la paroi en planches de la cabane :

— Vous cherchez quelqu'un ?

C'était une voix d'homme. Une autre voix, essouffée, sans doute celle du sportif, répliqua :

— Oui, un garçon de treize ou quatorze ans. Vous ne l'avez pas aperçu par ici ?

La première voix devait être celle du propriétaire du jardin. Sans doute avait-il vu Rob depuis la maison et s'était-il approché pour savoir ce qui se passait. Il demanda :

— Un garçon en pantalon gris et chemise blanche ?

— C'est ça. Il nous a entraînés à la recherche d'une rue qui n'existe même pas ! Si nous l'attrapons, nous lui apprendrons à jouer des blagues un peu plus drôles à l'avenir ! Vous l'avez vu ?

— Oui, il est entré dans le jardin de la troisième maison, là-bas.

— Dans ce cas, nous le tenons !

— Peut-être pas. De là, il a pu atteindre la rue suivante.

— Nous verrons bien. Merci !

Rob les entendit s'éloigner au galop et se demanda pourquoi le propriétaire l'avait protégé. Si les poursuivants découvraient qu'il les avait trompés, cela pouvait lui coûter cher. Les gens passaient facilement d'un extrême à l'autre pendant le carnaval. Le sportif et ses compagnons seraient parfaitement capables de lui casser la figure ou de tout démolir dans sa maison.

Depuis un moment, Rob entendait un léger remue-ménage à côté de lui dans l'obscurité. Quand la porte de la cabane s'ouvrit, il comprit l'origine de ce bruit et de l'odeur âcre : tous deux provenaient d'une série de cages dans lesquelles s'agitaient de petits animaux à fourrure. Des lapins.

Le propriétaire dit :

— Tu peux sortir, ils sont partis.

C'était un petit homme mince, au visage maladif, vêtu d'habits sales et rapiécés, qui ne ressemblait pas du tout à quelqu'un prêt à courir des risques pour aider et pro-

téger ses semblables. Rob comprit que les lapins étaient l'explication de sa conduite : la loi interdisait d'élever des animaux. Il les engraisait probablement pour les vendre à un boucher. Il existait un marché noir pour la nourriture qui ne provenait pas d'une usine.

— Allons, file ! ordonna l'homme aux lapins.

Rob ne demandait pas mieux, l'odeur d'urine des lapins devenait intolérable. D'un autre côté...

— Ils sont peut-être encore dans les environs, dit-il. S'ils m'attrapent et me conduisent à la police, celle-ci voudra savoir où je m'étais caché...

— Tu as raison, dit le petit homme.

Rob vit qu'il avait compris ce que cela signifierait pour lui si la police découvrait l'existence de ses lapins.

— Laissez-moi me cacher ici pendant une heure.

— Bon, dit l'homme.

Il sortit et referma la porte de la cabane. Une clé tourna dans la serrure. C'était une chance que la porte n'ait pas été verrouillée à l'arrivée de Rob. Sans doute le propriétaire venait-il de quitter sa cabane pour aller chercher quelque chose dans la maison.

Rob s'assit par terre, le dos à la paroi, et se mit à attendre, en s'efforçant d'ignorer l'odeur des lapins. Il n'avait pas de montre et il n'est pas facile d'évaluer le temps qui passe, surtout dans l'obscurité, mais bientôt il lui sembla que plus d'une heure s'était écoulée. Il secoua la porte pour voir s'il parvenait à l'ouvrir ou l'enfoncer, mais la cabane était plus solide qu'il n'y paraissait. Rob se rassit. L'odeur des lapins devenait insupportable et il ne pouvait s'y habituer.

Le temps passa, lentement. Le propriétaire l'avait-il oublié ? Il faudrait pourtant bien qu'il revienne, ne fût-ce que pour nourrir ses lapins. Peut-être avait-il eu un accident, était-il tombé dans son escalier ? Il offrait l'aspect de quelqu'un vivant seul et dans ce cas, des jours passe-

raient peut-être avant que les voisins s'en aperçoivent. Rob pourrait crier pour tenter d'attirer l'attention de quelqu'un, mais quiconque le découvrant enfermé dans cette cabane le conduirait sans doute à la police. Il commençait à se demander comment sortir de cette situation quand enfin des pas se firent entendre dans le jardin et la porte s'ouvrit.

Derrière la silhouette du petit homme, le ciel était déjà sombre. Il devait être environ huit heures du soir. Rob sortit et l'air frais lui fit tourner la tête. L'homme aux lapins dit :

— Tu peux t'en aller, maintenant.

Il n'y avait pas que la fraîcheur de l'air pour faire vaciller Rob. Délivré de l'écœurante puanteur de la cabane, il se rendit compte qu'il mourait de faim. Il n'avait rien avalé depuis le matin. La barre de chocolat qu'il avait emportée se trouvait dans sa valise, qu'il avait abandonnée dans la voiture du sportif au moment de sa fuite.

— J'ai faim, dit-il. Pouvez-vous me donner quelque chose à manger ?

Le petit homme hésita un moment, puis dit :

— Attends-moi ici.

Il s'éloigna vers la maison et revint un moment plus tard, portant un sac en papier :

— Tiens, tu mangeras ça en route.

Rob comprit qu'il était pressé de le voir partir. Il demanda :

— La campagne est-elle encore loin d'ici ?

— Non.

— Quel est le chemin le plus court pour y arriver ?

— Que veux-tu aller faire par là ?

La voix de l'homme dénotait sa surprise.

— Je veux y aller, c'est tout.

— Tu dois être fou ! De toute façon, tu ne pourras pas passer. Il y a la Barrière, une clôture de dix ou quinze

mètres de haut, électrifiée, de quoi te réduire en cendres si tu la touches du bout du doigt.

— Il n'y a pas de portes ?

— Non, mais il y a des patrouilles, avec des chiens, des brutes sauvages, de vrais tueurs.

« Les chiens, ou les patrouilleurs ? » se demanda Rob. Il avait déjà entendu ce genre de rumeurs à propos de la frontière et s'était toujours demandé si elles étaient véridiques. La perspective de devoir s'en assurer par lui-même était peu rassurante.

— Tu n'arriveras pas jusque-là, dit l'homme aux lapins.

— J'irai toujours assez loin pour oublier que je suis passé par ici, rassurez-vous. Alors, par où dois-je aller ?

— Comme tu voudras, dit l'autre avec indifférence. Va par là, tourne à gauche au bout de la rue et continue tout droit, vers le nord. Tu atteindras la zone désertée après deux ou trois kilomètres. Ensuite... — il haussa les épaules — je n'ai pas la moindre idée de la distance à parcourir jusqu'à la Barrière.

— Merci, dit Rob. Et merci pour la nourriture aussi.

Il se mit en route. L'homme le regarda s'éloigner puis entra dans sa cabane à lapins.

*

* *

C'était visiblement la partie la plus pauvre de la ville. Les rues étaient sales, parsemées de trous, les maisons semblaient sur le point de s'effondrer. L'éclairage public était fourni par un vieux système de lampes électriques démodées depuis cent ans.

Il faisait tout à fait nuit maintenant. La lune se montrait parfois entre deux nuages. Le vent s'était levé et Rob frissonnait sous sa mince chemise. Ses vêtements, eux aussi, avaient été perdus avec la valise. Il avait faim, mais

n'osait manger tout en marchant de peur d'attirer l'attention.

Le quartier devint de plus en plus misérable et désert. Plus aucune voiture électrique dans les rues : sans doute les câbles souterrains n'avaient-ils pas été installés jusque-là. Presque toutes les maisons semblaient vides, inoccupées. Puis il atteignit un carrefour et vit que la rue au-delà était totalement sombre. Plus d'éclairage public, pas la moindre lumière dans les maisons. A la lueur de la lune, il vit que les constructions s'interrompaient à une cinquantaine de mètres après le carrefour.

C'était le bout de la ville.

Les gens n'aimaient pas d'habiter près de la zone désertée, c'est pourquoi les dernières maisons vides n'avaient pas été détruites. Si les autorités les démolissaient, une nouvelle série de maisons se viderait et leurs occupants s'éloigneraient.

Rob frissonna à nouveau, non plus seulement de froid, mais à l'idée du vide désert et de l'obscurité qui l'attendaient au-delà des dernières maisons. Pendant toute sa vie, comme tout le monde dans les cités, il avait été entouré de la réconfortante présence des autres, des millions d'autres. Il aimait trouver quelques moments de solitude de temps en temps, mais s'aventurer seul à travers un désert était une autre histoire.

Il se demanda s'il ne valait pas mieux passer la nuit dans une des maisons abandonnées et traverser la zone déserte le lendemain matin. Il ne s'agissait pas d'aller se jeter dans l'obscurité contre la clôture électrifiée et de s'y faire réduire en cendres ! D'un autre côté, il risquerait plus d'être vu pendant la journée.

A ce moment, la lune sortit de derrière un nuage comme pour lui rendre service et l'encourager à continuer.

Rob se remit en route.

LE CAVALIER SOLITAIRE

La rue abandonnée était envahie par l'herbe qui avait jailli du revêtement craquelé, les jardins des maisons étaient encombrés de buissons sauvages et un petit arbre avait poussé à travers une fenêtre. Au-delà de la route, le pays était une sorte de savane couverte d'arbres et de sous-bois. Un hurlement sinistre au loin fit tressaillir Rob. Il comprit que c'était le cri d'un hibou, qu'il n'avait jamais entendu jusqu'alors que dans les films de terreur à l'holovision. Il avait vu de vrais hiboux, bien entendu, au jardin zoologique, mais silencieux, endormis sur une branche.

Réprimant une violente envie de faire demi-tour, il poursuivit son chemin vers le nord. La lumière de la lune était insuffisante pour éclairer le terrain inégal et il trébuchait souvent dans des trous ou contre des racines. Chaque pas et chaque instant qui passait rendaient plus pénibles le froid et les tiraillements de son estomac affamé. Rob pensa avec envie et regret à son lit bien chaud au pensionnat, où il se serait trouvé si bien en ce moment, même entouré par ses bourreaux. N'y pouvant plus tenir, il ouvrit le sac en papier et inspecta ses provi-

sions : du pain et du fromage. La lune lui permit de voir que le fromage était moisi. Le pain était dur et sec, vieux d'une semaine au moins. Il aurait dû se douter que l'homme aux lapins ne lui avait donné que des restes immangeables. Mais Rob avait une telle faim en ce moment qu'il aurait avalé n'importe quoi. Il rongea le pain et mordit dans le fromage. C'était infect, mais ça remplissait l'estomac. Ensuite, il eut soif.

Et toujours il marchait, tournant le dos résolument à la lueur projetée dans le ciel par la cité, s'enfonçant plus profondément dans la nuit de la zone déserte. Son envie de renoncer, de retourner vers le confort et la chaleur rassurante de la ville et de ses habitants, était presque irrésistible. A un moment, il s'arrêta et se retourna. La lueur de la cité s'étendait d'un côté à l'autre de l'horizon, diffusée par des millions de lumiglobes, d'enseignes au néon, de phares d'électro-cars, d'attractions lumineuses. Elle pâlerait à l'approche du jour, mais ne s'éteindrait pas complètement. Il y avait toujours de lumière dans les cités. Rob fit demi-tour et reprit sa marche vers le nord.

Le terrain s'élevait peu à peu vers des collines dont il apercevait la silhouette imprécise devant lui. Quand il eut marché pendant deux ou trois heures, la lune fut de nouveau cachée par des nuages, mais toute une moitié du ciel au nord restait claire et parsemée d'étoiles. La lueur de la cité n'était plus qu'un faible rougeoiement dans le lointain. Jamais Rob n'avait vu un ciel comme celui de cette nuit, les violentes lumières artificielles l'en avaient toujours empêché. C'était merveilleux de découvrir ces milliers d'étoiles, de suivre à travers le ciel le tortueux serpent de la Voie LACTÉE. Merveilleux et un peu effrayant. Il frissonna. La lune reparut, lui apportant un léger réconfort.

L'obscurité était peuplée de bruits inconnus, incompréhensibles et plus ou moins inquiétants, de petits cris

d'animaux, des feuilles et des herbes remuées, et, par moments, un lointain hurlement poussé peut-être par un de ces chiens sauvages dont les bandes errantes peuplaient la zone déserte, à ce qu'on racontait dans les villes.

Pour la dixième fois au moins, Rob se demanda à quelle distance pouvait bien se trouver la Barrière, et au même moment il l'aperçut : un scintillement métallique allumé par la lune un peu plus haut au flanc de la colline. Il s'approcha prudemment et examina les lieux. La clôture était loin de mesurer dix ou quinze mètres de haut, elle en avait quatre tout au plus et était formée d'un treillis aux mailles serrées supporté par de lourds poteaux distants de quatre ou cinq mètres. C'est tout ce que l'obscurité lui permit de distinguer. La seule chose à faire maintenant était d'attendre le jour pour en découvrir plus long.

Il trouva un creux plus ou moins abrité du vent et s'y coucha pour dormir, roulé en boule, mais le froid était trop pénétrant et le fromage moisi lui pesait sur l'estomac. Il dut se relever et sautiller sur place en battant des bras pour se réchauffer. Pendant plusieurs heures, il alterna de courts repos et de longues séances d'exercice contre le froid. Finalement, il s'endormit, épuisé. Quand un sursaut l'arracha à un cauchemar affreux dans lequel il était poursuivi par le maître de discipline, il vit que l'aube blanchissait le ciel.

*

* *

Rob s'approcha de la Barrière pour l'étudier en détail. Elle s'étendait à perte de vue, d'un côté de l'horizon à l'autre, épousant le relief des collines. Les poteaux de soutien se terminaient par des blocs de béton noyés dans

le sol. Le treillis métallique formait de petites mailles carrées, sa base s'enfonçait dans le sol elle aussi. La Barrière était-elle vraiment électrifiée ? Comment le savoir ? Il n'osait pas la toucher pour s'en assurer.

Au-delà de la frontière, le paysage n'était guère différent : des prés, des bosquets, des arbres isolés. Le terrain continuait de s'élever en une succession de collines apparemment désertes.

Rob se mit à longer la Barrière, marchant vers l'ouest, et arriva bientôt à un endroit où les arbres étaient plus nombreux de son côté de la frontière. Certains étaient tout proches de la clôture. S'il pouvait en trouver un la surplombant, peut-être que, en grimpant... ? Mais il n'en trouva aucun.

Tout à coup, son attention fut attirée par un mouvement dans les hautes branches d'un arbre. Il aperçut une petite forme roussâtre se déplaçant avec vivacité et reconnut un autre animal qu'il se rappelait avoir vu au zoo : un écureuil.

La petite bête s'immobilisa sur une branche, dressée, ses pattes de devant ramenées vers elle comme si elle grignotait quelque chose, puis l'écureuil dégringola rapidement le long du tronc de l'arbre. Quand il plongea dans l'herbe, Rob le perdit de vue. Un moment plus tard, il l'aperçut de nouveau. Cette fois, l'écureuil grimpait le long de la clôture ! Voilà qui résolvait le problème. Rob approcha timidement un doigt du treillis, le toucha. Rien ne se passa.

Il lui fallait encore découvrir un moyen de l'escalader. Il n'était pas un écureuil, lui. Les poteaux étaient trop lisses pour qu'il puisse y grimper, les mailles du treillis trop serrées pour s'y accrocher des doigts. Il n'y avait rien d'autre à faire que continuer à marcher, ce qui lui offrait au moins l'avantage de se réchauffer. Le ciel peu à peu tournait au bleu pâle, annonçant le lever du soleil, mais

il faisait encore très froid. Par endroits, l'herbe était blanche et craquante de givre.

Un petit glissement de terrain offrit bientôt à Rob la solution qu'il cherchait. La pluie ruisselant au flanc de la colline y avait creusé un minuscule ravin que surplombait la Barrière et un espace de quelques centimètres apparaissait entre la base du treillis et le sol boueux. A genoux par terre, Rob se mit à creuser pour élargir ce passage. Le terrain était rendu friable par l'eau, mais c'était quand même un travail pénible. Ses mains furent vite en sang et engourdies par le froid. Finalement, le passage lui parut suffisant. Il y rampa, s'accrocha, dut faire marche arrière pour agrandir encore le trou. Au second essai, il réussit. Sa chemise se déchira au treillis, il eut un moment de panique quand il se crut coincé, mais il se retrouva bientôt de l'autre côté et put se remettre debout.

Il était à la campagne.

*

* *

La pente de la colline s'élevait devant lui jusqu'à une crête distante d'une centaine de mètres qui offrirait un bon poste d'observation. Rob grimpa jusque-là et émergea dans la lumière du soleil levant. Un oiseau chantait gaiement quelque part dans le ciel, mais il ne put le découvrir.

Du sommet de la colline, il examina le paysage. D'autres collines se déployaient à sa droite et à sa gauche. Le disque rouge et éblouissant du soleil flottait juste au-dessus de l'une d'elles. Le sol descendait en pente douce, non plus couvert d'herbe et d'arbres, mais découpés en champs réguliers séparés par des haies. Vers la gauche, un chemin creusé d'ornières se dirigeait vers une route au loin. Vers la droite... Rob se laissa tomber et se colla

sur le sol. A moins de trente mètres de lui, un homme, debout, regardait dans sa direction !

Rob était certain que le guetteur l'avait vu : debout sur la crête, il se découpait contre le ciel et ne pouvait passer inaperçu. Mais les secondes passèrent sans que l'homme fasse le moindre mouvement. Les yeux de Rob, s'habituant à la vive lumière, le distinguèrent plus en détail : un visage qui n'était pas un vrai visage, des jambes émergeant sous forme de bâtons au bas d'un vieux pantalon noir. Ce n'était qu'un épouvantail à moineaux comme il en avait vu dans un très vieux livre d'images. Il était planté au centre d'un champ labouré. Rob s'en approcha. Le visage était fait d'une betterave dans laquelle des yeux et une bouche avaient été grossièrement taillés. Le vieux pantalon plein de trous et la veste déchirée étaient bourrés de paille. Rob déboutonna la veste, la secoua pour en faire tomber la paille et les petites bêtes qui l'habitaient. Il l'enfila sur sa chemise déchirée. La vieille veste était froide et humide, mais elle se réchaufferait à son contact et serait la bienvenue s'il devait encore passer la nuit suivante en plein air. Il retroussa sur ses poignets les manches trop longues. Le haut de l'épouvantail n'était plus maintenant qu'un bâton supportant la betterave-visage. Rob examina celle-ci de plus près. Un peu pourrie, mais encore comestible... Non, il n'avait pas vraiment assez faim pour en être réduit à manger ça !

Il se remit en route, vers le nord-est. Différentes cultures poussaient dans les champs. Dans l'un d'eux s'élevaient des rangées régulières de plantes vertes à petites fleurs rouges. Quel genre de fruits pouvaient bien donner de si petites fleurs ? se demanda le garçon. Il arracha une des plantes et vit que ces racines étaient garnies de petites boules ovales d'un jaune pâle, qu'il reconnut : des pommes de terre. Il ne disposait de rien pour les cuire, mais en remplit quand même ses poches à tout hasard.

Ses pieds étaient douloureux et fatigués par sa longue marche mais il poursuivit obstinément son chemin, voulant s'éloigner le plus possible de la Barrière. Il s'arrêtait de temps en temps pour se reposer. Pendant une de ces haltes, un son nouveau frappa ses oreilles. Le bruit se rapprochait et Rob le reconnut pour l'avoir entendu à l'holovision dans des films historiques ou d'aventures : un galop de chevaux.

Il se dissimula derrière une haie. Bientôt, une troupe de cavaliers apparut sur le chemin, galopant vers l'ouest. Ils étaient une dizaine, vêtus de tuniques rouges à boutons dorés serrées d'une ceinture de cuir brillant. Deux chiens les accompagnaient, courant gaiement à côté des chevaux, un blanc à taches noires et un brun pâle. Leur longue langue rouge pendait entre des dents blanches et pointues. Les cavaliers portaient une épée au côté, dans un fourreau qui battait contre leurs hautes bottes de cuir.

La cavalcade passa sans l'apercevoir et disparut derrière une haie le long du chemin, le bruit des sabots s'éloignant peu à peu dans le lointain. Ainsi avaient dû chevaucher autrefois les mousquetaires du Roy, pensa Rob, parcourant Paris et ses faubourgs entre deux escarmouches avec les gardes du cardinal. Il paraissait incroyable et irréel de rencontrer leurs semblables aujourd'hui.

Un peu plus tard, il aperçut pour la première fois une habitation : une grande maison de pierres, des bâtiments annexes, une mare autour de laquelle picorait la volaille. Une ferme. Il devait y avoir de la nourriture là, mais Rob n'osa pas s'approcher. De la fumée s'élevait d'une cheminée. Un homme sortit d'un des bâtiments, traversa la cour et entra dans la maison. Sans doute allait-il déjeuner. Obsédé par la faim, Rob sortit de sa poche une des pommes de terre. Le frottement contre l'étoffe l'avait nettoyée de la terre qui y adhérait. Il mordit dedans. Ça

ne goûtait pas grand-chose et c'était plutôt mauvais que bon, mais il l'avalait quand même. Crue et juteuse, la pomme de terre calma sa soif autant que sa faim. Il en dévora trois ou quatre.

Lors d'une autre halte, il ôta sa veste, la roula en boule pour s'en faire un oreiller et s'endormit. Quand il s'éveilla, le soleil au zénith lui brûlait le visage. Reposé et enfin réchauffé, il se remit en route en rongeant une pomme de terre. Ses pieds lui faisaient de plus en plus mal. Un peu plus loin, il s'assit au bord d'un champ pour retirer ses souliers et ses chaussettes. Ses pieds étaient couverts d'ampoules, dont certaines avaient crevé.

Il ne pouvait pas continuer ainsi à rôder au hasard. Mais que pouvait-il faire d'autre ? Les champs succédaient aux champs. Par endroits, il avait rencontré des animaux qu'il savait être des vaches. Il savait aussi qu'on tirait du lait des vaches, mais comment s'y prenait-on ? Il l'ignorait. D'ailleurs ces grosses bêtes l'effrayaient un peu et il n'était pas sûr qu'il oserait s'en approcher.

Il avait aussi aperçu des hommes travaillant dans les champs avec des machines et avait fait de grands détours pour passer loin d'eux. Il avait de même contourné de très loin les rares maisons rencontrées. Le vide désert de la campagne, surprenant au début, devenait rapidement monotone et troublant.

Qu'allait-il devenir ? Il regarda ses pieds gonflés et déchirés. Il s'était lancé dans cette aventure poussé par sa haine du pensionnat, encouragé par la découverte que sa mère était née à la campagne et y avait passé sa jeunesse, attiré par l'espoir que ce pays de fermes et de cultures lui offrirait de la nourriture. Mais tout ce qu'il avait trouvé jusqu'à présent était quelques pommes de terre crues.

Combien de temps pourrait-il ainsi rôder en se cachant ? Autant se montrer et se rendre dès maintenant

puisque'il devrait le faire tôt ou tard s'il ne voulait pas mourir de faim.

Un cri d'appel arracha Rob à ses pensées. Il releva vivement la tête. Un homme à cheval était apparu à l'autre bout du champ, au coin d'une haie. Il cria à nouveau en agitant le bras à l'intention de Rob. Celui-ci examina rapidement les environs. Un bois bordait le champ voisin. S'il pouvait l'atteindre... Le cavalier s'était mis en mouvement dans sa direction. Rob décida qu'il n'avait pas le temps de renfiler ses chaussettes et ses souliers et, les tenant en main, il se lança au galop à travers le champ, pieds nus.

Le champ était long et étroit, séparé du voisin par une haie. Rob repéra un endroit où cette haie semblait assez peu touffue pour qu'il puisse s'y glisser, se déchira un peu plus aux épines et émergea dans le champ bordé par le bois. Le cavalier devrait faire un long détour pour contourner la haie, ce qui laisserait à Rob le temps de se réfugier dans le bois. Entre les arbres, il pourrait sûrement échapper à un poursuivant à cheval.

Les mottes de terre du champ labouré lui blessaient les pieds, mais il continua de courir aussi vite qu'il pouvait. Le bois n'était plus qu'à une trentaine de mètres. Il entendit un autre cri d'appel derrière lui et, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il aperçut cheval et cavalier flottant en l'air, bondissant par-dessus la haie.

Plus que vingt mètres, plus que dix ! Le bruit de galopade se rapprochait derrière lui. Il n'atteindrait pas à temps l'abri des arbres ! Il se demanda si le cavalier allait le renverser et le piétiner, ou le frapper de son épée. Puis son pied s'accrocha à une motte et il s'écroula de tout son long. Le choc lui coupa le souffle. Se remettant péniblement assis, il entendit le bruit des sabots ralentir et s'arrêter. Le cheval renâcla, juste au-dessus de lui.

Rob leva la tête. Il vit le cheval qui piétinait nerveu-

sement, son cavalier qui tirait sur les rênes pour le calmer. Il ne portait ni tunique rouge, ni épée, mais une simple chemise bleu pâle ouverte au col. Sous sa chevelure blonde ébouriffée par la course, Rob vit que son visage n'était pas celui d'un homme, comme il l'avait cru, mais d'un garçon à peine plus âgé que lui-même.

LA CACHETTE

D'un mouvement souple et rapide, le jeune cavalier bondit à terre. Tenant les rênes d'une main, il tendit l'autre à Rob pour l'aider à se relever en demandant d'une voix inquiète :

— Ça va ? Tu n'es pas blessé ?

Son accent était un peu plus traînant que celui des citadins, mais sa voix était claire et assurée. Rob se remit debout en grimaçant de douleur.

— Tu es pieds nus, constata le garçon avec surprise, et tu saignes. Assieds-toi, je vais examiner tes blessures.

Rob tenait toujours un de ses souliers à la main. Il avait laissé tomber l'autre pendant sa fuite. Il se rassit dans l'herbe et le garçon blond s'accroupit devant lui. Ses cheveux étaient presque dorés, coupés courts sur la nuque et les côtés.

— Pas fameux, jugea-t-il après avoir évalué l'état des pieds de Rob.

Il alla décrocher une gourde de cuir pendue à sa selle, versa de l'eau dans le creux de sa main et lava doucement le sang des écorchures.

— Il faudra panser ça convenablement dès que nous pourrons.

— Reste-t-il de l'eau ? demanda Rob. J'ai soif.

— Tiens, bois.

Quand Rob lui eut rendu la gourde, il questionna :

— Tu n'es pas un campagnard, n'est-ce pas ?

« Campagnard », ainsi qu'il l'apprit plus tard, était le nom donné aux fermiers ainsi qu'aux domestiques de la noblesse.

— Non, dit Rob, je suis un citadin.

Le garçon blond le dévisagea avec étonnement :

— Comment es-tu arrivé ici ?

— J'ai traversé la Barrière. Ou plutôt, je suis passé en dessous.

Ce n'était plus la peine d'essayer de cacher la vérité. Il était pris et l'état de ses pieds ne lui permettait plus de fuir. Il se demanda si le garçon allait l'emmener au poste de police le plus proche. Et ensuite, que se passerait-il ? Sans doute le ramènerait-on en ville, au pensionnat, mais cela lui était indifférent. Sa seule colère venait d'avoir échoué, de s'être laissé prendre, et si vite.

Après un moment de silence, le garçon reprit :

— Je m'appelle Mike Gilford. Et toi ?

— Rob Randall.

— Je n'ai jamais rencontré personne venant des cités. Comment est-ce là-bas ?

Rob fit un geste vague :

— C'est un peu difficile à expliquer comme ça...

— Oui, je suppose. Pourquoi es-tu venu ici ?

Rob tenta d'exposer ses raisons, parla de ce qui s'était passé depuis la mort de son père et de ce qu'il avait appris sur les origines de sa mère, décrivit les brutalités subies au pensionnat.

— Ici aussi, dit Mike, on nous mène la vie dure à l'école, du moins au début, mais pas à ce point-là.

Il contempla Rob avec perplexité :

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

Il s'était conduit amicalement jusqu'à présent. Peut-être Rob pourrait-il s'en tirer après tout ? Il proposa :

— Si tu... oubliais que tu m'as rencontré ?

— Et alors ?

— Je me débrouillerais...

— Tu ne tiens plus debout. Comment pourrais-tu marcher, avec tes pieds dans cet état ?

— Je me cacherais quelque part en attendant qu'ils guérissent.

— Tu n'aurais aucune chance. Comment ferais-tu pour vivre, pour manger ? Sais-tu comment attraper un lapin, par exemple ? Comment l'écorcher, le vider, le cuire ?

— Non.

— Je m'y prendrais mieux que toi dans une situation comme la tienne ! Quoique je ne voudrais pas devoir vivre trop longtemps de cette façon.

— Je pourrais peut-être trouver du travail quelque part, n'importe quel travail ?

— Tu es un peu jeune, non ? Et puis, les gens voudraient savoir qui tu es, d'où tu viens, pourquoi tu en es parti. Les campagnards ne s'éloignent jamais beaucoup de leur village.

Aucune solution ne semblait possible.

— Tu vas me dénoncer ? demanda Rob.

— Non... je ne sais pas... Il nous faut le temps de réfléchir, de trouver quelque chose. Si je pouvais te cacher quelque part... C'est une chance que je sois à la maison en ce moment. J'ai été malade et je suis encore en convalescence, je ne rentrerai à l'école qu'en septembre.

— Et si je me cachais dans les bois ?

— Non. Il y a des bûcherons, des gardes forestiers. Je pourrais te faire entrer en cachette à la maison, mais ce serait dangereux. Mes parents et ma soeur ne te décou-

vriraient peut-être pas, mais les domestiques voient tout, eux. Non, il faut que nous te cachions à l'extérieur. Pas dans les écuries, à cause des valets et des chiens...

Il réfléchit un moment puis claqua des doigts :

— J'ai trouvé ! Je connais une grotte un peu plus haut dans la vallée. Pas vraiment une grotte, plutôt une ruine, une sorte de cave. Nous pourrions l'aménager, je t'apporterais à manger. Qu'en penses-tu ?

Que pouvait-il en penser ? Ce serait sa seule chance de se reposer, de récupérer des forces. Rob se sentit provisoirement sauvé, sans trop oser y croire. Il ne comprenait pas pourquoi ce garçon inconnu désirait l'aider. Était-ce un piège ? Ce serait du moins un répit, et un sursis.

— D'accord, dit-il.

Mike réfléchissait, se parlant à mi-voix :

— Les hommes doivent être occupés à travailler dans le champ d'en haut cet après-midi. Nous contournerons la rivière pour n'être pas vus. Je vais t'emmener sur *Capitaine*.

Ce devait être le nom de son cheval.

— Je crois que je pourrai marcher, dit Rob.

— Nous irons plus vite si tu montes *Capitaine*. Je vais aller ramasser ce que tu as perdu en t'enfuyant. Il vaut mieux que tu te rechausses pour le moment. Nous soignerons tes pieds plus tard.

Rob remit ses chaussettes et ses souliers en grimaçant de douleur. Mike lui montra comment monter à cheval, caressant les naseaux de *Capitaine* pour le faire tenir calme sous ce cavalier qu'il sentait inexpérimenté. On avait l'impression d'être perché à une hauteur inquiétante sur le dos de cet animal, pensa le petit citadin.

— Prends les rênes, ordonna Mike. Je vais le mener par la bride.

Ils se mirent en route. Rob sentait le choc des sabots se répercuter dans sa colonne vertébrale à chaque pas. « Si

le dos d'un cheval était aussi inconfortable au pas, qu'est-ce que ça devait être au galop ? » se demanda-t-il.

*

* *

La rivière coulait dans le fond d'une vallée encaissée. Une route longeait sa rive, au pied de collines boisées. A un moment, ils durent passer tout près de cette route et Rob vit qu'elle était revêtue d'une matière brune, trop lisse pour que ce soit de la terre.

— C'est du plastique, expliqua Mike. Je suppose que les routes sont différentes dans les cités ? Les nôtres sont conçues spécialement pour les chevaux. Le plastique est doux et souple, il ne blesse pas leurs sabots.

— Il ne s'use pas rapidement ?

— Ça dépend si la route est très fréquentée ou non. Nos routes ne servent qu'aux chevaux, et aux voitures à chevaux, évidemment. Les réparations sont faciles. Nous avons des machines qui revêtent de neuf près de deux kilomètres de route en une heure. Bon, je crois que nous allons devoir continuer à pied maintenant, la colline est trop escarpée pour *Capitaine*. Ce n'est plus très loin, rassure-toi.

— Ça ira, dit Rob. Comment dois-je faire pour descendre ?

— Passe ta jambe par-dessus le dos du cheval, c'est tout.

Mike le regarda faire d'un œil critique et un peu moqueur, puis attacha *Capitaine* à une branche. Le cheval hennit doucement en les voyant s'éloigner.

Rob boitait lamentablement et serrait les dents contre la douleur.

— Veux-tu t'appuyer contre moi ? offrit Mike.

— Non, merci, ça ira.

Par endroits, ils durent se forcer un passage à travers les buissons du sous-bois et Mike s'en déclara très heureux : il y avait peu de chance que quelqu'un vienne se promener de ce côté et découvrir la cachette. Après une dizaine de minutes, ils débouchèrent dans un espace dégagé presque au sommet de la colline, une clairière herbeuse parsemée de ronces et de fourrés. De l'autre côté de cette clairière, Mike écarta un paquet de ronces pour découvrir une ouverture dans le flanc de la colline : un trou d'environ un mètre carré, ménagé dans un mur en béton fendillé et croulant.

— J'ai trouvé cette ruine par hasard un jour où mon chien y avait poursuivi un lapin, expliqua le garçon blond. Je l'ai laissée comme elle était, cachée par les ronces, pour que personne d'autre ne la découvre. Suis-moi.

Rob se baissa pour franchir le trou derrière Mike et se trouva dans une petite chambre cubique d'environ deux mètres de côté. Il y faisait sombre, les fourrés de ronces et de bruyère à l'extérieur ne laissaient passer que très peu de lumière.

— Qu'est-ce que c'était que cet endroit ? Curieuse idée de construire une cave pareille à l'intérieur d'une colline !

— Elle continue vers le haut, il y a un escalier, mais il est effondré et bouché par un éboulis. Je crois que le tout a dû être une batterie de canons contre les avions, pendant la seconde guerre mondiale.

— C'est si vieux que ça ?

— Peut-être plus ancien encore. Il y avait déjà des avions pendant la première guerre, je crois.

Rob jeta un coup d'œil à cette cellule de béton.

— Nous ferons quelques aménagements, dit Mike. Maintenant, je vais aller te chercher tout ce qu'il faut. Tu n'as pas besoin de rester tout le temps à l'intérieur, il suffira que tu rentres te cacher si tu entends quelqu'un

approcher dans le bois. Je sifflerai à mon retour, comme ceci, pour que tu saches que c'est moi.

Il siffla, sur deux notes.

— D'accord dit Rob.

Mike s'éloigna et Rob se coucha dans l'herbe pour l'attendre. Les arbres et le sommet de la colline masquaient presque tout le ciel, mais un peu de soleil arrivait jusqu'à lui. Le silence, la solitude, le sous-bois sombre et bourdonnant d'insectes, tout cela était trop nouveau pour lui, un peu inquiétant. Un long moment passa. La tache de soleil s'était déplacée. Il commençait à faire plus frais et Rob frissonna. Mike ne revenait toujours pas. Peut-être avait-il changé d'avis et était-il allé le dénoncer, après tout ? Non : quelque chose en lui inspirait la confiance. C'était une chance de l'avoir rencontré.

Deux lapins trottinèrent dans la clairière et Rob les regarda, fasciné. C'était presque incroyable qu'il se trouve ici, dans la campagne, entouré d'espace, d'arbres, d'animaux sauvages s'ébattant en liberté. Pourtant, tout cela était bien réel. Déjà, c'était les cités qui lui semblaient irréelles, avec leurs rues grouillantes de foule et de voitures, leurs rangées d'immeubles écrasants.

Les lapins dressèrent l'oreille puis bondirent comme l'éclair et disparurent. Un moment plus tard, le sifflement de Mike résonna dans le bois et le garçon blond pénétra dans la clairière. Il était lourdement chargé d'un gros ballot et d'un sac qu'il laissa tomber dans l'herbe avec un soupir de soulagement.

— Ouf ! Je suis resté parti longtemps parce que j'ai essayé d'apporter le plus possible de choses nécessaires en une fois.

Il poussa le ballot du pied :

— Des couvertures et un oreiller. Les draps, ce sera pour la prochaine fois. Je tâcherai aussi de te trouver un lit de camp, mais pour le moment tu devras coucher à la

dure. Tu auras chaud, c'est déjà ça.

— Merci, dit Rob.

— Comment vont les pieds ?

— Pas trop mal.

— Voyons ça.

Rob ôta ses souliers et ses chaussettes avec précaution. Les ampoules et les écorchures s'étaient remises à saigner.

— Tu devrais pouvoir te baigner les pieds, dit Mike, mais il n'y a pas d'eau à moins d'un quart d'heure de marche d'ici. J'ai apporté des pansements et de l'antiseptique, je vais te soigner. Ça fera peut-être un peu mal.

Effectivement, ce fut douloureux. Plus d'une fois, Rob eut un mouvement involontaire pour s'arracher aux soins de son infirmier. Mike se contentait de cramponner le pied plus solidement d'une main pendant que de l'autre il tamponnait les blessures. Ensuite il plaça des pansements adhésifs, puis tendit à Rob une paire de chaussettes prises dans le sac :

— Tiens, mets ça. Les tiennes ne sont plus que des trous, je les jetterai. As-tu faim ?

— Plutôt, oui. Depuis hier matin, je n'ai mangé qu'un bout de pain sec, du fromage moisi et quelques pommes de terre crues.

— Tu n'auras rien de plus que du pain et du fromage pour le moment, c'est tout ce que j'ai pu trouver, mais ils ne sont ni secs ni moisis.

Il extirpa du sac une miche de pain et un bloc de fromage emballés dans une serviette.

— Tiens, mange. Tu n'as pas de couteau ? Il me semble que tu ne t'étais pas très bien préparé pour une expédition comme celle-ci !

— Je n'ai pas eu le temps de préparer quoi que ce soit, expliqua Rob un peu vexé. Je me suis enfui de l'école un dimanche, les magasins étaient fermés.

— Tu n'avais même pas un canif?

— Un canif! Dans les cités? Il est interdit de posséder une arme, même le plus petit des canifs.

Mike hocha la tête comme s'il ne comprenait pas.

— Tiens, prends ça, dit-il en détachant de sa ceinture un lourd couteau à manche de corne dans un étui de cuir. Tu peux le garder, j'en ai un autre à la maison. Je vais aller te chercher de l'eau pendant que tu manges, j'ai apporté un bidon.

Rob se mit à dévorer gloutonnement. La croûte du pain était brune et craquante, la mie fraîche et blanche. Le fromage était jaune doré, d'un goût fort agréable. Pain et fromage étaient de loin meilleurs que n'importe quoi qu'il eût mangé dans la cité. Quand il fut rassasié, il emballa proprement le restant de la nourriture dans la serviette.

Mike sifflota en s'approchant et reparut, portant son bidon rempli. Rob but goulûment à même le bidon.

— J'apporterai des tasses demain avec tout ce qui te manque encore, dit Mike. Arrangeons déjà tout ceci à l'intérieur.

Dans l'obscurité presque totale de la cellule de béton, Rob disposa oreiller et couvertures pendant que Mike tripotait un objet assez semblable à un lumiglobe, quoique de forme différente. Il sortit un briquet de sa poche et bientôt une douce et agréable lumière se répandit.

— Qu'est-ce que c'est? s'enquit Rob.

— Une lampe à pétrole. Je suppose que vous ne connaissez pas ça dans les villes. J'apporterai une provision de pétrole demain, mais le réservoir de la lampe est plein et ça te suffira pour cette nuit. Tiens, garde le briquet aussi.

Le briquet de Mike fonctionnait d'après le même principe que ceux employés dans les cités, mais il était fait d'un lourd métal brillant et argenté au lieu d'être en léger plastique de couleur criarde.

— Il vaudrait mieux t'installer dans la seconde chambre, conseilla Mike.

Une ouverture dans le mur de la cellule la faisait communiquer avec une autre cellule semblable, un peu plus grande. Dans un coin aboutissait un escalier.

— C'est là plus haut que le passage est éboulé, expliqua Mike. Je vais aller vérifier à l'extérieur si on n'aperçoit pas la lumière.

Il revint peu après :

— Je crois que ça ira, on ne voit rien, mais il sera prudent que tu vérifies à nouveau quand il fera tout à fait nuit. Si un peu de lumière filtre à l'extérieur, accroche une couverture devant l'entrée.

Rob acquiesça.

— Il faut que je te quitte maintenant. Un professeur vient me donner des cours le soir tant que je ne peux pas retourner à l'école et je suis déjà en retard. Tout ira bien ?

— Oui. Merci, Mike, merci pour tout.

— Je viendrai demain matin dès que je pourrai. Tu n'as pas besoin de rester enfermé ici tout le temps, mais fais attention à ne pas laisser de traces de ton passage à l'extérieur.

Il sourit :

— Bonne nuit, dors bien.

*

* *

Le restant de la soirée s'écoula très lentement pour Rob. Des moments de joie, et de soulagement d'avoir trouvé ce refuge, alternaient avec des moments de découragement au cours desquels il se disait qu'il aurait mieux fait de renoncer et de retourner vers la cité, ou de se rendre aux autorités de la campagne, parce que tout

ceci ne servirait à rien finalement, il ne pourrait pas éternellement se cacher dans ce trou.

La solitude également était pénible à supporter, surtout entre les quatre murs nus de sa cellule.

Quand l'obscurité fut complète, il ressortit pour s'assurer que la lumière ne se voyait pas de l'extérieur, puis il mangea le restant du pain et du fromage. Ensuite, il n'y eut plus rien d'autre à faire que de se mettre au lit. Il se roula dans les couvertures et éteignit la lampe à pétrole.

Il était mort de fatigue après cette dure journée et la nuit précédente passée presque sans sommeil, il s'attendait donc à s'endormir rapidement en dépit de son dur matelas de béton qui ne le gênait pas trop. Mais il se remit à penser à sa situation, seul, clandestin, caché au sein d'une colline, entouré d'arbres et d'animaux. Rob se redressa en sursaut à cette idée. Les lapins et les écureuils n'avaient rien d'effrayant, mais les autres ? N'y avait-il rien de plus gros et de plus dangereux rôdant dans cette forêt ? Il crut entendre du bruit à l'extérieur et tendit désespérément l'oreille pour identifier ce son.

Le sommeil l'avait fui. Il ralluma la lampe et examina prudemment la première cellule. Rien. Il éleva une barrière en travers de la porte avec le sac et le bidon d'eau. Elle n'arrêterait pas même un lapin, mais si un quelconque animal la franchissait, le bruit l'alerterait. Il posa le couteau à portée de main, se recoucha et finit par s'endormir.

Quand une main l'arracha à son sommeil en se posant sur son épaule, Rob, clignant des yeux, aperçut Mike penché au-dessus de lui.

— Désolé de t'éveiller mais je t'ai apporté des saucisses grillées et j'ai pensé que tu préférerais les manger tant qu'elles sont chaudes. Il y a aussi un pot de café et du lait. Comment as-tu dormi ?

— Rudement bien ! dit Rob en bâillant et en s'étirant. Les craintes de la nuit s'étaient envolées.

*

* *

Mike revint chaque matin, apportant de la nourriture, et parfois dans la journée aussi. Il apporta également du savon, des vêtements propres, des ustensiles de cuisine et, le troisième jour, un lit de camp pliable en toile. Il demanda à Rob si celui-ci ne désirait rien d'autre.

— Tu n'aurais pas quelques livres à me prêter, par hasard ?

— Des livres ? répéta Mike, surpris.

— Je m'ennuie, le soir.

— Oui, je m'en doute, mais... Vraiment, je n'aurais jamais cru qu'on lisait des livres dans les cités !

— Il y a très peu de gens qui en lisent, en effet.

— C'est curieux...

— Quoi donc ?

— Les choses qu'on croit, qu'on suppose. Tout ce qu'on considère comme certain, sans bien savoir... A propos des cités, je veux dire. A propos de la campagne aussi, d'ailleurs, et même à propos de nous.

— Oui, je me suis parfois dit ça aussi, dit Rob.

— Je t'apporterai de la lecture demain, promet Mike. Quel genre préfères-tu ?

— Les livres historiques, ou d'aventures. Mais n'importe quoi fera l'affaire.

Dès le lendemain, Mike apporta deux livres, richement reliés en cuir, d'aspect ancien et vénérable : *Histoires de chasse* et *Ma vie au Zambèze*. Le premier traitait de la chasse au renard, le second se passait parmi des tribus primitives d'Afrique, à la fin du dix-neuvième siècle ou au début du vingtième. Plus tard, Mike demanda à Rob comment il les avait trouvés.

— Pas mal, dit Rob sans grand enthousiasme. Je ne comprends pas très bien cette chasse au renard. Est-ce que les gens la pratiquent encore ?

— Oui, bien sûr.

— Toi aussi ? Tu aimes ça ?

— Et comment ! Une bonne galopade au petit matin, à travers la campagne, il n'y a rien de tel !

— Je ne sais pas.... Une vingtaine de personnes à cheval, plus une meute de chiens, poursuivant une pauvre petite bête toute seule,, ça me paraît un peu... injuste, déloyal. Tu ne trouves pas ?

Mike le fixa avec incrédulité et répliqua d'une voix froide :

— En effet, tu n'y comprends rien.

Son ton critique rappela à Rob tout ce qu'il devait à son ami et à quel point il dépendait de lui. Il se hâta de dire :

— Tu as raison, je n'y comprends rien. Après tout, ça n'a rien d'étonnant : nous n'avons pas de renards dans les cités.

Mike éclata de rire.

— Je m'en doute ! Pauvres bêtes, que deviendraient-elles ! Au fait, l'autre livre a été écrit par un de mes ancêtres. Il est allé en Afrique comme prêtre missionnaire et a terminé sa vie comme évêque. Une terrible vieille barbe ! J'ai pris les deux premiers livres que j'ai trouvés, j'étais pressé, mais j'essaierai de t'apporter des romans d'aventures demain.

*

* * *

Les pieds de Rob avaient guéri rapidement et il occupait une partie de ses journées à se promener - prudemment - dans les bois. Un soir, il s'aventura plus loin que d'habitude. Il connaissait plus ou moins le trajet de Mike

pour rentrer à la maison et il suivit ce chemin, en restant le plus possible sous le couvert des arbres. Il atteignit enfin l'orée du bois et découvrit un vaste paysage de champs et de prés occupant le fond de la vallée.

La route s'écartait de la rivière à cet endroit et disparaissait au sommet d'une colline à environ un kilomètre de là. En face, de l'autre côté de la route, s'ouvrait une grande grille peinte en vert, entre des piliers de pierre. Une belle allée la franchissait et conduisait jusqu'à une grande maison, à travers un parc entouré par une boucle de la rivière.

Rob comprit que ce devait être là qu'habitait Mike, quoiqu'il parût incroyable qu'une si vaste demeure n'abritât qu'une seule famille de quatre personnes : Mike, ses parents et sa sœur Cécile. La maison, construite en pierre grise, semblait formée d'une agglomération de bâtiments élevés à des époques différentes. Rob essaya de compter les fenêtres de la façade sans y réussir. D'autres bâtiments construits à l'arrière donnaient à l'ensemble une forme de L. De ce côté, quelqu'un était occupé à atteler des chevaux à une jolie calèche noire aux roues peintes en jaune. Le véhicule fut amené jusqu'à la façade principale de la maison. Une silhouette de femme descendit les marches du porche, accompagnée d'un homme en uniforme bleu qui l'aida à monter en voiture et referma la portière. Un cocher vêtu de noir et coiffé d'un chapeau, noir aussi, en forme de tuyau, prit place sur le siège et fit claquer les rênes. La calèche roula silencieusement le long de l'allée, franchit la grille et disparut sur la route, au-delà de la colline.

Rob raconta tout cela à Mike le lendemain matin.

— C'était ma mère allant en visite chez les Capron. Ce sont nos voisins. Ils habitent à huit kilomètres.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que vous occupiez une maison de cette taille. Elle est immense !

— Immense ? dit Mike, étonné. Non, c'est un manoir campagnard tout à fait ordinaire. Et puis nous ne sommes pas seuls à l'occuper. Il y a les domestiques, bien entendu.

— Combien sont-ils ?

— Je ne sais pas exactement. Une vingtaine environ. C'est le personnel intérieur, évidemment.

— Vingt domestiques ? Pour s'occuper de quatre personnes ?

— Plus ou moins, oui.

— Mais comment le supportent-ils ?

— Que veux-tu dire ? Il n'y a rien à supporter. Ils ont une vie très agréable. Ils bénéficient de toutes sortes d'avantages et n'ont pas beaucoup de travail. Ils se trouvent bien mieux ainsi qu'ils ne pourraient l'être dans les cités : ils ont de l'espace, une meilleure nourriture, la campagne. C'est une vie bien supérieure. Ils n'ont que mépris pour les citadins.

— Tout comme les citadins les méprisent de vivre en esclaves !

— Esclaves ! dit Mike en riant. Va dire ça à Gaudion, notre majordome ! C'est un véritable tyran ! Mais si tels sont les sentiments des uns et des autres, c'est très bien ainsi, n'est-ce pas ? Chacun se trouve heureux de son sort et de pouvoir mépriser les autres. Ça me paraît un état de choses fort satisfaisant.

Il y avait dans ce raisonnement une logique assez curieuse, mais inattaquable.

— Une autre chose m'intrigue, insista Rob. Pourquoi vous contentez-vous de moyens de transport si primitifs ? Des calèches tirées par des chevaux ! Et les voitures électriques, alors ? Elles sont sûrement plus confortables et beaucoup plus rapides.

— Je ne suis pas sûr qu'elles soient tellement plus confortables. Nos voitures que tu trouves primitives pos-

sèdent un tas de petits raffinements, y compris une excellente suspension. C'est très agréable. Et quant à la vitesse, à quoi sert-elle? Pourquoi se presser? Nous avons tout le temps que nous voulons.

— Oui, je suppose...

Mais Rob n'était pas convaincu. Ce n'était qu'un des nombreux exemples qui lui faisaient comprendre qu'il se trouvait dans un pays différent, étrange, et que la tournure d'esprit de Mike et des siens lui était incompréhensible.

*

* *

Peu à peu, son repaire en béton était devenu habitable et confortable. Mike avait apporté de vieux tapis, un fauteuil de jardin, une caisse servant de table et — ce qui valait mieux que tout le reste — un petit réchaud alimenté au pétrole, comme la lampe. Rob pouvait ainsi cuire lui-même ses repas et souvent il était plus facile pour Mike d'apporter des œufs, de la viande ou des légumes que de chiper des repas déjà préparés à la cuisine. Toute cette nourriture était très différente de celle à laquelle l'ex-citadin avait été habitué, plus appétissante, plus nourrissante et bien meilleure. Il avait installé le réchaud dans la première cellule d'où les odeurs se dispersaient plus facilement à l'extérieur et, par prudence, il ne se livrait aux joies de la cuisine que tôt le matin ou à la tombée de la nuit.

Un soir, environ une heure après que Mike soit reparti à la maison, Rob se faisait cuire une côtelette de porc et rissolait dans la sauce des pommes de terre bouillies apportées par son ami. Il n'avait rien mangé depuis le milieu de la journée, mourait de faim et se penchait au-dessus de la poêle pour se délecter de la bonne odeur en

attendant de se remplir le ventre, quand un bruit à l'extérieur attira son attention. Rob ne s'alarmait plus aussi facilement que le premier jour, un agréable sentiment de sécurité s'était peu à peu répandu en lui, mais il prêta quand même l'oreille. Si c'était Mike revenant pour l'une ou l'autre raison, il aurait sifflé. Un animal ? Peut-être.

Un nouveau bruit retentit, plus proche, et cette fois, à ne pas s'y tromper, c'était un bruit de pas ! A la faible lueur du réchaud, Rob aperçut une silhouette humaine arrêtée devant l'ouverture de son gîte, regardant à l'intérieur. Il se figea de peur et attendit, immobile. La silhouette dit :

— C'est donc ici que vient Mike tous les jours.

C'était une voix de femme.

L'EXAMEN DE PASSAGE

Elle n'entra pas, mais ordonna à Rob d'éteindre le réchaud et de la suivre à l'extérieur. Debout à quelques pas dans la clairière, elle le regarda émerger de derrière le buisson de ronces.

La nuit tombait, mais il restait encore assez de lumière pour que Rob puisse détailler sa visiteuse. Elle était de taille moyenne et paraissait âgée d'une quarantaine d'années. Sa veste et sa jupe étaient taillées dans une lourde étoffe brune et elle portait autour du cou un léger foulard rouge. Ses yeux et ses cheveux étaient foncés. La pierre rouge d'une bague étincela à son doigt.

— Je suis la mère de Mike, dit la femme. J'aimerais savoir ce que tout ceci signifie.

Sa voix était plutôt impérieuse, la voix de quelqu'un habitué à ce qu'on lui réponde sans tarder ni discuter.

— Je ne fais rien de mal, se hâta de dire Rob. Je vis ici, c'est tout.

Les yeux de la femme restaient fixés sur lui, l'étudiaient, et Rob se sentit honteux de son aspect sauvage et échevelé d'homme des bois.

— Je le vois bien, que tu vis ici. Mais qui es-tu, d'où

viens-tu et que fais-tu ici ? Voilà ce que je désire savoir.

En quelques phrases maladroitement, il lui raconta son histoire, que la mère de Mike écouta sans interrompre. Quand il eut terminé, elle demanda :

— Et puis ?

— Je ne comprends pas.

— Qu'aviez-vous l'intention de faire ensuite ? Tu ne pensais pas passer toute ta vie à te cacher dans ce trou, j'imagine ?

— Nous... nous n'avions pas fait de projet...

Elle poussa un léger soupir d'exaspération.

— Il va falloir que je parle de tout cela à Mike.

— Vous voulez dire qu'il ne sait pas que... ?

— Que je suis ici ? Non.

Donc, Mike ne l'avait pas trahi. Rob eut honte de l'avoir soupçonné pendant un moment.

— Comment m'avez-vous découvert ?

— Mike a été malade, dit-elle. Il t'en a parlé ?

Rob fit signe que oui.

— Je le tiens donc à l'œil pour surveiller sa santé et j'ai remarqué depuis quelques jours qu'il se comportait de façon inhabituelle, qu'il sortait plus souvent et restait absent plus longtemps. Ensuite, diverses choses se sont mises à disparaître de la maison, de la nourriture entre autres. Un ménage est mieux organisé que Mike et toi ne l'imaginez sans doute. La gouvernante me rend compte de tout, la cuisinière rend compte à la gouvernante, et les filles de cuisine à la cuisinière. Nourrir une bouche de plus laisse des traces.

— Je suis désolé...

— Ce n'est pas la peine. Je ne te reproche pas la nourriture que Mike t'a donnée, je t'explique comment j'ai découvert ton existence. Mike se dirigeait toujours par ici, revenait chaque jour de la même direction. Cet après-midi, j'ai aperçu *Capitaine* attaché à un arbre ici au pied

de la colline. J'ai compris que s'il cachait quelqu'un, ce ne pouvait être que dans cette ruine.

— Vous la connaissiez ? Mike m'a dit que c'était lui qui l'avait découverte, cachée derrière les buissons.

— Je l'ai découverte moi aussi, il y a plus de vingt ans, quand j'étais enfant. Le père de Mike et moi étions cousins et nous venions jouer ici ensemble.

Elle promena sur l'écran de ronces un regard rendu nostalgique par ces lointains souvenirs. Rob se sentit un peu moins intimidé, mais l'instant d'après le regard et la voix avaient repris leur dureté.

— Il nous faut décider ce que nous allons faire de toi. Le mieux serait que tu m'accompagnes à la maison dès maintenant.

— Je ne veux pas vous déranger. Je peux rester ici, j'y suis bien, réellement, assura Rob.

Elle hésita, indécise, puis dit :

— Je suppose qu'après tout le temps que tu as déjà passé ici, une nuit de plus ne fera guère de différence. Je reviendrai demain matin. Tu n'auras pas froid cette nuit ?

— Mike m'a apporté des couvertures.

— Oui, je sais, mais en as-tu assez ? Bon, dans ce cas je vais te laisser retourner à ta cuisine. Qu'étais-tu occupé à cuire ? Ça sentait le porc.

— Oui, c'est une côtelette.

— Dans ce cas, cuis-la convenablement. Il ne faut pas prendre de risques avec le porc, il ne doit être mangé que très cuit. Bonne nuit, Rob.

*

* *

Rob se demanda ce qu'il devait faire. Son premier mouvement le poussait à s'enfuir tant qu'il lui en restait

la possibilité. Il pourrait s'éloigner d'un bon nombre de kilomètres avant le lendemain matin et il s'en tirerait bien mieux maintenant s'il devait se remettre à vivre à la dure. Non seulement il avait repris des forces et était en bonne condition physique, mais il avait aussi appris et découvert beaucoup de choses sur la vie de la campagne et les différents objets fournis par Mike l'aideraient à survivre. Le couteau à lui seul était un outil précieux et indispensable. Il valait mieux reprendre la fuite que rester là à attendre l'inévitable. Elle avait dit que cette situation ne pouvait durer et la seule alternative était évidemment de le renvoyer dans les cités.

C'est la pensée de Mike qui le retint. Rob se sentait lié à son ami, et pas seulement par le besoin qu'il avait de son aide. Il ne voulait rien décider ni entreprendre sans lui en parler d'abord. L'envie lui vint d'aller jusqu'à la maison, de s'y introduire et de trouver Mike, mais c'était irréalisable. Il serait certainement surpris, ce qui ne ferait qu'aggraver sa situation, et même s'il ne l'était pas, comment découvrirait-il la chambre de Mike dans cette immense maison ?

Le temps résolut la difficulté pour lui finalement. Quand Rob sortit dans la clairière après son repas, il commençait à pleuvoir. Un peu plus tard, il vit que la pluie tombait à verse et n'osa pas se lancer à l'aventure par un temps pareil. S'il décidait de s'enfuir, il pourrait encore le faire au petit matin.

Mais à l'aube du lendemain, la pluie tombait toujours. Le buisson de ronces doucha Rob quand il l'écarta pour sortir. Le sol était gorgé d'eau, les branches des arbres ruisselaient et dégouлинаient. Rob rentra, découragé et indécis. Il avait encore le temps de s'éloigner, mais à quoi bon ? Peut-être était-il mieux équipé maintenant pour survivre et se cacher, mais il était aussi plus conscient des inconvénients de cette existence. Se cacher éternelle-

ment dans un trou n'offrait guère d'avenir et n'était pas une solution, ainsi que la mère de Mike l'avait fait remarquer.

Quand le jour fut tout à fait levé, la pluie s'arrêta et bientôt le soleil brilla dans un ciel redevenu bleu. Rob partit se laver à la source. A son retour, il entendit le sifflotement de Mike. Il s'arrêta, écouta, entendit à nouveau le signal. Trop tard pour se sauver maintenant : toutes ses précieuses possessions se trouvaient dans l'abri. Rob se remit en marche et entra dans la clairière. Le soleil y pénétrait déjà et l'humidité commençait à s'élever du sol en lambeaux de brume. Mike était là, et sa mère aussi.

— Ah ! Te voilà ! s'exclama le garçon. Je n'étais pas sûr que nous te trouverions encore ici.

Rob se demanda s'il n'y avait pas un peu de désappointement dans sa voix. S'il avait disparu pendant la nuit, cela aurait résolu la difficulté pour Mike aussi.

— Je suis encore ici, murmura-t-il.

— Nous devons te parler, dit la mère de Mike.

A la lumière du grand jour, son visage paraissait plus âgé. C'était un visage assez beau, volontaire, au long nez droit entre des yeux bruns au regard ferme. Elle portait une jupe et une veste bleu foncé, d'une étoffe assez semblable à celle de la veille.

— Ce que nous avons à te dire ne va pas être facile, commença-t-elle de cette même voix autoritaire dont le ton ne cachait pas à Rob qu'il était une source d'ennuis.

— C'est bon, je vais m'en aller, dit-il bravement.

— T'en aller où ?

— N'importe où. Je me débrouillerai.

— Tu n'es qu'un enfant, dit-elle. Tu n'as même pas l'âge de Mike. Et d'ailleurs, il n'y a nulle part où tu puisses aller pour te débrouiller. Nous vivons dans un pays civilisé où chacun doit avoir sa place et y rester. Le mieux

pour toi serait de retourner d'où tu viens, de rentrer dans les cités.

— Non, dit Rob fermement.

— J'ai envisagé de signaler ta présence aux autorités, pour ton propre bien, Rob. Tu as eu des difficultés en ville, mais tu en aurais eu ici aussi. Tout le monde a des difficultés, partout, toujours. Il suffit de l'accepter et de s'y habituer. Nous devons tous nous adapter.

Rob ne dit rien. Il aurait dû filer tant que c'était possible, mais puisqu'elle ne l'avait pas dénoncé il restait encore un espoir. S'il pouvait la persuader de ne rien faire avant quelques jours, ou même quelques heures seulement...

— Réponds franchement, Rob, demanda la mère de Mike. Retournerais-tu en ville de ton propre gré ?

— Non. Il faudra m'y forcer.

Elle haussa les épaules.

— Bien, voilà qui règle la question. Mike et moi en avons parlé. Je peux même dire que la discussion a été serrée. Mike te prend très au sérieux et veut absolument t'aider. Le tout est de savoir comment.

Une discussion serrée.. Elle n'avait pourtant pas l'air de quelqu'un à qui on résiste ni qui cède volontiers. Peut-être se pliait-elle aux désirs de Mike parce qu'il venait d'être malade ?

— Ne pourrais-je pas rester ici encore un peu ? proposa-t-il timidement.

— Ça ne résoudrait rien. Nous devons adopter une solution acceptable et définitive. Si tu ne retournes pas dans les cités, tu dois vivre dans la campagne dans ce cas — y vivre, et non t'y cacher. Nous ne pouvons pas te prendre parmi nos domestiques, ils t'accablent de questions. Nous ne pouvons donc que te faire entrer dans notre famille.

— Mais je ne suis pas...

— Tu n'es pas de la noblesse, non, et cela se remarque de plusieurs façons. A ton accent et ta manière de parler, entre autres. Nous devons t'inventer une origine, une histoire qui soit vraisemblable mais impossible à vérifier. Je crois que nous pourrions te faire passer pour un cousin éloigné. Très éloigné...

Rob était impressionné par l'assurance avec laquelle elle parlait. Tout semblait possible et facile avec elle, même une solution aussi fantastique que celle-là.

— Tu as le teint sombre, poursuivit-elle. Tu pourrais passer pour quelqu'un ayant vécu en Orient. Par exemple, le fils d'une de mes cousines qui vit au Népal et qu'elle aurait décidé d'envoyer en Angleterre pour poursuivre ses études après la mort de son mari. Le Népal ferait très bien l'affaire. Le roi du Népal interdit depuis des années les visites de touristes occidentaux et l'installation d'immigrants. Les rares Anglais vivant là-bas ont peu de contacts avec le monde extérieur, ce qui aiderait à expliquer tes petites erreurs de langage ou de manières.

Rob demanda :

— Avez-vous vraiment une cousine là-bas ?

— Quand on s'adresse à une dame, on dit : madame, corrigea-t-elle. C'est probablement vrai même au Népal.

Il se sentit rougir et murmura :

— Excusez-moi. Madame, ajouta-t-il.

— C'est mieux. Oui, j'ai une cousine au Népal et son mari est mort l'an dernier. Elle n'a pas d'enfants, mais personne ici ne le sait. Il vaut mieux conserver ton prénom, mais tu t'appelleras désormais Rob Perrot.

— Bien, dit Rob. Bien, madame.

— Nous avons raconté toute ton histoire au père de Mike, bien entendu, et il a donné son approbation à notre projet. Mais nous ne pourrions pas mettre Cécile dans la confidence, elle est trop jeune et pourrait nous trahir involontairement.

— Je vais être pour vous une grande source d'ennuis, dit Rob d'un ton d'excuse.

— Sans aucun doute, dit-elle froidement, mais tu peux réduire nos ennuis en apprenant vite. Tu vas avoir beaucoup de choses à apprendre.

*

* *

Plutôt que d'accompagner directement Mike et sa mère chez eux, Rob serait supposé arriver du Népal en avion, à l'aéroport de Londres, et de là par hélicoptère jusqu'à l'héliport d'une petite ville voisine située à vingt-cinq kilomètres environ de la maison des Gilford. Ce subterfuge, expliqua M^{me} Gilford, était rendu nécessaire par les domestiques, qui seraient naturellement curieux d'assister à l'arrivée du nouveau venu. Mike conduirait donc Rob à cheval jusqu'à l'héliport, où M. et M^{me} Gilford viendraient le chercher en voiture.

Mike revint peu après monté sur *Capitaine* et accompagné d'un autre cheval, et les deux garçons se mirent en route à travers la campagne. Ce fut pour Rob un trajet pénible et inconfortable. D'après Mike, le second cheval était une vieille haridelle sans aucun tempérament, mais Rob ne s'y sentait malgré tout peu à l'aise. Les conseils et les critiques de son ami ne l'aidaient guère. Il comprit que pour vivre à la campagne il lui faudrait apprendre à monter à cheval, ce qui n'était pas une perspective réjouissante.

Assez inexplicablement, Rob se sentait d'humeur déprimée. Il avait beau se dire qu'il ne serait pas renvoyé dans les cités et ne devrait plus vivre comme un fugitif, qu'au lieu de cela on lui offrait un foyer, une famille, la sécurité, et que c'était une chance inespérée, il ne s'en sentait pas moins à la merci de ses bienfaiteurs et entiè-

rement dépendant d'eux. Il devrait se plier à leurs indications, leur obéir. De la part de Mike, il l'accepterait volontiers, mais sa mère l'effrayait un peu, et la pensée de M. Gilford, qui ne s'était même pas dérangé pour faire sa connaissance, n'était pas très rassurante. De plus, quoiqu'on ne le lui ait pas clairement dit, il comprenait qu'il n'était admis dans la famille qu'à l'essai, en sursis. Tout cela n'était peut-être qu'un truc, une tromperie organisée pour faire plaisir à Mike. Quand celui-ci retournerait à l'école, ses parents pourraient très bien remettre Rob aux mains de la police.

L'héliport n'était pas situé dans la petite ville, mais un peu en dehors. Les hélicos semblaient émerger d'une prairie et y disparaître à l'atterrissage. Mike expliqua que l'héliport était aménagé au fond d'un trou artificiellement creusé, afin de ne pas abîmer le paysage. On accordait une grande importance au respect des paysages, dans la campagne. L'endroit où se rangeaient les voitures venues chercher des voyageurs était dissimulé dans un verger. Les deux garçons y laissèrent leurs chevaux et descendirent à l'héliport par une rampe circulaire. Le terrain d'atterrissage était une piste ronde d'une cinquantaine de mètres de diamètre entourée de fosses d'entretien pour les hélicos. Il y avait aussi une auberge, un café et quelques magasins. Des voyageurs attendaient, assis sur des bancs couverts de coussins confortables ou faisant les cent pas, les dames vêtues de robes longues, les messieurs en costume foncé.

Mike indiqua une porte :

— Là-bas sont les toilettes, où tu pourras te rendre plus présentable. Je vais te quitter maintenant. Mes parents arriveront dans une demi-heure environ. Je ramènerai les chevaux à la maison. Tout ira bien ?

Rob fit signe que oui.

Le préposé aux toilettes était un vieil homme à che-

veux blancs, en uniforme gris à boutons argentés. Il introduisit Rob dans une cabine lambrissée de bois sombre, garnie d'un grand miroir et d'un évier dans lequel des robinets de cuivre étincelants déversaient l'eau chaude et froide. Rob se rafraîchit, se peigna, donna un coup de brosse à ses habits — un costume de Mike fourni par la mère de celui-ci.

En quittant les toilettes, il n'oublia pas, suivant les recommandations de Mike, de donner un pourboire au préposé, qui l'accepta sans un mot en soulevant sa casquette. Cela parut amusant à Rob, et aussi un peu gênant. Bah! Sans doute s'habituerait-il rapidement à toutes ces coutumes de la campagne.

*

* *

Vue de l'intérieur, la maison des Gilford était encore plus impressionnante que de l'extérieur. Il y avait tant de place, de si nombreuses chambres, de telles étendues de plancher ciré et brillant! Tous les meubles semblaient vieux de plusieurs siècles et Mike expliqua que tel était bien le cas pour la plupart d'entre eux. D'habiles artisans campagnards fabriquaient de très belles copies de meubles anciens, mais presque tout le mobilier des Gilford se trouvait dans la famille depuis son époque d'origine. Les murs n'étaient pas plastipeints de couleurs brillantes, mais couverts de papier aux délicats motifs de tons sobres. Il y avait un peu partout des vases ou des coupes garnis de bouquets de fleurs — non pas en plastique, mais de vraies fleurs, coupées chaque matin dans le jardin par M^{me} Gilford et disposées par elle dans les vases.

Aux murs pendaient des tableaux au cadre doré patiné par les siècles. Nombre d'entre eux étaient des portraits de messieurs et de dames en habits anciens. Rob comprit

qu'il s'agissait des ancêtres de la famille.

A l'étage, un long corridor sombre donnait accès à une quantité apparemment illimitée de chambres. Rob fut logé dans celle voisine de la chambre de Mike, simplement mais confortablement meublée. De la fenêtre, on découvrait un panorama de parc et de pelouses, jusqu'à la rivière. Un feu de bois brûlait dans l'âtre quand un domestique conduisit Rob à sa chambre. Un moment plus tard, Mike frappa à la porte et entra :

— Tout va bien ? Ta chambre te plaît ?

— Oui, bien sûr.

Rob indiqua le lumiglobe appliqué au mur au-dessus du lit :

— Je croyais que vous n'utilisiez que des lampes à pétrole ?

— Oui, au rez-de-chaussée, mais pas dans les chambres ni dans le quartier des domestiques.

— Pourquoi ?

— Ma foi, je n'en sais rien... Tout le monde fait de même. C'est la coutume.

« La coutume », ou l'habitude, ou la tradition, était un mot très employé, Rob l'apprendrait bientôt, une chose acceptée par tous et que jamais personne n'aurait contestée.

— Pourquoi ce mélange ? insista-t-il. Pourquoi ne vous en tenez-vous pas à l'ancienne mode pour tout, ou n'adoptez-vous pas le moderne pour tout ?

Mike hésita.

— Je n'y ai jamais réfléchi. Comme je te le disais, c'est la coutume. On emploie certains objets modernes et pas certains autres. Les machines, par exemple. Nous en utilisons pour faire les routes, les fermiers s'en servent pour les cultures et les récoltes, les domestiques ont toutes sortes d'instruments et de machines électriques pour nettoyer, cuisiner et ainsi de suite. Mon père emploie un

rasoir électrique, mais d'autres se rasent à la main avec du savon. Il n'y a pas de règle bien établie. Chacun sait ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, voilà tout.

— Et l'holovision ?

— Bon dieu, non ! s'écria Mike avec une grimace.

Puis, posant sur l'épaule de Rob une main rassurante :

— Ne t'en fais pas, tu parviendras vite à t'y retrouver.

*

* *

M. Gilford était un personnage taciturne et assez inquiétant. Les rares fois où il prenait la parole, il s'exprimait d'une voix pincée que Rob prit tout d'abord pour un signe de désapprobation à son égard. Il s'efforça d'éviter le plus possible de se trouver sur son chemin, ce que rendait facile le passe-temps favori de M. Gilford, qui passait le plus clair de ses journées dans la serre où il se livrait à la culture d'arbres miniatures et à la patiente élaboration de jardins japonais en pot.

Une semaine environ après son arrivée, Rob trouva un jour la serre vide. Mike était occupé avec le médecin de la famille qui venait d'arriver, à cheval, pour l'examiner. Seul et désœuvré, Rob s'aventura dans la serre avec curiosité.

Quantité d'étagères étaient garnies d'arbres en pot minuscules. Sur un banc de travail se trouvait un paysage lilliputien dans lequel un filet d'eau serpentait entre des chênes, des érables et des hêtres pas plus hauts que le doigt, jusqu'à un petit lac dans lequel des saules pleureurs laissaient pendre leurs branches fines comme des cheveux.

Le minuscule ruisseau d'eau courante intrigua particulièrement Rob. Un léger bourdonnement émanant du paysage miniature confirma ce qu'il soupçonnait : une

petite pompe électrique assurait la circulation de l'eau. Ce devait être un autre de ces cas où l'emploi de machines était admis. Ces accessoires mécaniques et modernes étaient permis dans les chambres à coucher, les salles de bains et chez les domestiques. Apparemment, on tolérait aussi leur présence s'ils servaient à quelque usage spécial jugé « comme il faut », tel que la culture d'arbres en pot.

La porte de la serre s'ouvrit derrière Rob qui se retourna, alarmé, pour voir apparaître M. Gilford.

— Je n'ai touché à rien, monsieur, se hâta-t-il de dire. Je ne faisais que regarder.

— Tu t'intéresses donc au bonsaï? demanda M. Gilford.

— Vous voulez dire ces petits arbres? Oui, c'est très curieux. Je n'avais jamais rien vu de semblable.

Il n'en fallut pas plus au jardinier amateur pour se lancer dans les explications et les commentaires sur son art. Toute réticence de sa part avait disparu, quoique sa voix restât aussi pincée que d'habitude, et Rob comprit que l'attitude de M. Gilford n'était nullement une marque de désapprobation, mais tout simplement de la timidité.

Il montra à Rob les différentes méthodes de culture: par plants, par greffes, par marcottage. L'emploi de plants était la meilleure méthode, mais aussi la plus lente. Avec les autres, on n'obtenait pas la même élégance dans la forme des racines, et des racines dépendait tout l'art du bonsaï. Il fallait les tailler très soigneusement en hiver quand on dépotait et repotait les petits arbres. Il y avait aussi l'élagage et l'épinçage des bourgeons et surtout, bien sûr, la forme générale à donner à un arbre, à ses branches, qu'on pliait, tordait et qu'on maintenait dans la position désirée grâce à des poids ou des tendeurs en fil de fer.

Il montra à Rob un chêne haut comme la main dans

son petit pot, tout tordu et contourné :

— Il n'a que cinq ans. J'y ai beaucoup travaillé et je suis assez satisfait du résultat.

Puis, désignant le paysage miniature sur l'établi :

— Ceci est tout différent et bien plus passionnant. Tu vois le sommet de la petite colline ? J'ai supposé l'existence d'un vent dominant soufflant par-dessus, dans cette direction, et qui courberait tous les arbres du même côté. Distingues-tu comme ils sont tous inclinés de la même façon par ce vent ? Bien entendu, ils n'ont jamais reçu le moindre souffle de vent. L'inclinaison a été obtenue artificiellement pendant leur culture en pot.

— L'effet est très réaliste, dit Rob.

— N'est-ce pas ? s'exclama M. Gilford, enchanté. Je suis heureux de voir que le bonsaï t'intéresse. Reviens ici quand tu voudras. Ah ! Il faut que je te montre encore ceci...

Intarissable sur son passe-temps favori, comme tous les gens qui en ont un, il se lança dans de nouvelles explications.

*

* *

Avec Cécile, la sœur de Mike, Rob n'eut aucune difficulté. Elle avait onze ans. C'était une mince fillette aux cheveux bruns, qui ne ressemblait à son frère que par le bleu de ses yeux. Elle adorait bavarder — avec sa famille, les domestiques, ou même avec les chiens et les chats qui se promenaient en liberté dans la maison et au-dehors. Cécile fut enchantée par l'arrivée de son « cousin du Népal » et l'abreuva de questions. Rob trouva sa curiosité assez embarrassante. Elle voulait tout savoir sur lui. A deux ou trois reprises, sa mère la réprimanda doucement en lui rappelant que cela « ne se faisait pas » de poser des

questions personnelles à quelqu'un, mais Rob voyait bien à la lueur de rébellion dans les yeux de Cécile qu'elle profiterait de la première occasion où ils seraient seul à seule pour reprendre ses questions, auxquelles il ne savait pas toujours ce qu'il devait répondre.

Il découvrit de l'aide dans la bibliothèque. C'était une grande pièce dont les murs étaient presque entièrement couverts de rayonnages vitrés bourrés de livres, du plancher au plafond, de beaux livres reliés de cuir, par milliers, plus que n'en contenait la bibliothèque publique de la cité — et pour l'usage d'une seule famille !

Et même, comme Rob s'en rendit compte, pour son seul usage personnel : il semblait qu'aucun des Gilford ne venait jamais à la bibliothèque et Rob put y bouquiner à son aise sans être dérangé. La bibliothèque devint rapidement son refuge habituel quand Mike était occupé par les leçons avec son professeur privé.

Les livres traitaient de sujets nombreux et variés, mais avaient tous un point commun : aucun n'avait été publié pendant les trente ou quarante dernières années. Les sujets les plus fréquents étaient les sports et les activités de plein air : la chasse, la pêche au lancer, l'équitation, l'élevage des chevaux. Il y avait aussi de nombreux ouvrages biographiques : mémoires de gentilshommes campagnards ou ayant vécu à l'étranger à l'époque des colonies et de l'Empire britannique. Ceci donna à Rob l'idée de chercher des livres parlant du Népal. Il en découvrit plusieurs et les lut attentivement, s'efforçant de retenir le plus de détails possible. Le jour où Cécile le coinça, il était prêt à lui répondre.

Ces renseignements dataient d'au moins cinquante ans et parfois du double, mais, comme l'avait dit M^{me} Gilford, le Népal était un pays que ses dirigeants successifs avaient voulu conserver primitif, à l'écart du monde, et on pouvait donc espérer que peu de chose y avait changé.

Rob parla à sa petite «cousine» des villages accrochés au flanc des collines, dominés par les pics enneigés et majestueux de l'Himalaya, du printemps couvrant les pentes de fleurs, des tempêtes de neige pendant les hivers rigoureux, des caravanes de yaks aux longues toisons. Cécile l'écouta avec ravissement.

— Quel pays merveilleux, Rob! Comment as-tu pu accepter de le quitter?

Plus tard, Mike dit à Rob en riant :

— Tu sembles avoir fait à sœurlette une description très enthousiaste de la vie en Asie centrale! Elle est venue me raconter tout ça, on s'y serait cru!

— J'en ai peut-être un peu rajouté, dit Rob.

— Peu importe. Elle est convaincue, c'est le principal. As-tu inventé tous ces détails toi-même?

— Non, je les ai trouvés dans la bibliothèque.

— Excellente idée, approuva Mike.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de livres plus récents? demanda Rob. Je sais qu'on n'imprime plus aucun livre dans les cités, mais c'est certainement différent ici puisque les gens comme ta famille possèdent des bibliothèques.

— Peut-être a-t-on jugé qu'il y avait déjà assez de livres comme ça? Une vie entière ne suffirait pas à les lire tous et il y a tant d'autres choses à faire.

— Plus personne n'écrit de livres aujourd'hui?

— Pas de vrais livres, non. Des poèmes, des essais, des trucs de ce genre, en quelques exemplaires écrits à la main le plus souvent, pour les amis. C'est assez joli à voir, mais pas tellement intéressant, conclut Mike avec un brin de dédain.

*

* *

Tout allait donc bien du côté de M. Gilford et de Cécile, et de Mike aussi, bien entendu, mais les choses étaient un peu différentes avec M^{me} Gilford et les domestiques. Vis-à-vis de ces derniers, Rob se sentait parfois plus mal à l'aise encore qu'avec sa « tante ». Il ne pouvait s'habituer à leur déférence, à leurs marques de respect, et avait l'impression qu'ils riaient de lui derrière son dos, qu'ils avaient même compris la vérité à son sujet et prenaient leur temps avant de le dénoncer à la police.

Par exemple, Harry, le maître d'écurie. Il s'était chargé de l'éducation équestre de Rob et avait admis son ignorance totale de l'équitation sans questions ni étonnement. C'était un rude et impitoyable instructeur, qui s'acharnait implacablement à corriger le moindre défaut ou la moindre erreur. Pendant les leçons, sa voix était sévère, parfois fâchée, et Rob s'en irritait, même si ses critiques étaient justifiées. Mais s'il croisait le maître d'écurie en dehors des leçons, Harry l'appelait « monsieur Rob » en soulevant poliment sa casquette et le garçon ne cessait de s'étonner du respect que lui manifestait ce petit homme aux jambes torses qui était assez âgé pour être son père. Mike de son côté ne voyait rien d'étrange dans ces différences d'attitude qui lui semblaient très normales, mais Rob n'arrivait pas à les comprendre.

Quant à M^{me} Gilford, Rob ne savait tout simplement pas que croire ni comment s'y prendre avec elle. Elle le traitait avec beaucoup de gentillesse, mais il continuait à se méfier. Il avait rapidement constaté que c'était elle le véritable chef de la famille. Son mari, bien entendu, était considéré par tout le monde avec respect, mais il abandonnait à sa femme la direction du ménage et de la maison. Rob se demandait ce qu'elle déciderait finalement à son sujet. Peut-être d'ailleurs sa décision était-elle déjà prise et la cachait-elle derrière la façade de sa parfaite éducation.

Elle consacrait chaque jour une partie de son temps à lui apprendre « ce qui se fait », « les manières », et il semblait y avoir des quantités infinies de bonnes manières à acquérir : comment s'adresser à une dame, comment entrer dans un salon, comment marcher, saluer, s'arrêter, comment se tenir à table, quels sujets de conversation aborder ou éviter. Elle corrigeait ses erreurs et lui faisait remarquer ce qu'il n'avait pas fait convenablement au cours de la journée, sans rudesse ni colère comme le maître d'écurie, mais d'un ton résolu et autoritaire qui était encore plus déconcertant. Parfois, quand elle souriait et le félicitait, Rob pensait qu'elle l'aimait vraiment. A d'autres moments, il était sûr qu'elle ne voyait en lui qu'une détestable source d'ennuis. Il en vint à redouter les leçons quotidiennes dans le petit boudoir où elle s'installait pour broder ou faire de la dentelle, et en même temps il les attendait avec une étrange impatience. Ses rares félicitations le comblaient de joie et de fierté.

Elle lui annonça un soir qu'il avait été accepté et inscrit à l'école de Mike, où celui-ci retournerait à l'automne.

— Dois-je vraiment y aller, tante Margaret ? demanda-t-il, un peu inquiet.

— Evidemment. C'est la raison même que nous avons donnée pour ton retour du Népal.

Rob l'avait oublié. Il ne répondit rien, réfléchissant à ce qui l'attendait à cette école : tout un nouveau mode de vie à apprendre, de nouvelles règles, de nouvelles « manières » à acquérir et des difficultés à surmonter. Cela ne finirait-il donc jamais ?

Comme si elle avait lu ses pensées, M^{me} Gilford dit :

— Ne t'attends pas à ce que ce soit facile, Rob. Si tu veux passer pour l'un d'entre nous, tu devras travailler dur, mon garçon. Très dur.

*

* *

Rob avait été présenté à diverses personnes : le médecin de la famille, des voisins, le vétérinaire qui venait soigner les chevaux, et tout s'était bien passé. Ces rencontres le rendaient toujours nerveux et un peu craintif, mais Mike ou sa mère se trouvait là pour l'aider.

Trois semaines environ après son entrée dans la famille, il fut confronté à une épreuve plus difficile, le jour où les Gilford donnèrent une garden-party.

Donner ou recevoir l'hospitalité, inviter des gens et se rendre à leurs invitations étaient une des principales occupations de la noblesse campagnarde. Plusieurs fois déjà, le soir, les parents de Mike avaient donné des dîners, auxquels les deux garçons n'avaient pas participé en raison de leur jeune âge. Mais les garden-parties avaient lieu l'après-midi, on n'y servait que des boissons non alcoolisées et les enfants pouvaient y prendre part. Plus de deux cents invités seraient présents à celle-ci.

Ce genre de réunion se tenait à l'extérieur si le temps le permettait. La journée étant belle et ensoleillée, une vaste tente de couleurs gaies fut dressée sur la pelouse et les calèches des invités commencèrent à arriver un peu avant trois heures.

Rob resta avec « sa » famille pour accueillir les invités et leur être présenté. Tous étaient très élégants. Les dames portaient de longues robes de soie légère, de grands chapeaux un peu fantasques ruisselant de rubans et de fleurs. Les messieurs étaient en jaquette et haut-de-forme gris, une fleur à la boutonnière. Suivant les instructions de M^{me} Gilford, Rob s'inclinait, serrait les mains, répondait par un sourire poli et sans signification précise aux quelques mots que lui adressait l'un ou l'autre arrivant.

Quand cette cérémonie d'accueil fut terminée, Rob erra parmi la foule papotante qui couvrait la pelouse et

entourait le buffet dressé sous la tente. Un petit concours hippique avait été organisé pour les messieurs, quelques obstacles avaient été disposés près des écuries. Mike, sur *Capitaine*, se classa quatrième, sous les regards d'envie de Rob, jaloux non pas de son succès mais de son aisance, de son appartenance si évidente à cette société, à cette classe de la noblesse. Lui-même, Rob, y parviendrait-il jamais ? Il pouvait bien apprendre les bonnes manières et s'efforcer autant qu'il était possible d'imiter ces gens-là, il serait toujours un intrus parmi eux, un étranger dans leur monde.

Le concours équestre terminé, la foule des invités revint lentement vers le buffet et ses rafraîchissements. Rob se préparait à se servir un verre de limonade — faite de vrais citrons, au contraire de celle des cités — quand il s'entendit appeler. Deux messieurs se dirigeaient vers lui, l'un d'âge moyen, l'autre beaucoup plus vieux. Rob reconnut le premier, que M^{me} Gilford lui avait présenté : Sir Percy Gregory, un homme à la silhouette puissante et musclée, au menton carré et volontaire. C'était Sir Percy qui l'avait hélé. Rob ne se rappelait pas le nom de l'autre, un grand mince vieillard à cheveux blancs. Il demanda, avec un petit salut poli :

— M'avez-vous appelé, monsieur ?

— Voici le garçon dont je vous parlais, Harcourt, dit Sir Percy à son compagnon. Il est cousin de Margaret Gilford.

Le vieux Harcourt fit un petit salut, lui aussi. Il avait des yeux vifs et perçants derrière des lunettes cerclées d'or — les verres de contact, courants dans les cités, étant une autre invention que la « coutume » de la campagne n'admettait pas.

— Vous arrivez du Népal, mon garçon, me dit Sir Percy ? Ah ! Le monde est petit ! J'y ai vécu moi aussi

dans ma jeunesse. C'est-à-dire qu'il y a de cela un certain nombre d'années, ajouta-t-il avec un sourire vaguement mélancolique.

Rob espérait que son embarras n'était pas trop visible. Il chercha M^{me} Gilford des yeux, mais ne l'aperçut nulle part. Voyant que les deux hommes le regardaient, il se força à sourire.

— Le pays est grand, bien entendu, dit Harcourt. Plus de cent cinquante mille kilomètres carrés. Dans quelle région viviez-vous, mon garçon ?

Rob chercha désespérément quelle était la région sur laquelle il connaissait le plus de détails et répondit :

— A Katmandou, monsieur.

— J'y ai passé un an. Avez-vous connu les Denning ?

Réfléchissant à toute allure, Rob conclut qu'il serait moins dangereux de nier, un acquiescement pouvant mener à d'autres questions plus gênantes encore. Sa dénégation fit froncer les sourcils au vieux Harcourt :

— Curieux... Leur famille est installée là-bas depuis près de deux cents ans.

Harcourt continua de parler de Katmandou, posant encore quelques questions à Rob qui y répondit du mieux qu'il put, avec la pénible impression que ce mieux ne valait pas lourd. La voix du vieillard semblait sceptique par moments et Rob crut voir que Sir Percy le dévisageait d'un air soupçonneux. Il se troubla et se mit à bafouiller. Harcourt dit :

— Percy, ne remarquez-vous rien à sa façon de parler, à son accent ?

— Il est certainement inhabituel, admit Sir Percy.

Rob se sentit devenir glacé. Il avait été fou d'espérer qu'il pouvait abuser ces gens ! Il se demanda s'ils allaient appeler la police immédiatement ou s'ils attendraient avec tact la fin de la garden-party.

— Tout à fait inhabituel, en effet, insista le vieux Har-

court avec un petit rire. C'est l'accent très typique des colons installés au Népal. Ce cher vieux Dumbo Denning parlait exactement de cette façon. Sans doute est-il mort, depuis le temps que je l'ai connu, et son garçon sera parti vivre ailleurs.

Il hocha la tête :

— Et voilà une vieille famille dont on ne parle même plus. Les gens oublient vite...

— C'est bien vrai, et un peu triste, reconnut Sir Percy.

Adressant à Rob un autre petit salut de la tête, il entraîna son compagnon par le bras :

— Allons voir si nous pouvons trouver une tasse de thé, mon cher Harcourt.

Rob, en les voyant s'éloigner, poussa intérieurement le plus énorme soupir de soulagement de son existence. Il avait l'impression qu'il venait de subir un examen de passage, et l'avait brillamment réussi.

LES RÉVOLUTIONNAIRES

L'été s'écoula en une paisible succession de journées chaudes et ensoleillées. A deux ou trois reprises, de lourds nuages s'accumulèrent pour crever ensuite en orages violents qui laissaient le paysage lavé et étincelant de gouttes, puis le temps se remettait au beau fixe. Personne âgé de moins de cinquante ans ne se souvenait d'un été aussi exceptionnel, et même les très vieilles gens devaient admettre qu'il soutenait la comparaison avec les étés éblouissants de leur jeunesse.

Ce fut aussi un été bien rempli. Rob avait reçu un cheval, une paisible jument gris pommelée du nom de *Sonnet*, et il parcourait la campagne monté sur elle, en compagnie de Mike. Presque chaque semaine se tenait quelque part dans la région une réunion quelconque, un concours sportif, une exposition. Il s'agissait de concours de fleurs, fruits et légumes, tous tendrement et patiemment cultivés à la main par des amateurs de jardins et potagers, ou de concours hippiques, les chevaux tenant une place importante dans la vie de la noblesse. Rob ne participa à aucun de ceux-ci, ses progrès en équitation n'étant pas encore suffisants pour qu'il puisse se distin-

guer, et Mike remporta plusieurs coupes et médailles.

Il y eut aussi des régates sur la Tamise, non loin d'Oxford, opposant en plusieurs courses des rameurs solitaires, par paires ou en équipes. Il y avait aussi le cricket, un jeu oublié dans les cités mais dont la lenteur paisible et le caractère cérémonieux convenaient bien à la vie campagnarde. Il y eut des fêtes et d'autres garden-parties.

Une de celles-ci eut lieu à l'occasion du tournoi annuel de tir à l'arc, à une trentaine de kilomètres de chez les Gilford. Mike et Rob s'y rendirent à cheval, la veille, et dormirent sous tente dans un camp dressé pour les invités et les participants sur la pelouse du manoir, la demeure de Sir Percy Gregory qui était l'organisateur du tournoi et lui-même archer de talent.

Le tir à l'arc était un sport que Rob aimait beaucoup. Mike y était meilleur que lui, comme en tout d'ailleurs, mais de peu. Aussi, le lendemain matin, Rob annonça-t-il qu'il avait fort envie de s'inscrire au tournoi, lui aussi. Mike parut surpris, mais dit :

— Pourquoi pas ? C'est une bonne idée.

Rob avait proposé cela sans y avoir beaucoup réfléchi et se demanda aussitôt si ce ne serait pas dangereux pour lui. Peut-être valait-il mieux ne pas se faire remarquer ? Tout le monde maintenant connaissait et avait accepté le « cousin du Népal », mais ce n'était pas une raison pour attirer l'attention sur lui plus qu'il n'était nécessaire. Il exposa ses doutes à Mike.

— Au contraire, corrigea celui-ci. Tu risquerais encore plus de te faire remarquer en ne participant jamais à rien, surtout aujourd'hui où presque tout le monde s'est inscrit.

Le tournoi comportait six manches éliminatoires avant les épreuves finales. Les deux amis ne participèrent pas à la même manche et Mike se classa second dans

la sienne, tandis que Rob s'adjudgeait la troisième place, battant le quatrième d'un seul point et se qualifiant pour la finale. Il fit d'étonnants progrès au cours des épreuves suivantes, plantant sa première flèche dans la rose et l'encadrant presque aussitôt de deux autres flèches bien placées qui provoquèrent les applaudissements de la foule, le tout lui valant la troisième place du tournoi. Mike par contre se montra assez maladroit et termina onzième seulement.

Sir Percy remit à Rob une médaille d'argent et le félicita :

— Bien tiré, mon garçon. Tu te défends ! Sans doute as-tu beaucoup pratiqué le tir à l'arc au Népal ?

Rob se demanda avec amusement la tête que ferait Sir Percy s'il lui disait qu'il avait touché à un arc pour la première fois de sa vie trois mois plus tôt — et pas au Népal !

Mike le félicita chaleureusement, lui aussi, mais un peu plus tard il reparla du tournoi et de la victoire de Rob sur un ton quelque peu différent. Il ne se montra nullement jaloux de cette victoire, mais elle semblait l'absourdir. Sans qu'il le dise clairement, il était évident qu'à ses yeux Rob, étant un citadin, ne pouvait l'égaler en rien. Or, l'élève venait non seulement d'égaler mais de surpasser son maître et celui-ci n'en revenait pas. Rob crut deviner que pour Mike, toute cette aventure, l'accueil et l'aide apportée au fugitif de la cité, avait été une sorte de jeu, dans lequel il considérait Rob comme le jouet, ou le but du jeu — non comme une véritable personne. Maintenant qu'il était forcé de reconnaître sa supériorité, fût-ce dans ce seul domaine de l'habileté à l'arc, il était également forcé de le regarder d'un autre œil, avec un certain respect, ce qui visiblement le déconcertait.

Rob en ressentit un peu d'humeur. S'il y avait réfléchi plus tôt, il aurait compris et admis que Mike s'attende à

lui être supérieur en tout. Maintenant que le problème se posait, il se trouvait résolu du même coup, parce qu'il avait battu Mike au tir à l'arc, avait prouvé sa valeur et avait montré qu'il n'était pas seulement quelqu'un ayant besoin d'aide, comme un animal blessé ou un cheval malade, mais une *personne*.

Ce soir-là, alors qu'ils étaient couchés côte à côte sous la tente et regardaient le vol silencieux et saccadé des chauves-souris sous les arbres, Mike questionna Rob sur sa vie dans la cité, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Comme tout le monde à la campagne, Mike savait certaines choses sur les cités, tout juste assez pour les mépriser, elles et leurs habitants. La cité était pour lui l'endroit où se bouscule la foule, où foncent les voitures électriques, où les gens, pressés les uns contre les autres comme des sardines, écoutent des musiques bruyantes et vulgaires, regardent l'holovision et rugissent de plaisir aux jeux sanglants et barbares. La cité, c'était là où l'on se nourrit d'aliments produits en usine, où il y a des émeutes, où personne n'est capable de se conduire décemment, de s'habiller avec goût, d'échanger des remarques courtoises sur des sujets sans intérêt. C'était un endroit dont on savait qu'il existait et dont on ne désirait rien savoir de plus.

Les questions que posa Mike étaient précises plutôt que d'ordre général, à propos des parents de Rob, des gens qu'il avait connus, de ses camarades d'école.

— Après la mort de ta mère, ton père ne s'est-il pas senti bien seul ?

— Je suppose que si.

— Je me demande s'il n'a jamais eu envie de venir à la campagne. Il y était déjà venu, puisqu'il y avait rencontré ta mère.

Voilà une chose à laquelle Rob n'avait jamais pensé. C'était très possible, après tout. Il se sentait presque cer-

tain maintenant que sa mère avait dû mourir de chagrin peu à peu en regrettant la vie qu'elle avait connue dans sa jeunesse. Mais cette vie à la campagne, son père l'avait connue lui aussi, aussi brièvement que ce soit.

— A part les navetteurs, il n'y a plus aucun échange de nos jours entre les cités et ici, dit Mike. Les citadins ne sont pas autorisés à venir à la campagne. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs...

— Ils ne voudraient pas y venir de toute manière.

— Tu as voulu, toi, pourtant.

Rob pouvait difficilement dire que c'était parce qu'il était différent des autres. Cela aurait pu paraître une vantardise et le manque de modestie était une faute capitale d'après les usages de la noblesse, le comble des mauvaises manières.

— Si les citadins pouvaient venir à la campagne, dit-il, ils auraient vite fait de tout cochonner ! Ils sont soixante millions, tu sais. Tu vois ça ici ? Les camps de vacances, les voitures électriques partout, les carnivals, les soûleries, les bagarres et les émeutes !

— Il pourrait en venir quelques-uns seulement.

— « Quelques-uns seulement », ça n'existe pas dans les cités. Ils ne sont heureux que quand ils font tous la même chose en même temps.

Le ton moqueur et dégoûté de Rob le frappa lui-même. Il se rappela qu'il avait vécu dans ces cités et ne s'y était pas trouvé si malheureux après tout, jusqu'à la mort de son père. Cela lui fit comprendre à quel point il s'était déjà habitué à sa nouvelle vie, plus facile et luxueuse.

— C'est ce que j'ai toujours pensé aussi des citadins, dit Mike, mais est-ce bien vrai ? Les gens dont tu m'as parlé ne semblent pas si différents de ceux d'ici. Peut-être certains d'entre eux désirent-ils mener une autre sorte de vie, mais n'en ont pas la possibilité ou ne savent pas comment s'y prendre. Comme ton père, peut-être ?

Rob se retourna sur son lit de camp et s'installa commodément pour dormir. A la satisfaction de sa victoire se mêlait une agréable fatigue. Il dit en bâillant :

— De toute façon, personne ne peut rien y changer.

— Non, sans doute, dit Mike. Et pourtant...

Mais Rob dormait déjà et ne répondit plus.

*

* *

Leur école, où Mike retourna en septembre accompagné de son « cousin », était installée dans une ancienne abbaye qui avait cessé d'être une institution religieuse à l'époque du roi Richard VIII mais conservait encore une partie de son architecture originale, entre autres une chapelle gothique aux admirables vitraux. Les dortoirs et les chambres des internes ainsi que d'autres annexes, de construction plus récente, s'harmonisaient très bien avec les vieux bâtiments de l'abbaye. Ils n'avaient guère plus de cinquante ans mais en paraissaient quatre cents. L'ensemble occupait le creux d'une paisible vallée d'où, par temps clair, on distinguait les collines du Pays de Galles.

L'école, une des plus anciennes et des mieux cotées d'Angleterre, s'était installée là quand l'extension des cités avait englobé la vieille petite ville où elle avait été fondée.

Rob y arriva plein de crainte et d'appréhension, mais son adaptation fut moins difficile qu'il ne le craignait. La vie à l'école était dure mais supportable, agréable même par certains côtés. Les élèves étaient éveillés encore plus tôt qu'au pensionnat d'où il s'était enfui. Le premier exercice de la journée, dès le réveil, était une course de trois kilomètres dans la campagne, quel que fût le temps, suivie au retour d'une douche glacée. Après quoi venait

une heure et demie de cours et ensuite seulement le petit déjeuner sur lequel les élèves se lançaient comme des loups affamés.

Cours, leçons et travaux remplissaient la journée. La moindre entorse à la discipline était sévèrement punie, parfois à coups de canne. Cette discipline était encore plus stricte et tatillonne ici, faite de milliers de petites règles que l'on pouvait parfois violer sans même s'en rendre compte. Ici aussi, les grands élèves, les « anciens », remplissaient le rôle de préfets de discipline et avaient le droit d'écraser les élèves plus jeunes de corvées et de petits travaux — le droit de les prendre comme domestiques, en fait — et ils ne s'en privaient pas, mais sans la hargne et la méchanceté parfois cruelle que Rob avait connues dans la cité.

La différence entre le pensionnat et son école actuelle était subtile et difficile à saisir, mais elle était réelle. Peu à peu, Rob comprit qu'elle tenait à une question de fierté, de respect mutuel et de respect du groupe en tant que tel, de la classe sociale à laquelle appartenaient les élèves. Là-bas, rien ne venait compenser la dureté de la vie et des traitements imposés aux pensionnaires : le seul but était de les soumettre, de les écraser. Ici, le même genre de vie et de traitement constituait un entraînement, librement consenti et courageusement supporté, destiné à les endurcir et à les former aux postes d'autorité qu'ils occuperaient plus tard. Cela se sentait et on le leur montrait de diverses façons, aux repas par exemple. Quand, après leur course, leur douche glacée et les premières leçons, les élèves se rendaient enfin au réfectoire pour le petit déjeuner, il leur fallait s'asseoir sur de durs bancs de bois sans dossier. La nourriture, toujours suffisante et convenablement préparée, était simple — spartiate, aurait-on dit autrefois. Mais elle leur était servie à leur table par de jeunes domestiques, afin qu'ils se rappellent et

n'oublient jamais qu'ils appartenait à une classe spéciale et privilégiée.

Mike fit de son mieux pour aider Rob à s'adapter, mais il eut à apprendre et découvrir bien des choses par lui-même, par expérience, et parfois de douloureuse façon. Au cours des mois qu'il venait de vivre chez les Gilford, Rob avait pris l'habitude d'observer les gens, de prévoir leurs paroles et leurs questions, de se préparer à leur répondre, et cette habitude lui fut d'une aide précieuse à l'école.

Il se trouva bientôt aussi « à sa place » que n'importe quel élève nouveau venu, accepté par les autres et acceptant lui-même la forme de vie de l'école. Au début, quelques camarades l'avaient interrogé sur le Népal, mais il n'eut aucune difficulté à satisfaire leur curiosité et celle-ci disparut bientôt. Mike et lui n'étaient pas dans la même classe et Rob se fit rapidement de nouveaux amis.

Les sports, évidemment, tenaient une place importante ici aussi. Toutefois, le football, si populaire dans les cités, était remplacé par le rugby, auquel Rob prit goût. Après quelques semaines, Mike et lui furent enrôlés dans l'équipe des juniors, Mike à l'avant et Rob à la place plus importante de trois-quarts d'aile. Leur équipe remporta le premier match qu'elle disputa.

A la fin de ce match, alors qu'ils traversaient le terrain en direction des vestiaires, Mike lui demanda soudain :

— Tu as joué au football dans les cités, n'est-ce pas ?

Rob lança un vif coup d'œil autour d'eux pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre, et répondit :

— Oui. Mais je préfère le rugby, maintenant.

— Il y a une chose bizarre. Autrefois, quand l'école se trouvait encore dans ce qui est devenu la cité aujourd'hui, on y jouait au football. La plupart des écoles jouaient au rugby, mais le football faisait partie des traditions de la nôtre. Pourquoi avons-nous changé ?

— Quelle importance cela a-t-il ? demanda Rob, sans grand intérêt pour ce détail.

— Mais je te dis que le football était une tradition de l'école ! Tu sais à quel point nous tenons au respect des traditions, non ? Alors, pourquoi avoir changé celle-là ? Parce que le football est un jeu de citadins et que nous ne devons rien faire de ce que *eux* font ?

— Peut-être, dit Rob, haussant les épaules.

— Mais pourquoi ? Pourquoi toutes ces différences doivent-elles être créées et maintenues ?

Ils marchèrent un moment en silence. Mike montrait parfois ce genre de curiosité depuis quelque temps et Rob avait appris à ne pas y attacher d'importance, à attendre que ça passe. De plus en plus fréquemment, depuis le tournoi de tir à l'arc, Mike remettait en question et critiquait des choses admises par tous et auxquelles, se disait Rob, personne ne pouvait rien changer. Rob n'aimait pas tellement la direction que semblaient prendre les pensées de son « cousin ». Non pas que cela puisse ternir ou gêner leur amitié, au contraire : elle s'en trouvait renforcée, plus profonde, comme si Mike, en lui faisant partager ses curiosités et ses doutes, lui dévoilait une partie secrète et importante de lui-même.

— Tu connais Penfold ? demanda Mike tout à coup.

Rob le connaissait de vue. C'était un « ancien » qui accomplissait sa dernière année d'études, un grand garçon efflanqué, laid mais sympathique. Il avait brillé en plusieurs sports mais avait cessé de les pratiquer. Penfold avait toujours décliné le titre de préfet, auquel cependant il avait droit.

— Oui, je le connais, dit Rob.

— J'ai parlé de ce genre de choses avec lui, ça l'intéresse. Il y a un groupe qui se réunit parfois dans sa chambre pour en discuter. Ça te plairait de m'y accompagner ce soir ?

Rob hésita. Non seulement la plupart des professeurs et des élèves trouvaient Penfold « bizarre », mais il était assez mal vu que les jeunes se mêlent aux anciens. Aucune règle précise ne le défendait, mais c'était contraire à la coutume, ça ne se faisait pas. D'un autre côté, Rob pouvait difficilement refuser alors que c'était Mike, plus ancien que lui, qui l'y invitait.

— Si tu veux, d'accord, dit-il.

*

* *

Une dizaine d'élèves encombraient la petite chambre de Penfold, assis sur le lit, dans l'unique fauteuil et par terre le long des murs. Penfold lui-même s'était installé sur l'appui de la fenêtre d'où il dominait ses auditeurs et il leur parlait d'une voix rapide, hachée, légèrement doctorale :

— Le point de départ, c'est de bien comprendre que nous sommes tous conditionnés, que nous vivons dans la société la plus conditionnée que le monde ait jamais connue. Notre position, notre appartenance à une classe spéciale de cette société nous est enfoncée dans le crâne dès notre plus tendre enfance. Tout est fait aussi pour que nos domestiques méprisent les citadins, lesquels méprisent les domestiques campagnards en retour. Ils ne se rencontrent jamais, ils ignorent à peu près tout les uns des autres, mais ils ne s'en méprisent pas moins pour autant. Et nous, les privilégiés, occupons le sommet de cette pyramide.

Cette différence entre classes n'est pas nouvelle. Il a toujours existé une petite élite privilégiée et une vaste masse non privilégiée, comme il a toujours existé dans cette masse des gens tout disposés à devenir les valets de l'élite et à s'en trouver très heureux. Mais actuellement,

la division entre classes est plus absolue qu'elle ne l'a jamais été : d'un côté la noblesse et ses domestiques, de l'autre côté les citadins. Les navetteurs se regardent comme faisant partie de la noblesse et attendent avec impatience le moment où ils pourront se retirer définitivement à la campagne et ne devront plus se rendre dans les cités. Il existe deux mondes totalement différents et une frontière entre les deux. Cette barrière n'est peut-être pas très solide matériellement, mais la frontière mentale, celle qui existe dans l'esprit des gens, est infranchissable. Nous sommes les dirigeants, eux sont les dirigés, et jamais les deux ne se mêlent ni ne se mêleront.

Un garçon du nom de Logan, qui était presque aussi âgé que Penfold, demanda :

— Pourquoi nous racontes-tu tout ça ? Que veux-tu que nous fassions ?

— Je veux que nous changions cela.

— Rien que ça ? Tout simplement ? dit Logan en riant.

Penfold reprit :

— Il existe deux façons de s'y prendre pour changer une société. Si les masses sont maltraitées et suffisamment malheureuses, elles peuvent en venir à se révolter. C'est une méthode désespérée et il y a peu de chances que ça se produise actuellement. Les citadins ne sont ni affamés ni maltraités. Ils ont du pain et des jeux, comme les citoyens de l'antique Empire romain, et ça suffit à leur bonheur, d'autant plus qu'il y a du beurre et de la confiture sur ce pain et qu'ils peuvent assister aux jeux du cirque sans bouger de leur fauteuil, en couleurs et en relief à l'holovision. Non, les citadins ne se lanceront jamais dans une révolution.

Quelqu'un fit remarquer :

— Ils ont des émeutes, pourtant ?

— Je crois, oui, mais ce n'est qu'une soupape de

sûreté tolérée par les autorités et facilement réprimée par la police. Tout cela est très intelligemment organisé. Comme d'ailleurs notre propre vie ici. Nous n'avons pas l'holovision, qui n'est bonne que pour les classes vulgaires, les pauvres citadins qui ne savent comment remplir le vide de leur existence. Ou bien est-ce parce que eux et nous ne devons rien avoir en commun ? En ce qui nous concerne, l'horloge du Temps s'est arrêtée juste avant le déclin de l'Empire britannique et nous continuerons éternellement à vivre comme à cette lointaine époque, avec nos chevaux et nos calèches, nos nuées de domestiques, les dames en robe de soie, pour les messieurs le vieux porto et les cigares servis au salon après le dîner pendant qu'on discute de chasse à courre et du temps qu'il fait !

Penfold avait débité cette tirade d'un ton de mépris cinglant. Un autre garçon, un nommé Rowland, remarqua en riant :

— Je ne trouve rien de mal à ça, moi !

— Non ? répliqua Penfold, tout aussi méprisant.

Logan intervint à nouveau :

— Tu as parlé de deux façons de changer les choses. Quelle est la seconde ?

— La seconde méthode a toujours été la plus efficace. C'est celle utilisée par des membres de la classe dirigeante, de l'élite, qui se rendent compte que le système est pourri. Ils se groupent et agissent.

— Comment ?

— En parlant, en répandant leurs idées. En persuadant. En faisant de l'agitation.

Après une courte pause, Penfold ajouta :

— Par la force, si c'est nécessaire.

— Bravo ! cria Rowland. Par quoi commençons-nous ? Je propose de pendre le dirlo au mât du drapeau !

Ce manque de respect envers le directeur amusa tout

le monde. Rob se demandait si quelqu'un dans le groupe prenait Penfold au sérieux, aussi peu que ce soit. Il était tout à fait grotesque, évidemment, d'imaginer qu'une bande d'écoliers allaient faire éclater une révolution.

Quand les rires se furent calmés, Penfold reprit :

— Nous commençons par nous préparer nous-mêmes et par nous tenir prêts. D'autres que nous pensent de la même façon. Des adultes.

— Tu en connais ?

— Oui, déclara Penfold après un moment d'hésitation.

— Qui ?

— Il est encore trop tôt pour vous l'apprendre.

Une nouvelle vague de rires et de moqueries secoua le groupe. « Il n'arrivera à rien avec ces garçons-là », se dit Rob, mais il remarqua que Mike n'avait pas ri avec les autres.

— Il me semble, dit Logan, que ça se résume à ceci : quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens, sinon plus, sont heureux comme ils sont. Les citadins sont heureux, les navetteurs sont heureux, nos domestiques sont heureux, et la majorité d'entre nous n'a pas à se plaindre. Toi, tu veux tout changer et flanquer en l'air. Pourquoi ? Pour que nous puissions aller vivre dans les cités ? Bien ! Levez la main, ceux qui désirent vivre parmi la foule et les émeutes dans les cités surpeuplées. Comment, personne ? Pas même toi, Penfold ? s'étonna Logan d'un ton moqueur. Alors, c'est pour que les citadins puissent venir ici que tu veux tout changer ? Mais sans leur chère holo-vision, ils mourraient d'ennui après trois jours et rentreraient dans leurs cités ! Bon, je suis d'accord avec toi sur un point : nous sommes tenus à l'écart les uns des autres. Nous ne pouvons pas aller là-bas et eux ne peuvent pas venir ici. Mais ni les uns ni les autres n'en ont la moindre envie ! Chacun se trouve très bien où il est ! Alors ? Tu

veux accomplir une révolution pour nous obliger à faire ce que nous n'avons pas envie de faire ?

— Tu ne comprends pas, dit Penfold.

— Je le reconnais volontiers. Explique-toi mieux.

— Je ne dis pas que la majorité des gens ne sont pas contents...

— Mais tu voudrais qu'ils soient mécontents ? C'est ça ?

— En un sens, oui.

Un éclat de rire général interrompit Penfold, qui dut attendre un long moment avant de pouvoir poursuivre :

— Le mécontentement fait partie de la liberté, et nous ne sommes pas libres. C'est ce que j'essaie de vous expliquer.

— Tu es pourtant libre de raconter des idioties ! dit Rowland. Et comme j'en ai entendu plus qu'assez et que je suis libre de ne pas en écouter plus...

Il se leva, mi-furieux mi-moqueur, et sortit, suivi de tout le groupe. Penfold resta seul, tristement perché sur l'appui de la fenêtre.

*

* *

Rob et Mike revinrent silencieusement vers la chambre qu'ils partageaient. Une fois rentré, Mike demanda :

— Alors, qu'en penses-tu ?

— Penfold ne m'a guère impressionné ni convaincu. Par contre, Rowland a tout à fait raison, il me semble : si personne n'empêche Penfold de tenir de tels propos, cela ne signifie-t-il pas que, justement, nous sommes libres ?

— Ça ne les dérange pas tant qu'on ne fait que parler.

— Ça ne dérange pas qui ?

— Le gouvernement.

— Bon. Et si on ne fait que parler, à quoi ça sert-il ?

— On peut essayer de faire plus...

— Que veux-tu dire ?

Mike hésita, très peu, puis dit :

— Que ça reste entre nous, hein ? Promis ?

— Evidemment !

— Nous ne sommes pas seuls. Il en existe d'autres que nous, à l'extérieur de l'école. Penfold est en contact avec eux. Ce qu'il a fait ce soir, c'est pour tenter de découvrir des sympathisants, de nouveaux adeptes. Mais il existe déjà une véritable organisation.

— Penfold te l'a dit ? Et tu le crois ?

— Oui. Son frère en fait partie. Il était dans l'armée, il a fait la guerre en Chine. Il est revenu depuis quelques mois.

Rob haussa les épaules :

— Je trouve tout ça ridicule !

— Tu pourrais attendre d'en savoir plus avant de juger.

— De savoir quoi ?

— Si c'est ridicule ou non. Joins-toi à nous. Tu devras prêter serment, bien entendu, jurer de garder le silence.

Rob vit que tout cela était très sérieux pour Mike. Il croyait réellement à cette idée stupide de changement, de conspiration et de révolution. Hésitant, Rob murmura :

— Je ne vois pas à quoi je pourrais être utile.

— C'est là que tu te trompes. Tu connais les cités, tu peux nous apprendre des tas de choses et nous être utile de bien des façons, ne serait-ce qu'en étant toi-même la preuve vivante que les citadins sont des gens comme les autres, comme nous, et que l'image qu'en a la noblesse, d'une masse amorphe de sous-hommes ignorants et vulgaires, est fausse. Tu peux nous être très utile, Rob, assura Mike d'un ton convaincu et un peu suppliant.

— Et si ça tourne mal ? Si vous êtes pris, si on vous écrase ?

— C'est un risque à courir.

— Oui, mais qui n'est pas tout à fait le même pour moi, j'espère que tu le comprends. Les adultes risquent la prison. Vous, les jeunes, pourriez peut-être vous en tirer sans trop de mal. Mais moi ? C'est clair : on me renverrait en ville.

Mike, tête basse, reconnut :

— Tu as raison. Je n'avais pas pensé à ça. Dans ton cas, le risque est trop grave et ce serait trop te demander...

Rob se sentit soulagé que Mike l'ait admis aussi facilement, mais en même temps il se sentait coupable. Sans Mike, il ne serait pas ici, en sécurité et admis parmi la noblesse. Seul, jamais il n'aurait réussi à survivre ni à échapper à la capture. Il se remit à discuter, non de son cas particulier mais de l'idée d'une révolution en général. Si presque tout le monde était content comme ça, il était extravagant de vouloir tout bouleverser pour le caprice et la satisfaction de quelques-uns, et encore plus extravagant d'espérer qu'une révolution puisse réussir. Comment serait-ce possible ?

— De grands changements ont déjà été réalisés plus d'une fois dans l'histoire par de petits groupes d'hommes, de très grands changements même. Il suffit d'être résolu et de vouloir réussir.

— Quel petit groupe ? Toi, Penfold et son frère ?

— Nous sommes plus nombreux que ça.

— Combien ? Une demi-douzaine ? Vous êtes fous, tous ! Mike, tu es fou !

— Je ne sais pas, murmura Mike en hochant la tête. Peut-être... Ou bien ce sont tous les autres qui sont fous...

— Moi y compris ?

— Je suppose que oui, dit Mike en souriant. Mais que ça ne te tracasse pas : tu es du côté de la majorité !

A LA FORCE DES FUSILS

Le trimestre scolaire s'écoula sans incident et par un beau matin d'hiver, Mike et Rob quittèrent l'école et prirent la diligence qui allait les ramener chez eux pour les vacances de Noël. A la ville, le cocher les attendait avec la voiture des Gilford. Les deux garçons traversèrent le paysage familier, les prés et les bois couverts de givre, la rivière serpentant au creux de la vallée, les collines dans lesquelles Rob s'était terré six mois plus tôt et enfin la maison, paisible et accueillante au milieu de son parc. Cécile accourut à leur rencontre en criant de joie, M^{me} Gilford les attendait en souriant au sommet du perron et M. Gilford lui-même abandonna pour un moment ses chers arbres nains afin de saluer leur retour au sein de la famille.

Une fois encore, les distractions ne manquèrent pas. On était en pleine saison de la chasse au renard et il était possible de se joindre presque chaque jour à une chasse organisée par l'un ou l'autre voisin. M. Gilford ne chassait pas, mais son épouse et Cécile elle-même, sur son poney, participaient à la poursuite avec enthousiasme.

Rob découvrit qu'il aimait ça, lui aussi. Il fut écoeuré

et faillit vomir quand, lors de la première mise à mort à laquelle il assista, on lui frictionna le visage avec le sang du renard mort, mais il ne pouvait échapper à ce rituel : c'était un baptême, comme au pensionnat, c'était la coutume, et la coutume était toute-puissante. D'un autre côté, ces réunions de chasse offraient maints plaisirs nouveaux et intéressants : le spectacle des chasseurs en jaquette rouge lancés au galop, les chevaux écumants, ruisselants et fumant de sueur, les aboiements des chiens dégringolant la pente d'une colline aux trousses d'un éclair roux zigzaguant dans l'herbe, les appels et le claironnement de triomphe des cors de chasse, la joie d'un exercice physique, l'agréable et saine fatigue quand, après une longue galopade, on revient au pas vers un bain chaud et un solide déjeuner devant le feu ronflant dans la cheminée. Et surtout la joie de participer, d'être intégré, d'être reconnu et accepté par tous.

La Noël arriva, avec ses plaisirs, ses festins, ses échanges de cadeaux. Un sapin fut dressé dans le grand couloir d'entrée, garni de présents pour tous les domestiques, depuis le majordome, vieux tyran respectueux, jusqu'au plus humble aide-jardinier, un garçon plus jeune que Mike et Rob. Il y eut la messe de minuit dans la petite église villageoise et le retour en calèche, sous un ciel fourmillant d'étoiles, vers le souper familial de dinde rôtie et de plum-pudding.

A première vue, tout cela ne différait pas tellement de la Noël dans les cités. Là-bas aussi on dévorait de la dinde en s'abandonnant à la bonne humeur propre à cette saison de fêtes, mais ce n'était qu'une pâle copie de ces mêmes fêtes à la campagne. Dans la soirée, des groupes d'enfants portant des lanternes parcoururent les environs, allant de maison en maison chanter des noëls d'autrefois. On leur donnait des sous et on les invitait à entrer pour se réchauffer, boire et manger, après quoi ils

s'en allaient un peu plus loin porter leurs chants, leurs lanternes, leur joie enfantine et simple. Rob se rappela la Noël de l'année précédente, le réveillon passé à regarder un spectacle vulgaire et faussement gai à l'holovision. Ce seul souvenir le fit frissonner.

Un peu plus tard, Cécile lui demanda :

— Rob, comment fête-t-on Noël au Népal ?

— A peu près comme ici.

Cécile était couchée sur le tapis devant le feu ouvert, les flammes allumant des reflets sur sa chevelure brune. Elle se redressa sur les coudes pour regarder Rob et insista :

— Il doit bien y avoir une différence, quand même ?

— Oui. Par exemple, on ne mange pas de la dinde, mais du dodo rôti.

— Mais les dodos sont une espèce disparue depuis des siècles !

— Pas au Népal, dit Rob en souriant.

Les questions de sa «cousine» ne l'embarrassaient plus depuis longtemps, il pouvait même se permettre de la taquiner.

— Les dodos vivent dans les hautes vallées de la montagne. Ils se nourrissent de citrons et de feuilles de menthe, ce qui donne à leur chair un goût délicieux.

— Je crois que tu te moques de moi, dit Cécile, méfiante.

— Pas du tout. Il y a aussi les «abominables hommes des neiges».

— Oui, j'en ai entendu parler. Pourquoi les appelle-t-on «abominables» ?

— Parce que, quand ils viennent en visite, ils se couchent devant le feu et prennent toute la chaleur, comme toi en ce moment, et comme leur fourrure est toujours pleine de glaçons, ils fondent et mouillent le tapis. Tu ne trouves pas ça abominable ?

Comprenant enfin qu'il se moquait d'elle, Cécile se jeta sur Rob et tous deux roulèrent sur le tapis, riant et se battant. M^{me} Gilford les regardait en souriant. Après un moment, elle dit :

— Cécile, il est l'heure d'aller dormir.

— Mais maman, c'est Noël ! protesta Cécile, indignée.

— Oui, et c'est pourquoi tu as pu rester debout si tard, mais maintenant il est l'heure. Au lit ! Je viendrai te souhaiter bonne nuit dans dix minutes.

Après le départ de Cécile, Rob s'étendit à son tour devant le feu. Des flots de musique provenaient de la pièce voisine, où Mike jouait du piano. M. Gilford était parti jeter un dernier coup d'œil à ses arbres.

— Mike et toi êtes donc invités à passer quelques jours chez les Penfold ? demanda M^{me} Gilford après un moment.

— Oui, tante Margaret.

Rob n'était pas tellement enchanté de cette invitation, mais comme elle plaisait visiblement à Mike, il s'était résigné à l'accompagner. Maintenant que M^{me} Gilford avait abordé ce sujet, il se doutait que la conversation n'allait pas en rester là et il attendit la suite. L'attitude et les questions de sa « tante » le mettaient encore mal à l'aise par moments, mais ce n'était plus de crainte qu'elle renonce à l'aider et le fasse renvoyer d'où il venait. Rob savait maintenant que M^{me} Gilford ne renonçait pas volontiers à un projet, même s'il s'avérait difficile à réaliser.

— C'est Daniel Penfold qui est à l'école avec vous, n'est-ce pas ? demanda-t-elle bientôt. Comment est-il ?

— Je ne le connais pas très bien.

— Mike le connaît mieux que toi ?

— Forcément, il est à l'école avec lui depuis plus longtemps.

— Daniel Penfold a la réputation d'être intelligent.

A la campagne, être décrit comme intelligent n'était pas nécessairement un compliment, ainsi que Rob s'en était aperçu. Les gens qui étaient intelligents faisaient de leur mieux pour le cacher et le faire oublier.

M^{me} Gilford avait reporté son attention sur son ouvrage de broderie et Rob espéra que cette conversation était terminée. Il trouvait embarrassant de parler de Penfold avec la mère de Mike. Aussi, quand elle se remit à parler, fut-il soulagé de voir qu'elle abordait un autre sujet :

— Tu as obtenu d'excellents résultats à l'école pendant ce premier trimestre, Rob.

— Merci, tante Margaret.

— Tu fais de grands progrès et je pense que le plus difficile est passé pour toi. J'aimerais pouvoir en dire autant de Mike...

Il ne répondit rien.

— Ses résultats scolaires m'inquiètent, reprit-elle après un moment. « Pourrait faire mieux », « Ne fait aucun effort », des avis de ce genre... En sports aussi... L'avis du moniteur sportif est : « Semble avoir perdu tout intérêt pour les activités sportives ».

— Mike a été malade, rappela Rob.

— Il y a un an de cela.

Rob se tut. Il valait mieux en dire trop peu que trop.

— Et maintenant, cette invitation des Penfold... Nous ne les connaissons pas beaucoup, mais ce que j'ai entendu dire du frère aîné n'est pas très... encourageant. Il était officier et a démissionné de l'armée à son retour de Chine, sur les conseils de ses supérieurs, paraît-il. Sa conduite n'était pas... entièrement satisfaisante...

Rob releva la tête et vit qu'elle le fixait.

— Tu dois trouver anormal que je te parle de cela, dit-elle.

En effet : ce n'était pas le genre de M^{me} Gilford d'atta-

cher de l'importance à des ragots et des on-dit, et encore moins d'en parler.

— Mais si je te dis cela, c'est parce que je suis certaine que tu désires aider Mike si tu le peux.

Elle n'ajouta pas : « Etant donné tout ce qu'il a fait pour toi. » Ce n'était pas nécessaire, elle le savait. Sous son regard et le poids de sa volonté, Rob éprouva un moment le désir de tout lui raconter au sujet de Mike, de Penfold et de leur projet révolutionnaire. Mais un homme d'honneur ne trahit pas la confiance ni les confidences d'un autre, jamais. Elle-même le lui avait enseigné. Même si c'était pour tenter d'aider Mike qu'il commettait cette faute maintenant, elle ne pourrait en éprouver que du mépris pour lui.

Après un long silence, elle dit enfin :

— C'est bien, n'en parlons plus. Je sais que tu aideras Mike si jamais il en a besoin. J'espère que votre visite chez les Penfold sera agréable. Rappelle-toi ce que je t'ai appris quant à la conduite à tenir envers tes hôtes et n'oublie pas de donner un pourboire aux domestiques en partant. Maintenant, il faut que j'aille souhaiter bonne nuit à Cécile.

*

* *

La demeure des Penfold ne ressemblait guère à celle des Gilford. Il y flottait une impression indéfinissable de laisser-aller, de désordre, de désorganisation. Les domestiques étaient négligents et incompetents. Le premier matin de leur séjour, le petit déjeuner fut apporté en retard dans leur chambre et le thé était froid. Rob découvrit que ses chaussures, qu'il avait posées dans le corridor devant la porte de la chambre, n'avaient reçu qu'un coup de brosse très superficiel et il dut les cirer lui-même.

M. Penfold, petit homme rondouillard et donc très différent d'aspect de M. Gilford, laissait cependant, tout comme lui, la haute main à sa femme quant à la direction du ménage et se consacrait lui aussi à un passe-temps favori : l'horlogerie. La maison entière était encombrée d'horloges et de pendules, produits de son art. Rob en trouva deux dans sa chambre et pendant leur séjour une pendule nouvellement terminée fut apportée de son atelier par M. Penfold et installée religieusement sur la cheminée du salon.

M^{me} Penfold était petite et boulotte comme son mari, et très visiblement incapable de diriger une maison. Sa seule contribution à l'organisation domestique consistait à perdre la tête dès que quelque chose allait de travers. Rob fut saisi de compassion pour elle la première fois qu'il assista à ce spectacle, mais il constata que ces crises de désespoir et de panique ne duraient jamais longtemps et étaient bien vite oubliées. Le reste du temps, M^{me} Penfold bavardait d'une petite voix flûtée sans un instant de répit, sans non plus jamais dire quoi que ce soit qui valût la peine d'être écouté.

Pour autant que quelque chose soit en ordre, à sa place ou prêt à temps dans la maison, le mérite en revenait à Liliane, la sœur aînée des frères Penfold, une fille d'une trentaine d'années, célibataire, aux yeux tristes et aux cheveux strictement ramenés en arrière. Elle s'exprimait d'une voix âpre et revêche, se plaignant ou réprimandant sans cesse — se plaignant le plus souvent de l'inefficacité des domestiques et les réprimandant de leur erreurs — ce qui d'ailleurs n'améliorait pas beaucoup la situation : les repas continuaient d'être servis en retard, tièdes, brûlés ou mal cuits. On était loin de l'organisation bien rodée de la maison Gilford.

Hors de l'école et replongé dans sa famille, Daniel Penfold était très différent. Il affichait une modestie et pres-

que une timidité assez désarmante et qui était peut-être due, pensa Rob, à la présence de son frère aîné, Roger, l'ex-officier, un grand et large garçon d'environ vingt-cinq ans, qui semblait partager la déception et l'amertume de sa sœur envers le monde et la vie en général, mais avec plus de violence. Daniel subissait visiblement son influence.

Un soir, pendant le repas, Mike questionna l'ancien officier sur la guerre en Chine. Roger Penfold, négligeant son assiette, se lança aussitôt dans une longue tirade enflammée à laquelle Rob ne comprit pas grand-chose. D'après Roger, cette guerre aurait pu être terminée depuis des années et même des dizaines d'années.

— Mais la Chine est immense, non ? remarqua Mike. Je suppose que dès qu'une province est conquise ou apaisée, la guérilla commence dans une autre région.

— Oui, c'est ce qu'on raconte, mais c'est de la frime ! La vérité est que personne ne désire en finir avec cette guerre. Elle est trop utile au gouvernement pour s'y débarrasser des gens qui pourraient devenir gênants ici !

— Mais vous étiez volontaire ?

-- Oui. Les officiers sont tous volontaires, certains soldats aussi, mais la plupart sont mobilisés dans les cités. On offre le choix aux malfaiteurs entre un engagement dans l'armée ou de longues peines de prison. Après sept ans de discipline militaire, ils sont bien heureux de retrouver la vie civile et de se tenir tranquilles, pour autant qu'ils n'aient pas été tués avant, bien entendu.

Roger Penfold s'interrompt pour prendre une bouchée de nourriture, puis reposa son couvert :

— Toute notre société, le système tout entier est une conspiration et une entreprise de conditionnement ! Prenez l'argent, par exemple. C'est une chose dont nous ne parlons jamais, n'est-ce pas ? Non, ça ne se fait pas ! Nous, la noblesse, investissons notre argent et vivons de

nos bénéfiques, de nos dividendes, mais personne ne demande jamais d'où ils viennent. Eh bien, c'est très simple: ils viennent des cités! Les citoyens travaillent dans les usines et nous en retirons le profit. Ce n'est pas nouveau, mais autrefois les capitalistes avaient du moins quelques contacts avec la source de leur richesse. Cela a été éliminé. L'argent gagné par les travailleurs des cités et souillé par leur contact est lavé, essuyé, épousseté, puis nous est présenté par-dessus la frontière, sur un plateau, par un valet en gants blancs!

Pendant un instant, Rob crut qu'il parlait littéralement et eut la vision surprenante de pièces de monnaie lavées dans de grandes bassines, soigneusement essuyées et déposées sur des plateaux, puis il comprit qu'il s'agissait d'une métaphore. Mais il était exact néanmoins que la monnaie en usage dans la campagne, de vraies pièces d'or ou d'argent, était bien différente des billets gras et froissés et des pièces en plastique qui avaient cours dans les cités.

Roger poursuivit sa critique passionnée de la société, de ses abus et de ses erreurs. Mike l'écoutait attentivement. Rob s'occupa plutôt d'achever la tranche de rôti filandreux et les légumes trop cuits garnissant son assiette, en espérant que le dessert serait plus réussi.

*

* *

Les deux garçons n'eurent pas l'occasion de parler en privé pendant les quatre jours qu'ils passèrent chez les Penfold. Finalement et au grand soulagement de Rob, leur séjour se termina et ils prirent le chemin du retour, chevauchant à travers la campagne sur *Capitaine* et *Sonnet*. Il gelait, l'air était piquant, mais le soleil brillait dans un ciel immensément bleu.

— Ce majordome ! s'exclama Rob. Je lui ai glissé un souverain d'or comme tante Margaret me l'avait recommandé et il l'a regardé comme s'il s'agissait d'une pièce de deux sous ! Crois-tu qu'il reçoive plus d'habitude ?

— J'en doute, dit Mike. Ça doit être son caractère, de ne jamais être satisfait de rien.

— C'est un peu l'atmosphère générale de la maison, d'ailleurs. Tu ne trouves pas ?

— En ce qui concerne Liliane, en tout cas.

— Roger aussi.

— Ce n'est pas la même chose. Liliane est une vieille fille aigrie et déçue par la vie, tandis que Roger veut agir, lui, accomplir quelque chose, changer et améliorer la société.

— Grâce à cette révolution dont Daniel et toi parliez ?

— Si c'est nécessaire, oui.

— Mais, Mike, même en supposant qu'il puisse agir et qu'il puisse changer la société comme tu le dis, que mettrait-il à la place ?

— Quelque chose de mieux.

— Mais quoi ?

— Une société qui soit libre et qui puisse évoluer, où les gens ne soient pas conditionnés à accepter leur oisiveté dorée ou leur stupidité résignée. Une société où les hommes comme mon père pourraient exercer leurs talents et leur intelligence à quelque chose de plus utile que de ridicules petits arbres !

— Ou des horloges, comme M. Penfold !

— Exactement.

— C'est peut-être un argument valable, admit Rob, mais il y a toujours eu des gens qui se consacraient à des passe-temps que d'autres trouvaient ridicules. D'ailleurs, qu'est-ce que des hommes comme ton père ou M. Penfold pourraient encore faire de tellement utile à leur âge ?

— Il n'y a pas qu'eux, quoiqu'ils soient typiques de ce

qui cloche dans notre société, et il n'y a pas que ça. Tant de choses, de projets, de sciences, sont abandonnés et ont rétrogradé ! L'exploration spatiale, pour ne citer qu'un exemple.

Rob se rappela le cours d'histoire de la navigation aérienne, ses questions sur ce même sujet, et opposa à Mike la réponse que le professeur du pensionnat lui avait donnée : l'exploration de l'espace était un coûteux gaspillage de ressources et n'offrait aucune utilité pour le bien-être et le bonheur de l'humanité.

— Et qu'est-ce qui est utile à notre bien-être et à notre bonheur ? répliqua Mike, irrité. Les concours d'équitation, le cricket, les garden-parties ? L'holovision et les jeux ? Qu'est-ce qui est un gaspillage ? Y a-t-il un pire gaspillage que celui d'empêcher les hommes d'agir, d'entreprendre ? De réfléchir ?

— Les gens sont heureux comme ça, voilà l'important, dit Rob.

Voyant le coup d'œil de travers que lui lançait son ami, il ajouta :

— La grande majorité des gens, en tout cas. De toute manière, je me représente mal les Penfold organisant une révolution. Ils ne sont même pas capables d'organiser leur propre maison !

— L'incompétence de M^{me} Penfold et de sa fille n'a rien à voir avec Roger.

— Alors, Roger et Daniel se préparent à faire cette révolution à eux deux, c'est bien ça ?

— Ils ne sont pas seuls. Un tas de gens pensent comme eux.

Un tas de gens... Sans doute étaient-ils cinq ou six, se dit Rob, ou peut-être une douzaine, grognant et rouspétant, vraisemblablement parce qu'ils avaient l'estomac dérangé par un repas aussi infâme que ceux servis chez les Penfold ! Des bavardages, dont rien ne sortirait jamais sinon d'autres bavardages...

Pourtant... Rob se rappela ce que M^{me} Gilford lui avait dit de la réputation douteuse de Roger Penfold. Mike pouvait s'attirer des ennuis en le fréquentant, en partageant ses idées folles. Il tenta de lui expliquer, le plus prudemment qu'il put. Mike l'interrompit après quelques mots :

— Je vois que maman t'en as parlé. Je m'en doutais. Le soir de Noël, pendant que j'étais au piano, j'ai surpris des bribes de votre conversation, sans le vouloir.

— Je n'ai rien dit à ta mère ! protesta Rob.

Mike sourit :

— Je sais. Ne t'en fais pas, j'ai confiance en toi et je sais que tu ne lui dirais rien. Et ne te tracasse pas pour moi non plus. Tout ira bien...

Sans doute n'y avait-il pas vraiment de quoi se tracasser. Ces idées révolutionnaires n'étaient qu'une fantaisie de Mike, qui lui passerait. Il y avait à l'école un garçon qui avait occupé le premier mois du trimestre à apprendre le violon, puis y avait renoncé et s'était mis à fabriquer des petits bateaux qu'il faisait flotter sur l'étang de l'école. Il s'était consacré à ses bateaux avec autant d'enthousiasme qu'à son violon et les avait abandonnés tout aussi rapidement pour s'intéresser à autre chose. Il en serait de même pour Mike, sans doute.

— C'est curieux, dit Mike, pensif.

— Quoi ?

— Je me demande si je me serais intéressé à tout ça si je ne t'avais pas rencontré...

Peut-être était-ce vrai, pensa Rob, mais seulement parce que Mike s'ennuyait et cherchait quelque chose pour quoi il puisse se passionner. Il était dommage que ce soit une idée comme celle-là, qui pouvait lui attirer des ennuis. Mais si ce n'était qu'une toquade, elle serait bientôt oubliée.

Le second trimestre passa aussi rapidement que le premier. Rob était bien adapté à l'école maintenant et s'y plaisait. Ce n'était pas rose tous les jours, mais il y avait de bons moments. Le meilleur du trimestre pour Rob fut sa victoire dans le cross-country des juniors. Après avoir conservé la troisième place pendant presque tout le parcours, il parvint à piquer un sprint juste avant l'arrivée et arracha la première place de justesse. Son nom, R. Perrot, serait gravé à la suite de centaines d'autres sur le tableau d'honneur et à la fin de l'année, lors de la cérémonie de distribution des prix, le directeur lui remettrait une médaille d'argent. Rob ne pouvait y penser sans un petit tressaillement de joie et de fierté.

Les derniers jours du trimestre furent gris et pluvieux. Sur le chemin du retour, la diligence roulant dans les flaques lançait des cataractes de boue sur les côtés de la route. Il plut continuellement pendant trois jours, puis le soleil d'avril sécha et réchauffa le paysage. Le printemps fleurit et bourgeonna, les arbres se couvrirent de blanc et de vert tendre.

Rob et Mike se rendirent à cheval à Oxford afin d'acheter des cadeaux pour l'anniversaire de Cécile. De loin, ils contemplèrent la vieille ville, les tours gothiques et les bâtiments des collèges, dont certains dispensaient l'instruction et le savoir depuis cinq siècles. Tout comme Mike, Rob fréquenterait l'un d'eux dans quelques années.

— Tu vois ces champs là-bas ? demanda Mike. Autrefois, il y avait là une usine qui fabriquait des voitures. Pas des électrocar, qui n'étaient pas encore inventés, mais de vieilles voitures à essence. C'était une des plus grandes usines de toute l'Angleterre.

Maintenant, ces champs faisaient un écrin de verdure à l'antique Oxford.

— Ne me dis pas que tu préférerais revoir des usines ! railla Rob.

Ils discutaient encore, parfois, de l'état de la société et des moyens de la changer, mais plus rarement. Ils avaient admis que leurs positions étaient opposées et que la discussion ne pouvait les mener nulle part.

Sans répondre, Mike remit *Capitaine* en marche et Rob le suivit. En ville, ils attachèrent les chevaux devant une auberge et allèrent faire leurs emplettes. Mike acheta pour sa sœur un joli foulard de soie et Rob un pendentif en argent serti d'une opale. Le bijou coûtait plus qu'il ne comptait dépenser, mais il plairait certainement à sa « cousine ». Ensuite, les deux garçons flanèrent en regardant les vitrines. Tout ici paraissait plus vrai et plus durable que les minables objets aux couleurs criardes qu'on vendait dans les cités.

L'heure sonna au clocher d'une église et Rob tira de sa poche la belle montre en argent que les Gilford lui avaient offerte à la Noël. Il demanda à Mike :

— Ne crois-tu pas qu'il serait l'heure de retourner à l'auberge pour déjeuner ?

— Vas-y sans moi, dit Mike, je te rejoindrai. Je viens de me rappeler que je devais rencontrer quelqu'un à propos d'un cheval que je voudrais acheter.

— Veux-tu que je t'accompagne ? Nous mangerons ensuite.

Mike secoua la tête :

— Ce n'est pas la peine, je n'en ai que pour quelques minutes. Il vaut mieux que tu partes en avant et que tu commandes déjà le repas, ça nous fera gagner du temps.

Rob eut l'impression que telle n'était pas la vraie raison, que Mike préférait être seul. Après tout, ça le regardait. Ils se séparèrent donc et Rob s'en alla vers l'auberge.

Au début des vacances, les deux garçons s'étaient livrés aux joies de la pêche, dans la partie de la rivière qui traversait le parc des Gilford. Ils prirent quelques truites qu'ils grillèrent sur un feu de bois et dévorèrent, fraîches et succulentes, arrachant avec leurs doigts les morceaux de chair rosâtre. Rob s'étonna de cette couleur et Mike expliqua que c'était pour cette raison qu'on appelait ces poissons des truites saumonées, quoiqu'elles n'appartiennent pas à la famille des saumons. Cette coloration venait des minuscules crevettes roses dont se nourrissent principalement les truites.

— Si tu veux, nous irons à la pêche au saumon un de ces jours, proposa Mike. Depuis une vingtaine d'années, les saumons fréquentent à nouveau la Tamise, qu'ils remontent presque jusqu'à sa source. Mes parents ont des amis qui habitent le long de la rivière, les Beeching...

— Oui, je les ai déjà rencontrés.

— Ils nous ont invités à venir pêcher chez eux quand nous voudrons.

— Ça me plairait, en effet.

Après leur visite à Oxford, Mike prit donc ses arrangements pour une partie de pêche au saumon chez les Beeching, le vendredi de la semaine suivante. Mais le jeudi, il annonça soudain qu'il ne pourrait s'y rendre, à cause de ce cheval qu'il voulait acheter. Le père de Mike lui avait permis d'acquérir une nouvelle monture pour la chasse au renard et l'homme rencontré à Oxford venait de lui signaler un excellent cheval que Mike voulait aller voir le plus rapidement possible avant que quelqu'un d'autre l'achète.

— Bon, dit Rob, nous irons à la pêche une autre fois.

Nous aurons tout le temps d'ici la fin des vacances.

— Tu peux très bien y aller sans moi. Les Beeching n'ont pas d'enfants et aiment avoir des jeunes en visite. De plus, ils nous attendent demain pour déjeuner après notre partie de pêche et il serait impoli de les décevoir. Vas-y sans moi, tu leur présenteras mes excuses de n'être pas venu.

— D'accord. J'avoue que j'aurais été déçu moi aussi de ne pas y aller. Bonne chance pour ton cheval !

*

* *

Rob partit donc seul à l'aube du lendemain, monté sur *Sonnet*, chargé de son matériel de pêche, et atteignit la propriété des Beeching au début de la matinée. Il avait été arrangé que les deux garçons pêcheraient jusqu'à midi et se présenteraient alors seulement chez leurs hôtes pour partager leur repas. Rob laissa *Sonnet* dans un pré voisin où la jument pourrait brouter et s'installa sur le bord de la rivière, la gaule en main.

La matinée s'écoula agréablement. Une fois ferré, le saumon oppose une résistance acharnée et il faut livrer un véritable combat, un assaut de force et de ruse, pour l'amener jusqu'au bord et le sortir de l'eau. Cette lutte, ce sport sain et propre, en plein air, au soleil, plaisait infiniment à Rob.

Vers midi, quand il se dirigea à travers les prés vers le manoir des Beeching, il était très satisfait de lui : il avait capturé trois saumons, dont un qui pesait bien huit livres, et aurait de quoi montrer à Mike, à son retour, qu'il n'avait pas perdu son temps.

C'est alors qu'il aperçut une troupe de cavaliers lancés au galop sur la route, à quelque distance. La rencontre de ces patrouilles n'effrayait plus Rob depuis longtemps,

mais il se rappelait toujours la première qu'il avait vue, le jour où il avait rampé sous la Barrière. Les patrouilles étaient formées de jeunes gens amateurs de galopades et de longues courses à travers champs et campagne. Mais d'habitude elles ne circulaient que le matin et le soir, pas au milieu de la journée, et celle-ci était plus nombreuse : elle comptait au moins une vingtaine de cavaliers au lieu de la demi-douzaine habituelle. Rob la regarda passer avec curiosité et la vit disparaître au galop le long de la route en direction d'Oxford, puis il reprit son chemin vers la maison des Beeching.

A son arrivée, la plus grande confusion y régnait. Des domestiques couraient en tout sens. Rob en appela un, mais ne put découvrir ce qui se passait. Il descendit de cheval et cherchait des yeux un valet d'écurie auquel confier *Sonnet* quand il aperçut M^{me} Beeching sortant de la maison et se dirigeant vers lui. Elle était pâle et agitée. Rob la salua poliment et demanda :

— Est-il arrivé quelque chose ? Puis-je me rendre utile, madame ?

— Tu n'as donc pas entendu la nouvelle ?

— Non, j'ai passé la matinée au bord de la rivière. Que se passe-t-il ?

— Une chose terrible ! dit-elle d'une voix tremblante. Vraiment terrible ! Qui aurait cru qu'une chose pareille puisse se produire ?

— Que s'est-il passé, madame ? insista Rob, inquiet.

— Une révolte ! Mais pourquoi ? Comment ? C'est incroyable ! Ils ont pris Oxford, et Bristol...

Oxford... Rob pensa aussitôt à Mike. L'histoire du cheval n'avait été qu'un prétexte. Mike avait sûrement pris part à cette révolte. Tout cela était incroyable. De telles explosions de violence, cela n'arrivait qu'en Chine, à la guerre, ou lors des émeutes d'ivrognes surexcités dans les villes. C'était inconcevable dans le calme et la sécurité

de la campagne. Et Bristol était la capitale, le siège du gouvernement...

— Ils n'ont pas pu s'emparer de Bristol, c'est impossible, dit-il. Comment auraient-ils fait ?

— Ils avaient des fusils...

La voix de M^{me} Beeching trahissait sa surprise et son horreur. Des contrôles rigoureux avaient depuis longtemps fait disparaître toute arme du pays, depuis si longtemps que les armes et les contrôles eux-mêmes étaient oubliés. On se servait de fusils pour la guerre, à l'autre bout du monde, mais pas ici en Angleterre, en pays civilisé. Pas même dans les cités, où poignards et matraques constituaient tout l'arsenal des criminels. Cet emploi de fusils par les révoltés était presque impossible à admettre, mais Rob comprit que M^{me} Beeching disait vrai. Sinon, comment une poignée de révolutionnaires auraient-ils pu s'emparer de villes importantes ? Sans doute Roger Penfold et d'autres comme lui avaient-ils ramené de la guerre des armes clandestines.

— J'ai aperçu une troupe de cavaliers sur la route, dit Rob.

— Oui. La population a aussitôt formé une milice et des comités de vigilance, mais peut-être est-il déjà trop tard. Mon mari s'est joint à eux.

— Il faut que je rentre.

— Viens d'abord manger, tu n'as pas déjeuné.

— Non, dit Rob en secouant la tête. Je dois rentrer immédiatement.

*

* *

La maison des Gilford semblait déserte. Les écuries étaient vides, sans même un valet pour prendre soin de *Sonnet*. Rob dut donc s'en occuper lui-même et était en train de la bouchonner avec une poignée de paille quand

il vit M^{me} Gilford pénétrer dans l'écurie. Il demanda aussitôt :

— Où sont-ils tous ?

— Tout le monde a rejoint la milice. Ton oncle également, malgré son âge.

— Savez-vous où ils sont, tante Margaret ? Il faut que j'y aille aussi.

— Non, Rob. Tu es trop jeune.

— Je sais me servir d'une épée et d'un sabre, je pratique l'escrime à l'école. Je veux me rendre utile, comme tout le monde.

— C'est bien, Rob, dit-elle, mais nous ne demandons pas que les enfants se battent. Du moins pas de notre côté... Où est Mike ?

— Je ne sais pas. Il m'a dit que...

— Je veux la vérité, trancha M^{me} Gilford d'une voix froide et impérieuse. Je pense avoir le droit de savoir ce qui se passe. Mike est mêlé à tout cela, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, dit Rob.

Puis, sous le regard qu'elle lui lança, il ajouta :

— Je crois que oui.

— Dis-moi ce que tu sais, tout ce que tu sais.

Ce n'était plus la peine de mettre son point d'honneur à être discret et même s'il l'avait encore voulu, il n'aurait sans doute pas pu refuser de lui répondre. Il raconta donc la discussion dans la chambre de Penfold et tout ce qui s'était passé ensuite.

— Je t'ai confié à Noël que j'étais inquiète pour Mike, dit M^{me} Gilford quand il eut terminé. Je t'ai demandé de l'aider. Est-ce là tout ce que tu as pu faire ? Te laver les mains de toute l'affaire et te tenir en dehors ?

— J'ai essayé de le faire changer d'idée, j'ai discuté avec Mike.

— Discuté !

— Je pensais que tout cela était une idée folle, qu'il ne

la mettrait jamais à exécution. Ça me paraissait impossible.

Elle le dévisagea avec colère et dégoût :

— Tu n'étais qu'un fugitif quand Mike t'a rencontré ! Un citadin, sale, affamé, effrayé, en haillons ! Il t'a aidé, il t'a soigné, il nous a persuadés de t'accueillir, de faire de toi un membre de la famille. J'espère que tu es satisfait de la façon dont tu l'as remercié.

Elle lui tourna le dos et sortit de l'écurie.

Rob se sentait malade, bouleversé d'indignation et de tristesse. Machinalement, il se remit à bouchonner son cheval. S'il parvenait à rejoindre le lieu des combats, peut-être pourrait-il découvrir Mike, l'aider. Ensuite... Quoiqu'il arrive, il ne pourrait plus revenir ici désormais. Il faudrait qu'il y réfléchisse, quand il aurait le temps, mais pour le moment c'était sans importance. D'abord trouver Mike...

Il ressella *Sonnet* et la conduisit au-dehors. Il venait de monter en selle et se dirigeait vers la sortie de la cour quand il s'entendit appeler. M^{me} Gilford se tenait sur le seuil de la porte de derrière. Elle lui fit signe d'approcher et demanda :

— Où allais-tu ?

— Je m'en vais, madame.

Elle soupira :

— Je t'ai parlé trop durement tout à l'heure. Tant pis... Ce qui est fait est fait.

— Je dois partir, dit Rob.

— Tout le monde est déjà parti, dit-elle. Cécile et moi sommes seules avec les femmes de chambre. Reste avec nous, Rob.

Le garçon la regarda. Son visage avait vieilli tout à coup, s'était ridé. Il comprit qu'elle avait peur, qu'elle avait besoin de lui, que cette fois elle ne lui offrait pas d'entrer dans la famille, mais lui demandait d'y rester. Il descendit de cheval.

UNE VISITE NOCTURNE

La journée s'écoula lentement. Le téléphone ne fonctionnait pas et ils ne purent rien apprendre de ce qui se passait. L'après-midi, un colporteur s'arrêta dans la cour avec sa mule chargée de marchandises et remplit la tête des femmes de chambre d'un tas de rumeurs effrayantes : les villes révoltées avaient été le théâtre de massacres ; à Oxford, le sang ruisselait dans les rues ; des hordes de citadins avaient renversé la Barrière et s'étaient répandues dans la campagne, tuant, pillant et brûlant tout sur leur passage. Tout cela n'était sans doute que mensonges — les colporteurs étaient connus pour leur imagination — mais on ne pouvait être certain de rien.

Avant d'aller se coucher, Rob s'assura que toutes les portes étaient bien verrouillées. Une bande de rôdeurs assoiffés de sang n'hésiterait pas à briser les fenêtres pour entrer, mais ce n'était pas une raison pour négliger les précautions qu'il était possible de prendre.

Pour rejoindre sa chambre, Rob passa devant celle de Cécile. La petite fille l'appela et lui demanda d'entrer. Elle était assise dans son lit, tremblante :

— J'ai entendu des pas dans le couloir et j'ai eu peur,

dit-elle. Puis j'ai compris que c'était toi.

— Il ne faut pas avoir peur, tout ira bien.

— Pourquoi Mike n'est-il pas revenu ?

— Il est resté chez des amis en attendant que les choses se calment.

— Elles se calmeront bientôt ?

— C'est sûr.

Le lumiglobe n'était pas allumé, seule vacillait sur la table de nuit la chandelle d'une veilleuse. La chambre était pleine d'ombres. Cécile demanda :

— Tu m'embrasses pour me souhaiter bonne nuit ?

Rob lui posa un baiser sur le front et elle se pelotonna sous les couvertures. Comme il s'éloignait vers la porte, elle appela :

— Rob ?

— Oui ?

— Je suis heureuse que tu sois là.

— Dors. Tout ira bien demain.

Dans sa chambre, il demeura longtemps dans l'obscurité, les yeux fixant le vide, avant de se mettre au lit.

*

* *

Le jour se leva, gris et pluvieux. Le téléphone ne fonctionnait toujours pas. Rob proposa de se rendre à cheval chez quelques voisins en quête de nouvelles sûres, mais M^{me} Gilford lui demanda de ne pas quitter la maison et de ne pas les laisser seules, Cécile et elle. Les heures se traînèrent, lentement. Pour la première fois, Rob regretta le bavardage incessant du journal parlé à l'holovision et les nouvelles qu'il apportait.

Il alla dans la serre pour arroser les petits arbres de M. Gilford et s'y trouvait encore, regardant ruisseler la pluie sur les vitres, quand la voix anxieuse de Cécile qui

l'appelait l'arracha à sa rêverie. Il sortit, la trouva hale-tante et inquiète.

— Que se passe-t-il ?

— Des cavaliers... Maman les a vus de la fenêtre du salon. Ils sortaient de la forêt.

Il n'en demanda pas plus et courut au salon, Cécile sur ses talons. M^{me} Gilford se détourna de la fenêtre :

— Viens voir, Rob. Tes yeux sont meilleurs que les miens.

Un groupe d'hommes à cheval traversait le parc en direction de la maison. En tête du groupe, Rob reconnut Harry, le maître d'écurie, suivi de M. Gilford. Il s'empessa de rassurer M^{me} Gilford :

— Tout va bien, tante Margaret. Ce sont eux qui reviennent.

Ils sortirent sur le perron, sous la pluie battante, pour les accueillir. Bouillante d'impatience et d'inquiétude, M^{me} Gilford se précipita sur son mari :

— Qu'est-il arrivé ? Que s'est-il passé ?

— Tu n'es pas au courant ?

— Le téléphone est coupé. Se bat-on encore ?

— Non, tout est terminé. Le gouvernement a repris les choses en main. Il n'a même pas eu besoin de nous. Vous êtes trempés, ne restez donc pas là sous la pluie. Je vous rejoindrai dès que nous aurons mis les chevaux à l'écurie.

— Et Mike ? demanda-t-elle, anxieuse.

M. Gilford hocha la tête :

— Je ne sais pas. J'ai entendu dire que le jeune Penfold a été tué, mais ce n'était peut-être qu'une rumeur. Je n'ai rien appris quant à Mike...

*

* *

Il plut toute la journée. Dans l'après-midi, le téléphone fut rétabli et M^{me} Gilford appela plusieurs personnes, mais sans obtenir la moindre nouvelle de Mike. Son nom ne figurait pas sur la liste des morts et des blessés, mais celle-ci était encore incomplète. Les autorités achevaient de rétablir l'ordre. Aucune liste de prisonniers n'avait encore été publiée.

La seule chose certaine était que la révolte avait été écrasée. Rien ne restait aux mains des rebelles. Les détails étaient vagues, mais il semblait que le gouvernement possédait des réserves d'armes et avait opposé ses fusils à ceux des révoltés. La tentative de ceux-ci n'aurait eu une chance de réussir qu'avec le soutien de la population, mais ce soutien ne s'était pas manifesté. Des essais avaient été tentés pour gagner en bloc l'aide de la classe des domestiques, mais ils avaient échoué lamentablement. L'invasion des citadins assoiffés de carnage était une nouvelle entièrement fausse. Toute l'affaire, aussi inquiétante qu'elle ait pu être, n'avait servi en définitive qu'à démontrer la force et la stabilité du système.

Ce n'était qu'une maigre consolation pour les parents de Mike. Après le repas du soir, M. Gilford s'assit tout seul au salon avec la carafe de vieux porto à portée de main. En venant lui souhaiter bonne nuit, Rob vit que ses mains tremblaient. Il dit, pour tenter de le rassurer :

— Tant que Mike est vivant... Il est jeune, on ne le punira pas sévèrement.

Pendant un moment, le silence du salon ne fut troublé que par le tic-tac de l'horloge sur la cheminée. M. Gilford se versa un nouveau verre de porto.

— Il faut aller te coucher, Rob, dit-il enfin d'une voix basse. On a besoin de sommeil à ton âge. Bonne nuit, mon garçon.

Rob était fatigué par ces deux jours de tension et une nuit agitée, mais il ne parvint pas à s'endormir. Il était

étendu sur son lit, les yeux ouverts dans l'obscurité, quand un grattement à sa porte le fit sursauter. Pensant qu'il s'agissait de Cécile, il dit :

— Entre.

La porte s'ouvrit. A l'extérieur de la chambre, le palier était obscur et le faible rayon de lune pénétrant par la fenêtre n'éclairait pas jusqu'à la porte, mais Rob vit bien que la silhouette qui venait d'entrer n'était pas celle de Cécile.

— Chut... C'est moi... souffla Mike en refermant silencieusement la porte.

Rob sauta de son lit. Mike chuchota :

— Ne faisons pas de bruit. Papa n'est pas encore couché.

— Je sais, dit Rob. Comment es-tu entré ?

— Par la cuisine. La servante laisse toujours une fenêtre ouverte pour les chats.

Il tremblait de froid. Ses vêtements étaient trempés de pluie et de boue, ses cheveux collés à son front ruisselaient.

— Déshabille-toi, souffla Rob. Je vais t'apporter des vêtements secs et une serviette pour t'essuyer.

Il trouva tout ce qu'il fallait dans la chambre de Mike. Pendant que celui-ci se frictionnait et se changeait, Rob lui demanda pourquoi il n'était pas d'abord passé par sa propre chambre.

— Tu aurais pu m'entendre et donner l'alarme en croyant qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre que moi, et puis je craignais qu'on ait tendu une souricière pour m'attraper.

La première raison était compréhensible, mais la seconde parut absurde à Rob. Ayant pris part à une conspiration, Mike voyait maintenant du danger et des pièges partout.

— Ça a-t-il été difficile de t'échapper et de revenir jusqu'ici ?

— J'ai réussi à me cacher jusqu'à la tombée de la nuit. Le plus dur a été le trajet sous la pluie et dans l'obscurité. Heureusement que *Capitaine* a des yeux de chat !

— Où est-il ?

— Je l'ai attaché à un buisson, loin de la maison. Je n'ai pas osé l'amener à l'écurie de peur de réveiller un des valets, mais j'y suis entré moi-même pour prendre une couverture et un picotin d'avoine. La pauvre bête mourait de faim.

— Et toi, depuis quand n'as-tu pas mangé ?

Depuis hier, mais maintenant ça va, je viens de dévorer un poulet froid à la cuisine.

— Mike, ne devrais-tu pas dire à tes parents que tu es ici ? Ils sont malades d'inquiétude à ton sujet.

— Je sais, je suis désolé pour eux, mais je ne veux pas les mêler à tout ça.

— Ils y sont déjà mêlés.

Mike ne répondit pas. A la lueur de la lune, son visage apparaissait fatigué, ses traits tirés. Il devait être passé par une rude épreuve.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Rob.

— Nous avons perdu. Tu es au courant, je suppose.

— Oui.

— Eux aussi avaient des fusils.

— Mais vous vous en êtes servis les premiers, remarqua Rob.

— Et d'hélicoptères aussi ? Et de bombes à gaz ? dit Mike rageusement.

— Je n'ai pas entendu parler de ça.

— C'est ainsi qu'ils nous ont eus. Ils nous ont laissés faire, au début, pour nous mettre en confiance. Puis, quand nous avons été concentrés, réunis aux endroits dont nous nous étions emparés, ils nous sont tombés dessus à coups de bombes à gaz lancées par hélicos. Un

gaz qui paralyse à dose moyenne, et qui tue à forte dose... J'ai eu la chance de ne pas me trouver en plein milieu, je n'en ai respiré qu'une bouffée avant de pouvoir m'éloigner, juste de quoi me rendre malade comme un chien pendant quelques heures...

— Vous ne vous attendiez pas à ce qu'ils vous laissent faire sans se défendre ni répliquer, je suppose ? Sans doute ont-ils employé la méthode la plus rapide et la moins sanglante.

— Oui, et celle qui causerait le moins de dommages à la propriété privée, ce qui est tout aussi important pour eux, dit Mike d'un ton amer et sarcastique. Mais ils étaient prêts, ils avaient tout ce qu'il faut et ils nous attendaient. Cette société élégante et paisible, avec ses chevaux, sa courtoisie, ses bonnes manières, ses patrouilles de cavaliers pittoresques armés d'épées... Derrière tout ça se cache une puissance impitoyable et munie d'un armement perfectionné.

— Est-ce si étonnant ? Il faut bien qu'ils soient prêts à se défendre.

— Tu ne comprends pas ! souffla Mike avec colère. Tout ça n'est qu'une mascarade, un spectacle de marionnettes ! Fais ce qu'on te dit de faire, reste à la place où il a plu à Dieu de te faire naître, et tout ira bien. Mais au moindre pas de travers, tu seras écrasé !

— Vous étiez tous de la noblesse, n'est-ce pas ? Les domestiques n'ont pas soutenu votre révolte.

— Non, ils ne nous ont pas soutenus. Un bon point pour le gouvernement, hein ? Ça montre que la révolte était l'œuvre d'une poignée d'oisifs mécontents et qui s'ennuient, mais qu'à part eux tout le monde est heureux et tout va bien ! La classe des domestiques est encore mieux conditionnée que nous, voilà tout ce que ça prouve ! On leur a appris à désirer ce qu'on leur donne et à aimer ce qu'ils ont !

— Peut-être que ce qu'ils ont n'est pas si mal, après tout ? Dans le passé, les révolutions luttèrent pour abolir la faim et la misère, l'oppression, l'esclavage. Les domestiques d'aujourd'hui ne souffrent de rien de tout ça, ils sont bien traités, bien nourris, ils peuvent mépriser les citadins. Pourquoi voudraient-ils que ça change ?

Mike haussa les épaules :

— Oui, pourquoi voudraient-ils que ça change... répéta-t-il avec amertume.

— Mike, les gens sont heureux comme ça, aussi bien ici que dans les cités. Pourquoi vouloir tout bouleverser ?

— La même vieille discussion, hein ? dit Mike avec un sourire résigné. Nous ne voyons pas les choses de la même façon, toi et moi, voilà tout. Bon dieu, que je suis fatigué...

— Mets-toi au lit, dors quelques heures.

— Non, je cours trop de risques dans cette maison. C'est par ici qu'ils commenceront quand ils se mettront à me rechercher.

— Bah ! il faudra des jours, peut-être des semaines, avant qu'ils s'y retrouvent et sachent qui rechercher et poursuivre.

— Ne crois pas ça, ne te laisse pas abuser par la confusion qui semble régner. C'est l'erreur que nous avons commise. La société dans laquelle nous vivons est mieux organisée et plus surveillée qu'il n'y paraît.

— Laisse-moi prévenir tes parents que tu es ici, Mike. Au moins ta mère. Elle pourrait t'aider.

— Il n'en est pas question ! refusa Mike énergiquement.

— Que vas-tu devenir maintenant ?

— Je me débrouillerai.

— Mais tout est fini, tu l'as dit toi-même ! Tu devras bien te rendre tôt ou tard. Ils ne te feront rien de terrible. D'ailleurs, ils ne feront probablement rien aux révoltés

prisonniers, puisque leur révolte a été réprimée aussi facilement. Tout ce que tu risques est sans doute qu'on te renvoie de l'école.

— Qu'on me renvoie de l'école ? s'exclama Mike en éclatant de rire. Tiens ! Je n'avais même pas pensé à ça ! Tu sais, je m'en fiche un peu, de l'école, maintenant !

— Mais tu devras bien te rendre finalement, tu es d'accord ? Tu ne peux pas te cacher éternellement.

— C'est amusant : ce sont exactement les mots que je t'ai dit un jour, tu te souviens ? Quel changement de rôles, hein ? Toi ici et moi en fuite !

— Ce que tu m'as dit ce jour-là est aussi vrai pour toi aujourd'hui. Tu serais tout seul comme je l'étais. Tous tes amis sont prisonniers.

— Ou morts... Mais pas tous. Certains ont pu s'échapper et notamment le plus important, celui qui avait tout organisé.

— Toute la population de la campagne est prête à te dénoncer ou à te capturer.

— Dans la campagne, oui, dit Mike d'une voix énigmatique.

Rob le dévisagea avec surprise :

— Que veux-tu dire ?

— L'organisateur dont je te parle avait prévu le cas d'un échec et a pris certaines dispositions. Il se doutait que nous n'arriverions à rien ici. Mais nous avons des amis dans les cités.

— Il n'y a pas eu de révolte dans les cités, ce n'était qu'une rumeur.

— Il ne devait pas y en avoir, pas pour le moment du moins. Si nous avions pu nous emparer de la campagne, ça n'aurait pas été nécessaire. Mais il existe une opposition au système dans les cités aussi bien qu'ici, depuis très longtemps, et nous recommencerons à partir de là. Ça prendra plus longtemps, voilà tout.

— Veux-tu dire que vous allez continuer? Que vous espérez encore déclencher une révolution?

— Oui, bien entendu.

— Mike, tu es fou! Vous êtes tous fous! Même si tout ça avait un sens et si vous aviez raison, vous n'y arriveriez jamais! Tu dois le savoir, maintenant. Vous avez bien vu que vous ne pouvez avoir aucun espoir!

— C'est pourtant ce que nous avons, Rob: l'espoir.

Mike soupira, haussa les épaules:

— C'est même tout ce qui nous reste... Nos chances de réussir ne sont peut-être pas bien grandes, mais c'est toujours mieux que pas de chance du tout...

— Est-ce que ça signifie que tu as l'intention d'aller...?

— D'aller dans les cités, oui. De franchir la frontière. Ton trajet, mais dans l'autre sens.

Incrédule, Rob questionna:

— Et tu vas vivre là-bas? Dans les cités? Y rester?

— Oui, pourquoi pas?

— Dans la foule, le bruit, les voitures, la saleté? Ce sera épouvantable pour toi, Mike! Je sais ce que c'est, mais toi pas. Comploter dans une agréable maison à la campagne et participer à une révolte pendant quelques heures n'est pas la même chose que vivre comme un citadin, jour après jour, année après année.

— Sois tranquille, je me doute bien que ce sera loin d'être agréable.

Rob comprit que Mike était décidé, qu'il parlait sérieusement, et se sentit tiraillé par des sentiments opposés. Le laisser faire, c'était une fois de plus refuser de l'aider, rester en dehors de la situation — et mériter une fois encore les reproches que lui avait adressés M^{me} Gilford. Il tenta de fléchir Mike, de le faire revenir sur sa décision:

— Tu fais sûrement erreur à propos de ce que tu as à craindre ici et tu te trompes aussi en espérant pouvoir

supporter la vie là-bas. Vas-y, tu verras, et tu comprendras bientôt ton erreur. A ce moment-là, il sera toujours temps de revenir. Et si je t'accompagnais...

— Ce serait beaucoup plus facile pour moi, je sais, dit Mike en lui posant une main sur l'épaule. Mais si tu voulais m'accompagner, je refuserais.

— Ne pars pas, Mike. Rien ne t'arrivera si tu te rends à la police.

— Tu crois ça ?

— J'en suis sûr. Maintenant que le danger est passé pour eux...

— N'insiste pas ! coupa Mike. Ma décision est prise.

— Si tu acceptais au moins de parler à tes parents, de leur montrer que tu es sain et sauf...

— Penses-tu qu'ils me laisseraient repartir ?

Rob n'osa pas répondre et Mike reprit :

— Je n'aurais même pas dû revenir ici, mais c'était sur mon chemin et je me suis dit qu'il serait plus facile de chiper de la nourriture ici qu'ailleurs : les chiens me connaissent, il n'y avait pas de danger qu'ils aboient. Mais je ne peux plus traîner maintenant, il faut qu'au lever du jour je sois de l'autre côté de la Barrière. Le clair de lune m'aidera.

— Et *Capitaine* ? Tu ne peux pas l'emmener en ville avec toi.

— Non, en effet, dit Mike en souriant. Je me ferais remarquer, hein ? Je le chasserai quand je serai arrivé à la frontière, il trouvera bien le chemin du retour.

— Renonce à cette folie, Mike ! Il est encore temps.

— Non !

— Je pourrais donner l'alarme, appeler ton père.

— Mais tu ne le feras pas, dit Mike très simplement, et Rob savait bien qu'il avait raison. Il n'aurait pas pu trahir son ami, même pour tenter de le sauver.

Il montra le petit tas de vêtements mouillés et boueux :

— Je me débarrasserai de ça demain matin pour qu'on ne les trouve pas.

— Merci. Maintenant, je file. Si un jour tu changeais d'avis sur les beautés de notre merveilleuse société campagnarde... assez peu probable, mais on ne sait jamais... je vais me rendre dans la cité de Southampton, à un endroit qui s'appelle *Eastleigh*, Minborough Road, numéro 244. Tu pourras me rejoindre là ou y trouver quelqu'un qui te dira où je suis.

Mike se leva, tendit la main.

— Je vais descendre avec toi, dit Rob.

— Non, il vaut mieux pas.

— Au contraire. Si quelqu'un nous entend, je pourrai me montrer, dire que je n'arrivais pas à dormir ou que je suis descendu à la cuisine parce que j'avais faim. Cela expliquera la disparition de ce poulet que tu as dévoré.

— Bonne idée. Allons-y.

Les marches de l'escalier craquèrent, mais personne ne les entendit. Un rai de lumière brillait encore sous la porte du salon : M. Gilford était toujours là avec sa bouteille de porto et son inquiétude. Dans la cuisine, Mike prit un pain et se coupa plusieurs grosses tranches de jambon.

Ils sortirent par la fenêtre. La lune, descendant vers l'horizon, éclairait le parc et découpait en noir la silhouette des arbres. *Capitaine* hennit doucement en voyant approcher son maître.

Les deux garçons se serrèrent la main en silence. Sans perdre un moment de plus, Mike monta en selle et s'éloigna à travers la pelouse argentée par la lune.

LES GARDIENS

Ils ressemblaient à une patrouille ordinaire : tuniques rouges à boutons dorés, hautes bottes de cuir, l'épée au côté. Leur chef lui aussi avait l'aspect habituel, mais son comportement était extraordinaire et presque inconcevable : il avait pénétré chez les Gilford sans se faire annoncer, sans même demander la permission, et surgit dans la salle à manger alors que la famille était attablée autour du petit déjeuner.

C'était un homme mince et sec, au teint hâlé, d'une trentaine d'années, aux lèvres étroites qui souriaient presque mais pas tout à fait. Il fit un sec petit salut de la tête, claqua des talons et dit :

— J'espère que vous me pardonnerez mon entrée sans cérémonie.

Il parlait rapidement, d'une voix dont le ton indiquait qu'il se souciait fort peu d'être excusé ou non.

— Il s'agit d'une affaire urgente intéressant le gouvernement. Mon nom est Marshall, capitaine Marshall.

Rob remarqua autre chose d'inhabituel — d'aussi extraordinaire en fait que les manières du chef de la patrouille : en plus de l'épée, il portait à la ceinture un étui

de cuir d'où dépassait la crosse noire d'un pistolet.

M. Gilford demanda :

— Cela concerne-t-il... notre fils ?

— En quoi votre fils pourrait-il être concerné ?

— Je croyais que, peut-être...

Les yeux du capitaine Marshall étaient froids, prolongés vers les tempes par un éventail de petites rides, comme ceux des gens habitués à observer la mer ou le paysage dans le grand soleil. Comparé à un gentilhomme campagnard, il paraissait moins policé et plus discipliné, plus dur, plus efficace. Un vétéran de la guerre de Chine, devina Rob.

— Avez-vous vu votre fils depuis la révolte ? questionna sèchement Marshall.

M. Gilford fit non de la tête. Sa femme demanda d'une voix anxieuse :

— Avez-vous de ses nouvelles, capitaine ?

— Je sais seulement, madame, que son nom figure sur la liste de ceux accusés de rébellion armée contre lesquels a été délivré un mandat d'arrestation.

— Il est donc vivant !

— Cela se peut. Je n'ai pas été informé du contraire.

Son regard froid se tourna vers M. Gilford :

— Vous comprenez, je suppose, que si votre fils revient à la maison, les autorités doivent en être avisées aussitôt et qu'il doit être retenu jusqu'à ce qu'une patrouille vienne s'assurer de sa personne ?

— Oui, je comprends, souffla M. Gilford.

Cécile, les larmes aux yeux, s'écria :

— On va mettre Mike en prison ? Je ne veux pas !

Sans lui prêter la moindre attention, Marshall reprit :

— Si vous possédez des informations sur l'endroit où il se trouve en ce moment, je vous prie de me les communiquer.

— Nous n'avons aucune information, murmura M. Gilford d'un air las.

Le capitaine le fixa un long moment, puis déclara :

— Si vous entrez en possession d'informations à ce sujet, vous les communiquerez aussitôt aux autorités compétentes. Cela est-il bien compris également ? Dans le cas contraire, les peines peuvent être élevées...

— Oui, nous comprenons.

M. Gilford battit des paupières, se racla la gorge :

— Et maintenant, si vous avez rempli le but de votre mission, capitaine, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps.

— Ce n'était pas le but de ma mission.

Les yeux froids se fixèrent sur Rob :

— Ce garçon est Rob Perrot, je pense ? Un parent de M^{me} Gilford et qui vit avec vous ?

— Oui, le fils d'une cousine de ma femme.

Marshall remercia d'un nouveau salut de la tête et dit :

— Mes instructions sont de l'emmener pour interrogatoire.

M. Gilford resta silencieux.

— Il n'a pas été mêlé à cette révolte, Capitaine, dit M^{me} Gilford. Notre fils a... nous savons, nous le reconnaissons. Mais pas Rob. Nous pouvons vous en donner notre parole.

Marshall haussa légèrement les sourcils, sans modifier en rien son attitude glaciale, et répéta :

— Ce sont mes instructions. Les deux cousins vivaient ensemble, allaient à l'école ensemble. Peut-être votre fils a-t-il dit quelque chose qui puisse nous fournir un indice et dont ce garçon ne se doute même pas. C'est pourquoi les autorités désirent l'interroger. Ce n'est pas une arrestation et il sera bien traité.

— Où l'emmenez-vous ? demanda M^{me} Gilford.

Sans répondre à cette question, le capitaine répéta :

— Il sera bien traité.

- Combien de temps le garderez-vous ?
— Pas longtemps. Seulement le temps qui sera nécessaire.

*
* *

Rob chevauchait à côté de Marshall, le reste de la patrouille les suivant. Le capitaine se taisait et rien dans son attitude n'encourageait Rob à parler. Quand le groupe s'engagea sur une petite route qui lui était familière et qu'il aperçut la grille d'entrée d'un parc, il demanda :

— Est-ce chez Sir Percy Gregory que nous allons ?

Marshall lui lança un coup d'œil, répondit simplement :

— Oui.

Rob se sentit soulagé. Le silence discipliné de la patrouille et les pistolets lui avaient fait envisager la perspective d'une sinistre prison Dieu sait où, à Bristol peut-être, et d'interrogateurs rudes et brutaux. Il était bien moins inquiétant d'être emmené à la demeure de Sir Percy, chez qui il avait gagné le tournoi de tir à l'arc, qui lui avait remis de ses mains sa médaille d'argent. Il fut encore plus rassuré quand la patrouille le confia non à une escorte militaire mais au majordome de Sir Percy, le vieux Jenks, un homme à l'allure impressionnante mais aimable, qui le reconnut et lui adressa la parole avec courtoisie et déférence.

On le fit asseoir et attendre dans un hall lambrissé de chêne sombre, aux murs duquel étaient accrochés les portraits des ancêtres de la famille, alternant avec des têtes de cerfs. L'une de celles-ci, entre deux vieux messieurs à perruque poudrée et jabot de dentelle, était un superbe dix-cors. Typiquement campagnard, et si rassurant...

Le majordome reparut :

— Sir Percy va vous recevoir, monsieur Rob. Si vous voulez bien me suivre.

Au milieu de la pièce où Jenks l'introduisit trônait un imposant bureau gainé de cuir, mais Sir Percy n'y était pas assis. A l'entrée de Rob, il était en train de se verser un verre de whisky. Reposant la bouteille sur l'armoire, il le salua cordialement :

— Ah ! vous voilà, mon garçon ! Je pense qu'un rafraîchissement vous ferait plaisir après le trajet, n'est-ce pas ? Limonade, café ?

— Une tasse de café, volontiers, monsieur, merci.

— Occupez-vous donc de cela, Jenks, et tâchez de trouver un morceau de gâteau ou quelques biscuits. Nous sommes encore loin de l'heure du déjeuner. Asseyez-vous, Rob, je vous en prie.

Le garçon se sentit tout à fait rassuré cette fois : il n'y avait vraiment rien à craindre s'il était invité à déjeuner. Sir Percy lui indiqua un des deux vastes fauteuils de cuir encadrant la cheminée, dans laquelle crépitait un feu de bûches, et s'assit dans l'autre, face à lui, bavardant aimablement :

— Il est peut-être un peu tard dans la saison pour avoir encore du feu, mais j'aime le spectacle des flammes. D'ailleurs, il fait encore frisquet par moments. Le parc était couvert de gelée blanche ce matin.

Son corps puissant emplissait entièrement le large fauteuil, alors que Rob se sentait perdu et tout mince dans le sien, mais il n'y avait rien de menaçant dans l'aspect massif de Sir Percy, ni dans son lourd visage au menton carré, et encore moins dans son bavardage typiquement campagnard à propos du temps qu'il faisait. Il avait tout à fait l'allure d'un oncle débonnaire et amical — et pas particulièrement intelligent — mais Rob se dit qu'il

valait mieux malgré tout être sur ses gardes.

— Bien, voyons, je suppose que vous devez savoir de quoi je désire vous parler? demanda aimablement Sir Percy.

— S'agit-il de Mike, monsieur?

— Oui. Une bien triste histoire, n'est-ce pas? Le pauvre garçon... Dire que je le connais depuis toujours, que je l'ai vu naître... Et maintenant, il a besoin d'aide...

Rob hocha la tête mais ne dit rien. Sir Percy répéta:

— Il a besoin d'aide, c'est certain. Vous avait-il parlé de tout cela?

— Non, monsieur.

— Voilà qui est un peu curieux, ne trouvez-vous pas? Je veux dire, vous êtes son cousin, vous vivez avec lui, vous fréquentez la même école, et il ne vous aurait rien dit d'une chose qui, pour lui, devait être certainement très importante?

Sa voix ne contenait aucune menace. Rob répondit:

— Nous ne nous voyions pas tellement à l'école, monsieur. Nous n'étions pas dans la même classe, nous avions des amis différents.

— Je vois. Mais je pensais que peut-être il vous en aurait parlé.

— Il s'est certainement dit que je ne serais pas de leur côté et dans ce cas ç'aurait été un risque inutile de me révéler quoi que ce soit de leurs projets.

— C'est une explication, en effet, reconnut Sir Percy. Ah! Voici de quoi nous restaurer! Déposez cela sur la petite table, Jenks. Rob, je vous laisse vous servir?

Le plateau était garni d'une cafetière fumante, d'un pot de lait chaud et d'une assiette de gâteaux. Rob se versa une tasse de café et prit une tranche de gâteau.

— Allez-y, mon garçon! encouragea cordialement Sir Percy. J'aime voir qu'on a de l'appétit à votre âge. Voyons, vous avez vécu au Népal, si je me souviens bien.

Et votre mère était ?

— Ma mère et tante Margaret étaient cousines.

— C'est cela. Et votre père...

Rob fournit tous les détails demandés, prévenant même les questions et y répondant avant qu'elles soient posées. Il connaissait par cœur son histoire et celle de sa famille. N'avait-il pas abusé l'ami de Sir Percy, qui avait réellement vécu au Népal, lui ?

Sir Percy vida son verre de whisky et alla s'en verser un autre.

— Vous êtes un garçon intelligent, Rob, dit-il.

Il tournait le dos, mais au mur, face à lui, ainsi que Rob l'avait remarqué, pendait un miroir dans lequel il pouvait le voir. Le garçon sourit donc d'un air légèrement embarrassé, comme il convient lorsqu'un adulte vous fait un tel compliment.

Sir Percy se retourna, le verre à la main.

— Oui, répéta-t-il, vous êtes un garçon intelligent, Rob Randall.

*

* *

Son vrai nom prononcé ainsi à l'improviste lui arracha un violent sursaut de surprise. Le large visage de Sir Percy affichait toujours une expression d'amabilité pas très intelligente, mais qui n'avait plus rien de rassurant.

Au lieu de revenir vers la cheminée, Sir Percy alla s'asseoir à son bureau et prit un dossier dans un tiroir. Il lut :

— Robin Randall, né le 17 août 2038 dans le district de Fulham de la cité de Londres. Fils de Jack Randall, né à Basingstroke en 1998, décédé à l'hôpital de Charing Cross en avril 2052 d'un arrêt du cœur consécutif à un accident de travail, et de Jennifer Randall, née Gallagher, née à Shearam, comté de Gloucester, en 2007, décédée en 2049.

Il releva la tête :

— Est-ce l'origine campagnarde de votre mère qui vous a donné l'idée de franchir la frontière ?

On savait tout de lui, ce n'était plus la peine de s'obstiner à nier. Rob reconnut, d'une voix étouffée :

— C'était en partie la raison, monsieur.

— Je vois, dit Sir Percy en hochant la tête. Votre mère parlait-elle parfois de la campagne ?

— Non, jamais. Je ne savais même pas qu'elle y avait vécu, je ne l'ai appris qu'après la mort de mon père, par des lettres que j'ai trouvées.

— Un point intéressant... Cette découverte à elle seule suffisait-elle à un jeune garçon entreprenant pour briser son conditionnement, son mépris envers la campagne, ou sa mère a-t-elle pu, sans jamais lui en parler, le prédisposer à cette décision ? Cela vaudra la peine que j'en parle à la prochaine réunion du comité psycho-social. Mais ce n'est pas cela qui nous occupe pour le moment. Avez-vous quelque chose à dire pour vous défendre, Rob Randall ?

— Depuis quand savez-vous la vérité à mon sujet ?

Tout en parlant, Rob se rendit compte que ce n'était pas à lui de poser des questions, mais Sir Percy ne parut pas s'en offusquer et répondit :

— Trois jours après que vous soyez allé vivre chez les Gilford, c'est-à-dire bien longtemps avant notre première rencontre, quand vous avez joué cette convaincante petite comédie à Charlie Harcourt. Il m'a bien amusé avec son « accent typique des colons népalais » ! Quel dommage que je ne puisse pas le détromper... J'aimerais voir sa tête !

Sir Percy referma le dossier.

— Bien entendu, vous ne pouvez plus être traité comme un membre normal de notre société. Après tout,

vous n'en êtes pas un : vous êtes un citadin se faisant passer pour un membre de la noblesse campagnarde. Vous êtes recherché par la police de Londres comme fugitif d'un pensionnat d'Etat. Comme vous pouvez le constater, notre société n'est pas aussi désorganisée et menée au petit bonheur qu'elle le paraît. Tout est surveillé et vérifié, à fond. Un simple contrôle de population nous a permis de faire le rapprochement entre le fugitif du pensionnat et le jeune cousin débarquant du Népal.

« Je vais maintenant vous poser une question très claire. Puisque nous savons qui vous êtes, que Michael Gilford vous avait pris en amitié et avait persuadé sa famille de vous accueillir, pensez-vous que je puisse admettre qu'il ne vous ait jamais parlé de ce complot révolutionnaire ?

— Non, en effet, reconnut Rob.

— Je vois que vous êtes raisonnable. Parlez-moi donc de tout cela. Prenez votre temps.

Rob raconta tout, n'omettant que la visite nocturne de Mike. Sir Percy écoutait attentivement, sans interrompre. Quand ce fut fini, il demanda :

— Ne vous a-t-il jamais rien dit du plan de la révolte ? Cela semble peu probable, n'est-ce pas ?

— Pas tellement, monsieur. J'avais refusé d'y participer.

— Pourquoi ce refus ?

— Je trouvais que tout était très bien comme ça, je ne voyais pas l'intérêt de vouloir changer les choses.

— Autrement dit, vous aviez réussi à vous faufiler dans la campagne et à y trouver un nid douillet, vous étiez très satisfait ainsi et ne vouliez pas risquer de le perdre. Est-ce bien cela ?

— Oui, monsieur.

— Mais Michael Gilford pouvait néanmoins garder l'espoir de vous convertir à ses idées, non ?

— Non. Nous en avons discuté souvent, parfois très violemment. Jamais nous n'étions d'accord.

— Vous saviez que ce qu'il se préparait à faire était une trahison ?

— Je pensais qu'il ne ferait jamais rien, que ce n'était que du bavardage.

— Mais du bavardage subversif et constituant une trahison. Pourquoi n'êtes-vous pas allé en parler aux autorités, ou du moins au directeur de l'école ?

— Mike était mon ami, monsieur. Il m'avait aidé.

— Bien entendu, accorda Sir Percy d'une voix pleine de doute, et si vous alliez trouver les autorités, vous couriez grand risque d'être démasqué comme un imposteur, n'est-ce pas ?

Rob ne dit rien. A quoi aurait-il servi de protester contre les motifs cyniques et égoïstes que son interrogateur lui attribuait ? Après un moment, Sir Percy reprit :

— Vous n'avez pas été d'une grande aide pour nous jusqu'à présent. Vous ne nous avez rien appris que nous ne sachions déjà. Le jeune Penfold est mort et nous avons arrêté son frère.

Rob resta silencieux.

— Je suppose donc, acheva Sir Percy, que la seule chose à faire est de vous renvoyer à votre pensionnat.

Depuis le moment où son vrai nom avait été prononcé, Rob avait su que cette fin était inévitable. Il essaya de se dire que ça aurait pu être pire, puis se rendit compte que Sir Percy s'était remis à parler :

— ... dans la société telle que nous la connaissons en ce moment. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous avons la paix, l'abondance, le plus grand bonheur possible pour la plus grande majorité possible des hommes. La violence et l'agressivité, inévitables parce qu'elles font partie de la nature humaine, sont soigneusement contrôlées et dirigées, dans les cités grâce

au spectacle brutal des jeux et aux émeutes aimablement tolérées, dans la campagne grâce aux concours sportifs, à la chasse, etc. Pour les cas où ces soupapes de sûreté ne suffisent pas, nous avons la guerre en Chine.

« Dans les cités, les masses connaissent le bien-être, sont mieux nourries et plus satisfaites qu'elles ne l'ont jamais été. Dans la campagne, une classe oisive peut jouir en toute tranquillité d'une existence dorée et aristocratique. Nous avons arrêté la pendule, nous l'avons même ramenée en arrière, à l'époque qui précéda immédiatement la première guerre mondiale, l'âge d'or ou l'Empire Britannique était à son apogée. Cet âge d'or que nous avons rétabli depuis cinquante ans n'a aucune raison de cesser et il ne cessera pas.

Sir Percy se leva et alla se planter devant la fenêtre. Rob se demandait pourquoi il lui expliquait tout cela et s'il ne parlait pas pour lui-même, pour sa propre satisfaction.

— Cette forme de société doit paraître naturelle, parce que les gens ne peuvent être vraiment heureux à moins de croire que leur vie est naturelle. Ils ne supportent pas qu'on leur impose quoi que ce soit, même le bonheur... Pour obtenir et maintenir constamment cette apparence naturelle, cet équilibre délicat, il faut de l'intelligence et de l'attention, de la prévoyance, de la patience. Il faut qu'une classe spéciale de gens dévoués soient les gardiens des autres, à la fois protecteurs et chiens de garde. C'est pourquoi les armes ont été abolies, mais que nous en gardons en réserve pour protéger la société contre le risque d'une insurrection, et c'est aussi pourquoi des psychologues nous aident à modeler l'esprit des gens, à l'infléchir dans la direction souhaitée. Nous sommes constamment en éveil, à l'affût de troubles naissants. A ce point de vue, les cités sont plus faciles à surveiller que la campagne. Quiconque faisant preuve d'initiative ou

d'intelligence créatrice se signale de lui-même en se détachant de la masse et est aisément repéré. C'est plus difficile ici. L'aristocratie a toujours été le berceau des révoltes. Aussi manipulée que soit la noblesse, il s'y crée tôt ou tard un foyer de mécontentement. C'est ce qui vient de se produire. Nous avons tenu cet abcès à l'œil, nous l'avons laissé mûrir, et le moment venu, nous l'avons percé. Il faudra une cinquantaine d'années pour que cela se reproduise.

Sir Percy s'interrompt pour demander abruptement :

— Est-ce que vous comprenez tout cela, mon garçon ?

— Oui, monsieur, très bien.

— C'est ce que je pensais. Vous êtes intelligent et vous avez amplement prouvé que vous êtes capable d'initiative. Bien ! Aimerez-vous rester ici au lieu d'être renvoyé dans les cités ?

N'osant en croire ses oreilles, Rob bredouilla :

— Je... je pourrais ? Vous disiez que...

— Depuis que nous avons découvert la vérité à votre sujet, nous vous avons tenu à l'œil comme une recrue possible pour les Gardiens. Nous avons aussi envisagé que Michael Gilford pourrait... Oui, nous commettons parfois des erreurs... Mais il est toujours possible de les réparer.

— Mais je suis un citoyen, monsieur.

— Vous n'êtes pas le premier. Il vous faudra apprendre à voir au-delà de ces étiquettes, tout en continuant à les respecter. Vous retournerez dans votre famille en tant que Rob Perrot, vous continuerez à mener une vie normale avec les Gilford et à l'école, et plus tard à l'université. En apparence vous serez un membre de la noblesse campagnarde comme les autres, mais en fait vous serez un de ceux qui gouvernent dans la coulisse. Peut-être deviendrez-vous un personnage officiel, peut-être même un important fonctionnaire, mais même dans

ce cas ce ne sera qu'une façade. Le pouvoir réel qu'exercent les Gardiens est très différent et bien plus grand que celui du gouvernement.

Rob était abasourdi par ce revirement de situation.

— Acceptez-vous ? demanda Sir Percy.

— Oui, monsieur, dit-il.

— Bien. C'est ce que je pensais et ce que j'espérais. Vous me plaisez et vous m'avez toujours paru un garçon plein de qualités depuis notre première rencontre, assura Sir Percy en souriant et en tendant la main.

Rob la serra fermement et sans hésitation.

— Il ne reste qu'une petite question à régler avant que nous puissions penser à aller déjeuner. Au fait, vous aimez le gibier, j'espère ? Voilà, la vérité est que nous avons dû bousculer quelque peu nos projets en ce qui vous concerne. Normalement, nous ne vous aurions pas révélé tout ceci avant quelques années, mais nous avons cette histoire de révolte à régler et en particulier il nous reste deux ou trois des rebelles à découvrir, le jeune Gilford entre autres. Il n'est pas important, mais il peut nous conduire aux autres. Nous pensons qu'il y a de fortes chances pour qu'il entre en contact avec vous. Si tel était le cas, fournissez-lui toute l'aide qu'il vous demandera, mais tenez-moi au courant. Avant de nous quitter, je vous donnerai un petit poste émetteur-récepteur de radio. Inutile de vous demander de le cacher soigneusement, précisa Sir Percy en souriant. Tout comme les armes, la radio est une chose peu courante à la campagne...

— Mais, monsieur, si vous capturez Mike...

— Nous espérons ainsi capturer les autres.

— Et Mike lui-même ?

— Vous êtes inquiet de ce qui pourrait lui arriver ? C'est compréhensible. Rassurez-vous : nous, les Gardiens, ne nous arrêtons pas aux règles morales que nous

dictons discrètement aux autres, mais je crois pouvoir dire que nous conservons nos sentiments d'humanité. Il n'arrivera donc rien à Michael Gilford, je vous en donne ma parole. Rien de plus qu'une très bénigne opération du cerveau, accomplie par le meilleur de nos chirurgiens. Il n'en souffrira pas, il restera actif, intelligent et à même de mener une vie normale. Mais il n'aura plus jamais le désir de se révolter. C'est une technique sûre et éprouvée. Nous la gardons en réserve pour les cas comme le sien.

Sir Percy entoura les épaules de Rob d'un bras amical :

— Et maintenant, passons à table et parlons de choses plus agréables. Avez-vous fait des progrès au tir à l'arc ces derniers temps ?

*

* *

Une des servantes vint allumer le feu dans l'âtre puis se retira après avoir fait une petite révérence à M^{me} Gilford. Les lourdes tentures de velours étaient tirées devant les fenêtres et les lampes répandaient dans le salon leur paisible et chaude lumière. Celle posée sur la table basse près de M^{me} Gilford éclairait la courbe de sa joue, révélait quelques mèches grises dans sa chevelure, quelques rides sur le front qu'elle penchait vers son ouvrage de tapisserie au petit point, une scène champêtre peuplée de nymphes et de bergers. Cécile était montée se coucher. M. Gilford s'agita dans son fauteuil et se leva.

— Je pense que je vais aller jeter un dernier coup d'œil à mes arbres, murmura-t-il. Il y en a un en ce moment qui...

Marmottant des choses vagues, il s'en alla vers sa serre, une lampe à la main. Dans les cités, il n'aurait eu qu'à toucher un interrupteur pour que les lumiglobes

éclairaient son chemin. Transporter une lampe était une des nombreuses petites complications de la vie campagnarde, mais ici les gens avaient le temps de se compliquer l'existence et en tiraient même du plaisir. Rob songea aux domestiques, qui avaient refusé d'appuyer la révolte. Peut-être étaient-ils manipulés à leur insu et conditionnés à aimer leur genre de vie, tout comme M. Gilford préférait porter une lampe pour se rendre à sa serre plutôt que d'allumer une série de lumiglobes d'un geste de la main.

Si les gens aiment ce qu'ils font et sont heureux comme ils sont, que demander de plus ? Pourquoi vouloir changer ?

En rentrant, Rob avait dit aux Gilford que Sir Percy l'avait questionné, s'était convaincu que Rob n'avait pas participé à la révolte et l'avait aimablement gardé à déjeuner. La famille avait accepté cette explication sans autres questions. Ils étaient bien plus inquiets au sujet de Mike. M. Gilford ne pouvait fixer ses idées sur rien, M^{me} Gilford était restée silencieuse de toute la journée, Cécile elle-même était calme et visiblement malheureuse.

Rob aussi se sentait troublé par tout ce qui venait de se passer. Il déposa son livre et examina le salon autour de lui : les meubles patinés par les siècles, les porcelaines précieuses dans leur vitrine d'acajou, soigneusement époussetées chaque semaine par une des servantes, les reflets de l'argenterie et les tons discrets des tapis persans. Tout cela revenait de droit à Mike, pas à lui. Il n'était qu'un intrus, un usurpateur. Mais Mike avait tout rejeté et personne ne pouvait rien y changer. Rob avait fait de son mieux pour l'en empêcher, il n'aurait rien pu faire de plus. N'aurait-il pas été stupide de sa part de tout rejeter, lui aussi, pour la seule raison que Mike l'avait fait ?

Quelque chose était différent, ce soir, et ce n'était pas

seulement l'absence de Mike. Avec un petit choc, Rob découvrit de quoi il s'agissait : pour la première fois, il était réellement en sécurité. Sous la protection non seulement des Gilford, mais de gens bien plus puissants qu'eux. Les Gardiens l'avaient démasqué — et l'avaient enrôlé parmi eux. Le poste de radio était soigneusement caché. En cas de besoin, il lui suffirait de presser un bouton pour entrer en contact avec un bureau à Oxford, avec toute l'organisation secrète des Gardiens.

Une bûche s'écroula dans l'âtre et Rob prit les pincettes pour la remettre en place. M^{me} Gilford le remercia d'un petit signe de tête. Comme il revenait vers son fauteuil, elle l'arrêta :

— Rob, dis-moi...

— Oui, tante Margaret ?

— Que t'a dit Mike ?

Elle surveillait son visage. Sans se troubler, il demanda :

— Quand ?

— La nuit dernière.

Il se demanda si elle savait vraiment quelque chose ou si elle parlait au hasard dans l'espoir de découvrir ce qu'elle ignorait. Devant son hésitation, elle expliqua :

— J'ai déjà eu une fois l'occasion de te dire que cela ne passe pas inaperçu quand la nourriture disparaît de la cuisine.

— Oui, j'ai eu faim cette nuit. Je suis désolé si...

— Très faim, en effet. Un poulet tout entier, un pain et la moitié d'un jambon. Comme cela avait éveillé mes soupçons, j'ai pensé que si Mike était venu cette nuit, il avait probablement eu besoin de vêtements secs et j'ai examiné les tiroirs de sa chambre. Il y manque en effet plusieurs choses. Je n'étais pas certaine que tu l'avais vu, mais puisque tu me dis que tu as eu faim cette nuit... Que s'est-il passé, Rob ?

Il lui dit que Mike était venu, qu'ils avaient bavardé, puis qu'il était reparti, mais ne parla pas de son intention de rejoindre les cités.

— Pourquoi ne l'as-tu pas empêché de repartir? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas pu. J'ai tenté de le convaincre, mais il ne m'a pas écouté. Je lui ai demandé d'au moins vous voir, vous parler, mais il ne voulait pas. Il disait que vous ne le laisseriez pas repartir.

— Ce que tu as fait, toi.

— Je n'avais pas le choix.

— Tu dis que son père n'était pas encore couché. Ne pouvais-tu l'appeler?

— Tante Margaret, comment aurais-je pu? Mike me faisait confiance!

Dans le regard qu'elle gardait fixé sur lui, il s'attendait à voir luire la même colère que le jour de la révolte, le même reproche, mais il n'y découvrit que la tristesse et le chagrin — ce qui était encore pire.

— Tu savais qu'il était poursuivi, recherché, dit-elle, et tu l'as laissé repartir sans même nous dire ensuite qu'il était venu ici.

— Si je l'avais dit, vous l'auriez dénoncé! cria Rob. C'est lui qui me l'a dit! Et vous l'auriez fait, n'est-ce pas?

— Oui. Mike n'est qu'un jeune garçon, presque un enfant. Rien de grave ne lui serait arrivé s'il s'était rendu ou si nous l'avions livré aux autorités.

Pour soulager son chagrin, il voulut lui révéler au moins à quoi Mike se serait exposé en se livrant:

— Vous vous trompez, tante Margaret. Il lui serait arrivé quelque chose: on lui aurait fait une opération du cerveau pour l'empêcher d'encore se révolter, pour le rendre docile.

Elle le regarda sans rien dire. Peut-être ne le croyait-elle pas?

— C'est vrai, assura Rob. C'est Sir Percy qui me l'a dit. Vous ne me croyez pas ? Vous pensez que je mens ?

— Si, je te crois, Rob. Je le savais. C'est une chose à laquelle on ne peut rien faire. Mon mari porte une cicatrice à la tête, Rob, cachée sous ses cheveux. C'est arrivé quand il était encore jeune, avant notre mariage...

C'est lui cette fois qui la regarda sans pouvoir y croire, horrifié.

— Ce sont des choses qui arrivent, répéta-t-elle, résignée. Plus rarement avec les filles. Sans doute nous soucions-nous plus de maison, de famille, de mariage... C'est rare pour les garçons aussi, d'ailleurs. Mais c'est une opération anodine, très simple et sans danger, ce n'est pas plus grave que de se faire arracher une dent.

Anodine et sans danger... C'est seulement alors, en écoutant sa voix calme, qu'il comprit toute l'horreur de ce que Sir Percy lui avait expliqué. M. Gilford, doux, gentil, paisible, arrosant et émondant ses arbres nains, pinçant délicatement entre deux doigts un bourgeon superflu ou une branche naissante troublant l'ordre d'un jardin miniature, avait pensé comme Mike autrefois, avait été comme lui, bouillant, écoeuré, révolté — et on lui avait ouvert le crâne, on avait pincé entre deux doigts et tranché d'un coup de sécateur ce qui faisait de lui un homme...

D'une voix dont il s'efforçait de réfréner le tremblement, Rob demanda :

— Vous auriez livré Mike, vous lui auriez conseillé de se livrer, sachant ce qu'ils allaient lui faire ?

— Il serait resté Mike, il aurait gardé tout ce que nous aimons et apprécions en lui, il aurait été en sécurité et serait revenu parmi nous au lieu d'être pourchassé dans les bois comme une bête sauvage.

— Et Mike savait, à propos de son père ?

Elle secoua la tête :

— Ce n'est pas une chose dont on parle...

Sans que Mike s'en doute, la graine de rébellion lui avait été transmise, pour germer et s'épanouir en lui le jour où il rencontrerait un garçon en haillons, et l'aiderait, et comprendrait grâce à lui qu'un citadin pouvait être un être humain tout comme lui. Il avait alors regardé autour de lui, il avait perçu la stagnation et la pourriture fermentant sous l'aspect élégant de la société qu'il connaissait, il avait découvert la corruption capable de manipuler les gens comme des marionnettes, il avait vu ces marionnettes accepter leur prison d'or et de soie, de verdure, de raffinements...

Rob frissonna. Mike avait vu et compris ce que lui-même, presque volontairement, avait décidé de ne pas voir. L'appât qu'on lui avait tendu aujourd'hui et sur lequel il s'était naïvement jeté était bien plus subtil, plus attirant, mais tout aussi empoisonné : la possibilité d'être non plus une marionnette, mais un manipulateur de marionnettes.

— Tu es jeune, Rob, dit M^{me} Gilford. Trop jeune pour comprendre... On ne peut se cacher bien longtemps dans la campagne, ils l'auront vite trouvé. J'en suis sûre. Je leur ai dit quels vêtements il avait emporté, comment il devait être habillé, et ils m'ont promis de faire tout leur possible pour qu'il ne soit pas blessé. Il sera bientôt revenu parmi nous, Rob, et tout sera comme avant.

Rob se leva. Elle demanda :

— Tu montes te coucher ?

— Oui.

Il s'inclina poliment, sans oser la regarder :

— Bonne nuit, madame.

*

* *

Le beau temps avait persisté pendant la nuit, la lune brillait et la clôture scintillait dans le lointain, une barrière facile à franchir sauf dans l'esprit des gens. Il était mieux équipé cette fois : il avait emporté une pelle pour creuser sous le treillis.

Depuis qu'il avait pris sa décision, bien des choses étaient devenues claires pour lui, dont certaines remontaient au temps où il vivait encore dans la cité. Il se rappelait la nuit où il avait entendu des voix discutant dans l'appartement des Kennely. Un travail dangereux, avait dit quelqu'un. Ne pas faire courir de risques à d'autres... Il savait qu'ils parlaient de l'accident de son père et avait cru qu'il s'agissait des dangers du métier d'électricien. Mais ce travail dangereux pouvait désigner quelque chose de tout différent. Son père était un bon électricien, méticuleux et prudent, il était incroyable qu'il ait commis l'erreur qui avait causé sa mort. D'un autre côté, s'il participait à une conspiration... Cela expliquerait aussi l'attitude de M. Kennely, son refus de garder Rob chez lui quand on avait voulu l'envoyer au pensionnat.

— « Tu seras plus en sécurité là-bas », avait-il dit.

Puis il s'était vite repris :

— « Je voulais dire : tu seras mieux soigné. »

Le fils d'un rebelle secrètement supprimé par la police ne serait évidemment pas en sécurité dans l'appartement d'un autre révolutionnaire.

— « Ainsi, se dit Rob, ce n'est pas seulement à cause de ma mère que j'ai si facilement envisagé de partir à la campagne. C'est parce que la graine était en moi aussi, le germe de la révolte et de la volonté de changer les choses. Parce que mon père était un révolté, lui aussi. »

Il examina la clôture. Il retournait vers les cités, vers la cohue et le bruit, les nourritures d'usine, les odeurs, la foule abrutie brailant en chœur la dernière scie à la mode et s'excitant sur la victoire des Verts dans le Stade. Il

allait tenter de se rendre à l'adresse que Mike lui avait donnée. Ensuite, on verrait... Ensemble, ils tenteraient de créer dans les cités la révolution qui avait échoué si lamentablement dans la campagne. Même s'ils étaient quelques-uns comme M. Kennely à pouvoir les aider, leurs chances de réussite resteraient infinitésimales. Mais une fois qu'on a compris certaines choses, découvert certaines vérités, l'hésitation et l'inaction ne sont plus possibles.

Rob se rappelait qu'un jour, alors qu'il n'avait que cinq ou six ans, son père lui avait promis de l'emmener en promenade, puis y avait renoncé à la dernière minute parce qu'il devait aller voir M. Kennely pour une raison urgente. Rob avait pleuré et trépigné, mais son père était quand même parti sans lui. A son retour, il lui avait apporté un sac de bonbons pour le consoler et lui avait assuré :

— « C'était vraiment très important, Rob. Tu penses bien que je ne serais pas parti sans toi pour une chose qui ne serait pas importante. »

Et voilà : aujourd'hui aussi c'était une chose importante et cette fois il allait accompagner son père, il allait le suivre et le rejoindre.

Sonnet se tenait patiemment immobile près de lui. Rob donna une claque sur la croupe de la jument :

— Rentre à la maison, ma vieille. Retourne à l'écurie. Puis il empoigna la pelle et se mit à creuser.

— FIN —

TABLE DES MATIERES

1. <i>Un travail dangereux</i>	7
2. <i>La honte de l'école</i>	25
3. <i>L'homme aux lapins</i>	44
4. <i>Le cavalier solitaire</i>	57
5. <i>La cachette</i>	67
6. <i>L'examen de passage</i>	84
7. <i>Les révolutionnaires</i>	106
8. <i>A la force des fusils</i>	122
9. <i>Une visite nocturne</i>	142
10. <i>Les gardiens</i>	154